

# Patricia Darré

Médium et journaliste



## Les Lumières de l'invisible

Préface d'Alexandre Adler

Michel  
LAFON

Patricia Darré

avec la collaboration de Youssef El Mabsout

Les Lumières de l'invisible

Michel Lafon

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous  
pays.

© Éditions Michel Lafon, 2013 11-13, boulevard Paul-Émile-Victor - Ile de  
la Jatte 92521 Neuilly-sur-Seine cedex

[www.michellafon.com](http://www.michellafon.com)

*A François Philippe*

*A Patricia Darré*

On aurait envie d'écrire qu'à l'instar d'un narrateur de Marcel Proust, « Longtemps l'humanité s'est couchée de bonne heure » dans l'espoir de déchiffrer au moins quelques bribes du futur. Cette ambition universellement présente dans les sociétés les plus anciennes, n'a nullement disparu de nos jours. Elle s'est seulement transformée sous l'impact de mœurs plus démocratiques et sous la pression d'une idéologie rationaliste dominante. C'est ainsi que les horoscopes continuent de fleurir, mais discrètement, dans les journaux populaires, et parfois plus drôle encore, les voyantes et voyants bénéficient de leurs petites entrées très faciles auprès des grands de ce monde. On pourra sourire tant que l'on voudra par esprit de sarcasme et de polémique sur ce besoin universel d'appréhender le futur, on ne le supprimera pas pour autant.

Et tout d'abord, en raison d'une simple évidence, tout à fait pragmatique celle-là. La prévision du futur, ou plutôt, devrait-on dire, de certains futurs aléatoires, n'est pas seulement une aspiration de chacun, c'est aussi une réalité. En nous gardant bien du terme galvaudé de « paranormal », force nous est de reconnaître la réalité effective des prémonitions, des clairvoyances, des fausses coïncidences que Jung et son ami physicien Wolfgang Pauli ont fini par baptiser « synchronicité ».

Autrement dit, il existerait dans la nature des formes d'intellection non discursives qui s'imposent à la perception. Ce modèle non linéaire d'une rationalité qui ne prend pas son élan d'une expérience du passé, mais plus étonnamment d'une sorte de futur qui a en réalité tout d'un présent prolongé, demeurerait inacceptable pour la raison éclairée par la science avant l'irruption de la physique contemporaine. Rappelons que le trajet aléatoire des particules dans la physique quantique se produit avec le même paradoxe et, bien que confirmé par l'expérience à de nombreuses reprises, n'a toujours pas trouvé d'explications exhaustives. Mieux, certains phénomènes

quantiques comme la communication immédiate d'électrons situés dans des champs très éloignés les uns des autres, nous confirment à l'échelle microphysique l'existence de phénomènes où le déroulement passé-présent-futur n'a plus aucun sens. Depuis maintenant une quinzaine d'années, la cosmologie s'oriente aussi vers la conception, avant le big-bang d'univers pluriels dont l'éclosion du nôtre ne serait qu'une possibilité, une virtualité parmi d'autres. Ce « multivers » dans lequel plusieurs univers pourraient entrer en communication, déjà peut-être à l'échelle quantique, ouvre en tout cas des possibilités libératrices à notre imagination. Ces modèles admis aujourd'hui par tous les physiciens ont en effet élargi considérablement notre perception du réel, comme l'avait fait naguère l'éruption de la physique de Newton, de la chimie de Lavoisier, de la biologie de Darwin, nous amenant par la main à des représentations très différentes de notre perception commune. C'est le cas aujourd'hui où je ne serais pas plus surpris que cela d'apprendre que notre univers évolue dans une sorte de méga-galaxie de onze univers parallèles (chiffre qui correspond aux onze dimensions du réel maintenant admises par la théorie des cordes, encore à valider sur le plan expérimental). Pour expliquer la médiumnité, la voyance ainsi que les phénomènes paranormaux qui leur font cortège, il suffit ici d'admettre la possibilité permanente de ces communications quasi quantiques entre des univers proches mais distincts, ce qui n'est pas tout à fait la vision d'un futur inexorable qui s'abattra sur nous comme un destin. Plus vraisemblablement, l'agir humain est-il placé en permanence devant des axiomes de choix, dont certains peuvent lui être révélés soit par une intense réflexion intérieure soit plus directement par le concours d'un « voyant », extralucide mais absolument pas coupé de notre normalité. C'est le cheminement inconscient de ce savoir immémorial qui rend les hommes, certes parfois crédules, mais toujours en éveil devant une réalité souvent inexprimable bien que parfaitement tangible.

A cette considération, il faudra ajouter un coup d'œil rétrospectif rapide sur notre propre phylogenèse, sur notre propre aventure en tant que genre humain. Nul doute, en effet, que les sociétés les plus archaïques ont su développer des capacités extrasensorielles à une échelle beaucoup plus vaste, de la perception qu'avaient les chamans indiens du déplacement de troupeaux de bisons à plusieurs milliers de kilomètres de distance à

l'incroyable sûreté de navigateurs polynésiens qui percevaient instinctivement les routes océaniques très vastes qu'ils devaient parcourir sur de très légères embarcations pour couvrir les milliers de kilomètres qui séparaient tel archipel de tel autre.

Ici quelques mots de Patricia Darré que j'ai le privilège de connaître depuis la sortie de son premier livre. Tout dans son attitude s'oppose à l'environnement courant et socialisé de la médiumnité. Journaliste de radio, elle exerce son métier dans la plus totale indépendance de ses dons. Son extralucidité, elle ne la monnaie jamais, considérant que cette aptitude qui lui a été conférée ne lui impose que des obligations et aucun privilège. Mieux, m'étant entretenu de ce don avec elle à plusieurs reprises, je peux témoigner qu'elle ne le considère que comme une manifestation tout à fait naturelle, mais que l'état d'avancement encore insuffisant de nos connaissances ne permet pas d'explicitier pleinement, sans pour autant obscurcir l'horizon indéterminé de nos interrogations. Les grands physiciens quantiques Niels Bohr, Wolfgang Pauli ou David Bohm ne pensaient guère différemment de leur étonnant univers. En attendant que l'état de conscience de notre humanité lui permette de mieux appréhender le fondement de ses expériences extrasensorielles, on peut toujours y procéder, exactement comme on peut produire aujourd'hui des horloges quantiques d'une précision au millième de seconde, sans pour autant être capable d'avoir une théorie achevée de la physique quantique. Mais Patricia sait aussi que cette pratique comporte une éthique indispensable. Déjà l'expérience médiévale avait fait le tri, à tâtons, entre ce qu'elle appelait « magie noire » et « magie blanche ». Dans un cas, notre inconscient était manipulé dans un but de domination, et revenait d'ailleurs le plus généralement à son envoyeur sous la forme d'un boomerang ; dans l'autre, la « magie blanche », les « pouvoirs de l'Esprit » pouvaient servir à éclairer le chemin des simples hommes que nous sommes. Refusant donc les demandes strictement personnelles, Patricia s'est beaucoup déployée, comme elle le raconte abondamment dans ce livre, dans l'exploration de notre passé collectif. Déjà, elle nous avait expliqué précédemment son étrange rapport avec l'esprit de Napoléon Bonaparte qui lui a dit que le corps qui se trouvait dans le tombeau des Invalides n'était pas le sien. Ici, son exploration de la vie malheureuse de Gilles de Rais nous confirme la

réalité des crimes de ce pauvre personnage mais aussi la complexité que l'on subodorait depuis un bon siècle de toute l'épopée de Jeanne d'Arc. L'exploration, grâce à un archéologue ami, de la destinée des restes et ossements humains permet à Patricia, au moyen de ses capacités extrasensorielles, de nous projeter dans des époques reculées comme s'il était possible de rembobiner et de visionner à notre guise le film de notre histoire passée. Ces exemples, on le voit, ne provoquent pas encore un bouleversement tellurique. Et sans doute sommes-nous bien gardés par notre propre nature d'aller provoquer des perceptions plus directement liées à notre vie intime. Quant au futur proprement dit, Patricia n'est pas loin de penser qu'on peut sans doute le dissocier en deux entités : le futur le plus proche qui a déjà virtuellement eu lieu, parce que toutes les décisions qui y conduisent ont déjà été prises « à notre insu de notre plein gré ». C'est cette météo à court terme que beaucoup de voyants parviennent à élucider - mais sans jamais atteindre 100 % de réussite - à ces véritables patients qui les sollicitent. Et puis, par-delà cet horizon, demeure un futur inassignable, nullement incompréhensible au demeurant mais qui ne peut émerger que de décisions volontaires et conscientes assumées par les individus, plus rarement par des groupes humains entiers, parfois même, dans les changements de bornes théoriques, par l'humanité entière. Sans aller faire le pèlerinage grotesque à Bugarach, il est néanmoins hautement probable que l'humanité traverse en ce moment même, 2012-2013, une phase de transition d'une intensité imprévue. Et Patricia ajouterait « imprévisible », car les décisions à prendre nous incombent à tous, petits et grands, et notre destinée n'est nullement inscrite dans un futur déjà réalisé, quand bien même nos plongées dans le passé le plus enfoui, sont de nature à réveiller notre énergie transformatrice. Freud, avec sa théorie de « l'anamnèse » ne pensait pas différemment, voyant dans la régression contrôlée vers nos passés - individuel et collectif - le gage d'une réappropriation du monde, figure décisive de ce que les psychiatres recherchaient sous le nom de « santé mentale ». Ce message tout à la fois d'optimisme, de rationalisme, de modestie et d'éthique sans cesse exigeants, tel est celui que Patricia nous livre. Il fait partie, au même titre que les progrès actuels de la médecine, les envolées de la cosmologie d'un « Multivers » aléatoire de ce grand courant métaphysique qui accompagne l'unification actuelle de l'humanité et la mise en contact, pour la première fois des expériences cognitives les plus

diverses de l'Occident et de tous les Orients, musulman, indien ou chinois. Sans doute est-ce là un témoignage volontairement modeste. Son soubassement n'en demeure pas moins capital pour nous et tous les nôtres.

*Alexandre Adler, janvier 2013.*

## Avant-propos

Mon premier livre, *Un souffle vers l'éternité*, raconte les expériences médiumniques - à savoir le contact avec les morts - d'une vie en dehors de tout concept religieux et de tout vocabulaire ésotérique. Je suis une médium laïque et occidentale, et c'est avec des mots simples que ce premier volet aborde la question de la mort, de l'au-delà, du deuil, et qu'il donne des éléments de définition pour comprendre ce qu'est l'errance des esprits, le passage, l'infiltration, la possession, etc. Il décrypte certains ressentis et sensations que beaucoup de personnes peuvent avoir sans se les expliquer. Et, par le biais de la médiumnité, il pose la question encore plus importante du fonctionnement de l'Homme, de ses capacités, de son potentiel, de son développement, et montre que le paranormal est à désacraliser et qu'il est par essence tout à fait normal et naturel.

Ce deuxième livre s'inscrit dans la même dynamique. Il approfondit et élargit certaines notions et en développe d'autres qui n'ont pas été abordées auparavant. S'il a beaucoup été question du monde de l'invisible, cet ouvrage traite également du rapport étroit qui existe entre celui-ci et le monde visible : la matière, le corps, ce qui nous entoure, les mémoires que nous portons, celles que nous captions sans le savoir et qui pourtant nous influencent.

J'ai appris l'existence à venir de ce deuxième livre lors d'un message de mes esprits guides - que je surnomme « ma Hiérarchie » - bien avant sa conception : « Un deuxième livre est nécessaire. » À chaque fois que je reçois de leur part une action à accomplir, cela signifie que le moment est propice, que tout est prêt dans l'invisible et qu'il n'y a plus qu'à agir. Il faut alors que je m'attelle à la tâche, que je me rende disponible si ce n'est pas le cas, et les choses se font naturellement. En tant que médium, je suis un relais entre l'invisible et le visible, et je dois me cantonner à faire ce que ma Hiérarchie me demande, la question n'étant pas de savoir si cela me plaît mais plutôt d'agir car cela est nécessaire. Que ce soit pendant certaines



conférences que j'ai pu donner par le passé ou pour mes livres, tout ce que je dis est comme dicté, comme si quelque chose passait à travers moi et m'utilisait pour délivrer un message. Ce que disent ces forces de l'au-delà que je canalise m'apporte de la joie de vivre, à moi et à mon entourage. Alors pourquoi pas aux autres ? Telle est la raison qui motive l'existence de mes livres. Certains messages qu'ils contiennent ne peuvent être bien reçus que si le lecteur prend de la distance avec le cadre rationnel et matériel dans lequel nous avons tous grandi et qui exclut d'emblée tout ce qu'il considère comme « anormal » ou « impossible », et nous prive ainsi d'une connaissance du monde et de nous-mêmes. Que le lecteur franchisse cette barrière mentale pour aborder ce livre autrement, et que ce dernier l'amène à se poser des questions, à réfléchir, et à toucher du doigt son être plus essentiel, ce souffle qui l'anime.

Mes ouvrages constituent avant tout un témoignage, ils ne sont pas des guides pratiques pour expliquer comment devenir médium ou quoi que ce soit d'autre. En effet, de manière générale dans les guides, ce qui est bon pour l'auteur n'est pas forcément bon pour le lecteur : ils n'ont ni la même histoire, ni le même parcours, ni la même sensibilité. Le résultat est que, bien souvent, on finit par ne pas appliquer la solution proposée. Chacun doit trouver ses propres moyens, développer sa propre méthode. Si par exemple je lis qu'il faut méditer en s'asseyant dans la position du lotus au coucher du soleil... cela ne peut marcher pour moi pour la simple et bonne raison que je ne me vois pas faire cela. Personnellement, c'est plutôt en me lavant les dents que je réalise le silence intérieur ou que me viennent de grandes idées... Pour d'autres, c'est en faisant du macramé ou du canevas : chacun a son moyen, et bien souvent les leçons des autres s'avèrent inadaptées. Est-ce que les gens vont mieux depuis que les librairies sont pleines à craquer d'ouvrages sur le développement personnel ? La même problématique se pose également en ce qui concerne les séminaires qui prétendent apporter des réponses à nos problèmes. Je connais des gens qui passent leur vie à participer à toutes sortes de séminaires et de conférences. Les diverses informations qu'ils collectent finissent par s'accumuler et deviennent une espèce de magma de concepts new âge un peu ridicules et surtout inapplicables ! « Je suis spiritualiste donc je mange du soja et je fais du yoga, j'ouvre mes chakras, etc. » On confond tout, on se mélange les

pinces : nous vivons dans un flot continu d'informations et de données disparates qui rendent leur application délicate, voire impossible. On se perd et on se noie au milieu de cet océan, ne sachant plus où donner de la tête et par quoi commencer.

Il y a ainsi une tendance dans nos sociétés à nous asséner de grandes vérités, de grandes lois générales, censées s'appliquer à tous, alors qu'il n'y a que des cas particuliers et que ce qui est bon pour l'un n'est pas bon pour l'autre. Hélas, il ne peut y avoir un guide pratique qui s'appliquerait à tout le monde. Et je souhaite m'inscrire à contre-courant de cette mode qui veut faire croire aux gens qu'en leur donnant quelques solutions toutes faites et très faciles à appliquer, ils vont pouvoir résoudre leurs problèmes sur-le-champ. Cela a un effet pervers et entretient l'illusion qu'il existe des solutions miracles, venues de l'extérieur, capables de faire taire nos douleurs et de cautériser nos plaies en un instant. On remarque ainsi que beaucoup de personnes sont amenées à croire qu'un livre, une conférence, un thérapeute, un médecin, un guérisseur, un médium, etc., sont en mesure de régler tous leurs problèmes - financiers, médicaux, sentimentaux, existentiels -, tout cela en un clin d'œil et sans qu'eux-mêmes aient à bouger le petit doigt. Beaucoup ne cherchent pas eux-mêmes de solutions, ils veulent qu'on leur délivre la réponse immédiate, la guérison express, le service après-vente instantané ! Malheureusement, les choses sont rarement aussi simples, et cela ne fait qu'entretenir et creuser le sillon de la crédulité, de la fragilité et de la dépendance de ces personnes à l'égard de charlatans ou de mouvements sectaires. Bien souvent, les problèmes personnels qui nous freinent et entachent notre bonheur ont grandi et évolué avec nous ; ce sont des nœuds qui révèlent les difficultés rencontrées au long de toute une vie passée. Pour défaire ces nœuds, un coup de baguette magique ne suffit pas, et il n'existe pas de réponse tout faite. La réponse est toujours un chemin, un travail sur soi, où il faut accepter d'avancer étape par étape, en regardant les problèmes bien en face, avec sincérité, et être prêt à se remettre en question. Il faut sortir de la « victimisation » derrière laquelle nous avons tous tendance à nous réfugier et qui nous empêche d'agir : à force de chercher systématiquement chez l'autre les causes de notre malheur, on en vient à ne plus prendre notre vie en main. Pour entretenir cette passivité, nous avons tendance à nous en remettre au premier venu, on

attend l'arrivée du sauveur, le retour du Messie, qui, d'un geste, va apporter joie et bonheur dans nos vies. Et je ne parle pas de ceux qui espèrent une rédemption planétaire grâce à la venue d'extraterrestres ! Il faut retrouver confiance en soi, en sa capacité de s'en sortir, se recentrer et se responsabiliser. Bien sûr, il est important de s'entraider, d'écouter des conseils avisés, mais les vraies solutions n'arrivent pas en un instant comme un café que l'on obtient en glissant une pièce dans une machine. Se débarrasser de ses traumatismes, gagner en confiance, transcender ses peurs, son chagrin, être plus heureux, trouver un équilibre, mieux se connaître, tout cela ne peut se faire du jour au lendemain. Ce qui importe c'est de trouver le chemin qui nous y amène et d'avancer pas à pas. Il va sans dire que personne d'autre que soi-même ne peut emprunter ce chemin et que, s'il n'est pas toujours facile d'avancer, s'il est quelquefois douloureux de progresser, rien n'est moins intéressant que de le parcourir car il conditionne notre capacité au bonheur.

Je ne fais pas des livres pour faire miroiter au lecteur des capacités extrasensorielles et qu'il me considère comme une espèce de gourou pouvant apporter un remède aux souffrances de chacun et la paix pour tous ! Je fais part d'un témoignage, d'expériences médiumniques qui m'ont appris à poser un regard sur le monde qui sert aujourd'hui mon bonheur, et l'on me dit dans l'au-delà que cette façon de concevoir la vie peut être utile à d'autres. Qu'importe qui je suis et ce que je fais, ce n'est pas moi, personnellement, qu'il faut utiliser, je ne suis ni conseillère conjugale, ni médecin, je ne touche pas d'argent, je ne donne pas de consultation, je gagne ma vie en travaillant à la radio, dans un tout autre domaine que celui de la médiumnité. Par contre, chacun d'entre vous va réagir différemment à ce que je raconte ; selon son passé, son présent, l'endroit où il vit, son entourage. Certains messages vous parleront plus que d'autres. Alors oui, si jamais certains points résonnent en vous, si cela a du sens dans votre vie, arrêtez-vous, pensez-y, et laissez-le mûrir en vous. C'est un début de questionnement qui commence, qu'il va falloir faire avancer. Prenez une chose à la fois et appliquez-la, vraiment, sans faux-semblant, sincèrement. Alors, petit à petit, vous aurez adapté cette résonance à votre propre histoire, et ce livre aura accompli son but : vous aider à faire un pas de plus sur le chemin de votre réalisation.

La vie est un jeu de piste

« Que faisons-nous sur cette Terre ? À quoi notre vie sert-elle ? » Si chacun d'entre nous a une réponse différente à apporter à ces questions, il est cependant utile de savoir qu'en tant qu'humains nous sommes tous un souffle, une âme qui s'incarne dans la matérialité, dans cette réalité que nous côtoyons au quotidien. Nous sommes de la poussière d'étoile, et l'énergie cosmique qui nous anime a été créée avec l'univers. Notre âme, ce souffle, cette intelligence qui voit, qui ressent, est aussi le cosmos. Elle a par conséquent traversé toutes sortes de dimensions et d'expériences avant de s'incarner dans cette vie-ci. Ce corps physique n'est donc qu'une expérience particulière de l'ici et maintenant et de la matérialité que nous appréhendons par nos cinq sens. Autant dire que ces derniers sont très restreints et que ce que nous percevons de la réalité et ce que nous sommes dans ce corps physique n'est qu'une infime partie de ce que nous percevons et de ce que nous sommes en tant que souffle de l'univers. A la naissance, nous devons donc apprendre à nous servir de ce corps, et la mémoire de ce que nous avons été auparavant, avant cette vie-ci dans d'autres dimensions, ici ou ailleurs, est effacée : il ne nous appartient pas d'avoir en tête tout ce que nous avons été pendant ce bout d'éternité que nous avons traversé. Le souffle, lui, est comme l'unité centrale d'un ordinateur : il a toutes les données de ce que nous avons été, de ce que nous sommes et de ce que nous serons, mais notre corps physique se doit avant tout de se concentrer sur l'ici et maintenant. Quand nous mourons, nous nous débarrassons de notre enveloppe physique, matérielle et dense, et l'esprit qui nous anime, lui, continue d'évoluer, étape après étape, dans ce qu'on appelle l'au-delà et que l'on pourrait résumer comme étant une dimension adaptée à ce que nous sommes, à notre vibration, à notre conscience. D'après ce que me disent les nombreux défunts avec qui je suis entrée en contact, nous bénéficions après notre mort physique d'une plus grande liberté de mouvement ainsi que de perceptions accrues. Nous ne redevenons pas pour autant cette âme omnisciente et continuons d'avoir des occupations nécessaires à notre

avancement, à notre évolution, nous permettant d'expérimenter et d'acquérir une connaissance toujours plus grande et qui tend à ne faire qu'un avec ce souffle, avec cette unité centrale.

Si notre esprit survit à notre mort physique, il est intéressant de noter qu'il existe également avant que l'on naisse. Ce que ma Hiérarchie m'a expliqué, c'est que nous nous sommes en fait engagés, avant notre naissance, à vivre un certain nombre d'expériences. C'est un peu comme si avant de naître nous avions signé un contrat stipulant les grandes étapes qui nous attendraient. Notre vie est donc jalonnée de rencontres, d'expériences et d'étapes à ne pas rater. Si l'on ne s'en souvient pas, la vie, elle, nous y amène toujours. Ce sont des bornes inéluctables que nous avons choisies nous-mêmes avant de naître. De ce point de vue, la vie est une sorte de jeu de piste dans lequel nous allons trouver des indices et des indications sur la voie que nous avons choisi de suivre au préalable. À l'intérieur de ce cadre, nous disposons de notre libre arbitre, et c'est cette liberté essentielle qui nous permet d'avancer comme bon nous semble, de marcher sur le chemin que nous avons tracé ou de nous en écarter. On peut imaginer ce jeu de piste comme un parcours à points : « Si je grandis dans ce pays, au sein de cette famille et dans ces conditions sociales précises, je gagne 2 000 points. Je gagne 400 points supplémentaires si par la suite je rencontre telle personne et que je vis telle expérience, etc. » Si la comparaison est un peu simpliste et rapide, elle montre cependant la dynamique globale qui soutient notre passage sur Terre : ce qui nous fait gagner des points c'est de vivre les expériences qui sont nécessaires à notre évolution, c'est-à-dire celles qui nous font grandir en conscience. Quand nous choisissons ces étapes avant notre naissance, nous ne pensons pas en termes de plaisir ou de souffrance, mais seulement en termes d'avancement et d'expériences enrichissantes à vivre pour notre évolution. La souffrance est liée à la matérialité, or, au moment où l'on choisit sa vie à venir, nous sommes dans une dimension où il n'y a pas de souffrance. Avant notre naissance et après notre mort physique, dans cet au-delà, la matière n'est pas aussi dense qu'ici-bas, et la douleur et la souffrance ont disparu. Par conséquent, les choix que nous avons établis avant de nous incarner ont été pris uniquement en fonction des points que cela pouvaient nous rapporter. Nous ne savons pas ce qu'est la matérialité, soit que nous ne l'ayons pas encore

expérimentée, soit que nous l'ayons oubliée. En effet, si chacune de nos expériences est circonscrite dans notre unité centrale, il ne nous est pas toujours permis de nous en souvenir. Ce n'est donc qu'une fois bien installé dans notre corps et dans cette vie-ci, quand nous rencontrons une difficulté, qu'il nous arrive de nous dire : « Mais ce n'est pas possible ! Qui m'a puni ? Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? » Dites-vous alors plutôt : « Si j'ai choisi avant de naître de vivre cette expérience, c'est qu'il y a une raison, c'est qu'elle est riche d'un enseignement. Que faut-il que je comprenne ? Que peut-elle m'apporter pour la suite, pour mon devenir ? »

Il faut avancer avec le cadre que l'on a choisi, car nous choisissons une vibration généalogique et génétique compatible avec notre programmation : notre corps, notre famille, la société dans laquelle nous avons grandi. Mais nous restons libres d'entreprendre ce qui nous tient à cœur, de nous débarrasser de ce que nous ne voulons pas. Certains, par exemple, se sentent obligés de rester avec ceux qui, dans leur entourage, leur font du mal. Que ce soit à cause de la famille, d'un conjoint ou d'un ami, nul n'est tenu de souffrir. On parle aussi de « rencontres karmiques <sup>[1]</sup> » quand, au premier contact, on a l'impression de connaître déjà la personne. Cela peut signifier que l'on a gardé un souvenir de cette rencontre car nous l'avons programmée dans notre parcours, que c'est une rencontre nécessaire, mais il n'y a aucune obligation à passer le reste de sa vie avec cette personne ! De l'autre côté, avant la naissance, on a déjà conclu un pacte avec ceux qui vont entrer en interaction dans notre future vie matérielle. On s'est mis d'accord avec eux avant. On sait ce qu'on va faire avec les uns et les autres, mais notre entourage n'est pas composé uniquement d'âmes sœurs comme le laisserait entendre le cliché en la matière !

Si notre libre arbitre nous permet de vivre ce que bon nous semble, il ne nous permet cependant pas de sortir du cadre et, si l'on s'éloigne trop de certaines de ces étapes que l'on s'est engagé à ne pas rater - car essentielles à notre avancement -, la vie nous y ramène toujours par des événements qui peuvent s'avérer marquants et quelquefois difficiles à supporter émotionnellement. Cela peut être le cas par exemple d'un accident, qui va nous immobiliser un certain temps mais pendant lequel on va se découvrir une nouvelle passion qui nous permettra quelques mois plus tard de changer

de profession. Cela peut être également le cas avec la mort d'un proche, qui va nous plonger dans une détresse absolue puis finalement nous amener à rencontrer quelqu'un d'autre et à emprunter un nouveau chemin.

Nous remettre sur la voie qui mène à ces balises inéluctables est le travail qu'accomplissent certains esprits bienveillants tous les jours. Certains seront sûrement ravis de savoir que nous ne sommes jamais seuls et qu'il y a du monde qui s'affaire autour de nous dans l'invisible ! Chacun d'entre nous est ainsi suivi par deux équipes. La première est celle de la Hiérarchie, constituée d'esprits guides qui détiennent les informations capitales sur nous et notre devenir. Pour forcer le trait, je les imagine travaillant dans une espèce de quartier général. Ils sont ainsi au courant de ce qui est censé advenir à chacun d'entre nous, et ont pour charge de gérer la cohésion de l'ensemble. Ayant une vision globale des problèmes qui se posent, ils sont en mesure de savoir ce qu'il faut faire ou ne pas faire, quand, comment et auprès de qui intervenir. Cette Hiérarchie, forte de sa connaissance, donne des autorisations et des instructions et a donc besoin d'exécutants pour accomplir les tâches qu'elle assigne. Pour les missions de protection des vivants, elle fait appel à d'autres esprits. C'est là qu'intervient la deuxième équipe que l'on appelle communément nos « gardes de l'esprit ». Chacun d'entre nous est ainsi accompagné d'une équipe de quatre à sept entités en moyenne. Celui qu'on appelle le garde de l'esprit n'est jamais seul pour veiller sur nous, il est en quelque sorte le porte-voix de l'équipe qui le soutient derrière. Toutes ces entités envoyées par la Hiérarchie, qui nous entourent tout le temps, que nous connaissons ou que nous ne connaissons pas, qui se sont déjà incarnées sur Terre ou non, sont là pour nous aider, nous protéger, afin que nous ne rations pas les grands marqueurs gravés sur notre parcours.

Le garde de l'esprit et son équipe ne sont pas là pour se manifester physiquement ou faire des démonstrations, même s'ils en sont capables, ils disposent également de beaucoup d'autres moyens qui ne sont pas forcément physiques ou matériels. Leur but - et tous les moyens sont bons pour l'atteindre - est avant tout d'aider à la réalisation des étapes importantes de nos vies et de nous prévenir des incidents qui peuvent survenir du fait de l'exercice de notre libre arbitre. Pour ce faire, plus ils

sont discrets mieux c'est. Ils peuvent nous souffler certaines idées, nous parler dans nos rêves, faire en sorte que l'on croise ou non certaines personnes, ou que l'on se rende ou non dans certains lieux. Même s'ils nous évitent quelquefois de grands drames, ils ne sont pas là pour entretenir un lien personnel avec nous. Ils ont des ordres, une mission de protection et d'accompagnement à assurer, mais en aucun cas ils ne doivent créer de relation fusionnelle avec nous pour ne pas nous donner l'impression que l'on peut s'en remettre à eux. S'ils sont une aide, il n'en demeure pas moins que c'est toujours à nous d'avancer, de nous responsabiliser et de faire. Il est cependant important de savoir qu'ils sont là, avec nous, que tous ensemble nous formons une équipe dont nous sommes l'acteur principal et qui a pour but le bon agencement de notre réalisation.

À mesure que nous avançons, nous évoluons, notre vibration change et les équipes des gardes de l'esprit sont amenées à changer également. Par conséquent, nous ne conservons pas la même équipe toute notre vie. Par exemple, depuis quelque temps, j'ai un nouveau garde qui s'appelle Felipe : il m'a dit avoir vécu en Espagne et être mort en 1926. Beaucoup de nos morts sont ainsi amenés, dans l'au-delà, à poursuivre une activité, et certains choisissent de protéger ceux qui sont toujours sur Terre. Felipe m'a ainsi expliqué que nous avons passé une période trouble de réajustement de fréquences, avec beaucoup d'interférences où il a été plus difficile pour les médiums de se connecter à l'au-delà (de fin 2010 jusqu'au milieu de l'année 2012). Maintenant que les choses sont rentrées dans l'ordre, je me sens plus entourée et il y a une nouvelle équipe. Il m'arrive quelquefois de lui poser des questions et qu'il me dise : « Je ne peux pas te répondre. » Nos gardes de l'esprit doivent se conformer aux ordres de la Hiérarchie et ne sont donc pas libres de tout dire ou de tout faire. Ce qui est important, c'est de prendre conscience qu'ils sont là, autour de nous, pour nous protéger et nous aider, et qu'il n'y a pas de différence entre ce qu'ils veulent et ce que notre souffle, notre âme désire ; nous évoluons dans le sens de notre programmation, c'est-à-dire que nous expérimentons ce qui est nécessaire au développement de notre conscience. Notre intuition, notre petite voix intérieure ou celles de nos gardes de l'esprit sont à l'unisson ; toutes disent la même chose, toutes ont ce but en commun.



Quand on a conscience que nous sommes entourés de gardes de l'esprit, on commence à se rendre compte qu'ils nous envoient beaucoup d'indications. Il ne s'agit pas ici de développer ses capacités médiumniques mais tout simplement d'être attentif, de regarder autour de soi et d'être à l'écoute de ce qui nous entoure. Le quotidien a son lot de surprises et il arrive que certaines coïncidences aient un sens précis et particulier pour nous et que nous les ressentions comme étant un signe : un film, un livre, des bribes de conversation saisies au vol, un mot que l'on entend et qui va faire tilt, qui va nous parler et l'on va se dire : « Bon sang mais bien sûr ! C'est ça ! » Si l'on commence à prêter attention à ce type de coïncidences, que l'on appelle également « synchronicité », on se rend compte qu'elles sont plus nombreuses qu'on ne pourrait le croire. Il ne s'agit pas ici d'interpréter la moindre chose comme étant un signe ; on peut discerner les vraies synchronicités car ce sont celles qui nous touchent et qui sont profondément ressenties comme telles. Ce sont des concours de circonstances étonnants qui ponctuent notre chemin pour nous signifier « tu es sur la bonne voie, continue », « tu es bien là où tu dois être » et nous indiquent ainsi une route à suivre, une chose à faire, etc. Il arrive que nous les provoquions nous-mêmes car nous avons une intuition de ce qui va nous arriver, une sorte d'aperçu de notre programmation. Quelquefois, elles sont posées là, en jalon, et attendent d'être vues. Il n'est pas toujours très utile d'en faire étalage autour de soi, car la lecture que nous en faisons ne sera pas la même que celle du voisin. Elles constituent une sorte de message personnel de la providence, de nos gardes de l'esprit ou de notre être profond. C'est un langage que chacun d'entre nous entend pour soi, indépendamment de ce qu'en pensent les autres et le monde extérieur.

Nos défunts nous envoient également des signes. S'ils n'ont plus de corps matériel, ils sont cependant constitués d'une énergie qui peut provoquer des perturbations électromagnétiques. Certains utilisent cela pour nous indiquer leur présence : des lampes s'allument ou s'éteignent, des appareils électriques se mettent à clignoter... Dans les communications que je peux avoir avec certains d'entre eux, ils m'expliquent qu'il leur est très difficile par exemple de déplacer un objet. Si certains y parviennent, la plupart essaient plutôt de nous saluer en utilisant insectes et animaux qui volent : oiseaux, papillons, coccinelles, et tout ce qui est léger, volatile, aérien. Cela

peut être également des manifestations olfactives, comme des parfums de fleurs ou de tabac. Ce sont souvent des petits événements, pas forcément spectaculaires, mais qui sortent de l'ordinaire et que l'on va ressentir comme étant un signe de leur part. Par exemple, quelques longs mois après la mort de mon mari, j'ai vu un matin, en regardant par la fenêtre de ma cuisine, une grande oie blanche, immobile, au milieu de mon jardin, qui regardait fixement dans ma direction. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une oie décorative en plâtre mais, en ouvrant la fenêtre pour la voir de plus près, j'ai perçu un léger mouvement de tête. Cela faisait de longues minutes que l'oie, impassible, semblait m'observer et un sentiment d'étrangeté a commencé à me gagner. Intriguée, je suis allée chercher un ami, présent dans la pièce à côté, pour partager ce moment inhabituel. En discutant avec lui, je me suis souvenue que, dans certaines traditions, on disait cet animal porteur des messages de l'au-delà. Je n'avais tout d'abord pas fait le lien avec mon mari, mais tout à coup je me suis exclamée : « C'est mon mari qui m'envoie un signe ! » En nous retournant vers le jardin, nous avons tous les deux constaté que l'oie avait disparu sans qu'on l'ait vue ou qu'on l'ait entendue s'envoler, comme si elle avait attendu que je comprenne le message avant de partir mystérieusement.

C'est en lâchant prise que l'on commence à remarquer tous les signes de l'au-delà et toutes les synchronicités qui jalonnent notre quotidien. Or, de nos jours, nous voulons tout contrôler dans nos vies : notre image sociale, notre entourage, notre travail, nos animaux domestiques, etc. Il est très important, au contraire, d'apprendre à lâcher prise et de se dire : « Je ne sais pas combien de temps cette vie va durer, mais en attendant, je vais profiter de chaque instant. Je vais me nourrir de tout ce que je vais voir, de tout ce que je vais vivre et y trouver du plaisir. Je vais faire des désagréments et des épreuves des possibilités de grandir, trouver un intérêt à ce qui m'ennuie. Je vais positiver et faire de ma vie une aventure passionnante. » Pour beaucoup, la providence n'a pas de place car, en voulant contrôler le moindre détail de leur vie, ils en bloquent toutes les issues. Mais ils sont du coup dans une angoisse perpétuelle, ce qui leur gâche l'existence. Il faut laisser une place à la providence car elle est le reflet de notre programmation : ce sont nos gardes de l'esprit qui de temps en temps se permettent d'entrer en contact et de dire : « On est là ! On t'a laissé

quelques indications, regarde-les ! » Ce sont aussi nos défunts qui viennent nous faire un petit clin d'œil de l'au-delà : « Tout va bien ! On t'aime ! » Certains ont tellement tout planifié qu'ils n'ont pas une seule journée de libre avant plusieurs mois, et il est presque impossible de prendre rendez-vous avec eux... C'est une façon de garder tout sous contrôle, de décider de manière unilatérale et péremptoire. Plus rien ne peut s'intercaler : il n'y a plus de place ni pour un ami de passage qui vient à l'improviste, ni pour une quelconque bonne surprise. Comme on ne peut planifier l'arrivée de la providence, il faut lui laisser le temps de se manifester. Le lâcher prise, c'est se dire : « Je ne contrôle plus ! » Ce n'est pas toujours facile mais c'est faisable. Il suffit d'arrêter de vouloir montrer sa supériorité, de manipuler et d'avoir tout le monde sous sa coupe. Ne plus contrôler, c'est laisser les autres vivre, évoluer à leur rythme, ne pas les regarder en inférieurs, en pions que l'on dirige mais en êtres humains qui ont à vivre leur propre destinée. C'est laisser rentrer l'inattendu, les petits signes, c'est ouvrir tous les jours une lucarne à la joie. Nous ne sommes ni supérieurs, ni inférieurs, nous sommes différents. Accepter la différence, la complémentarité, c'est accepter la joie. C'est cette joie qui doit nous faire fonctionner, nous faire nous lever le matin avec entrain et nous inviter à porter un regard différent sur les soucis qui nous tombent dessus. En voulant tout contrôler dans nos vies, nous nous mettons dans des impasses où tout semble bloqué. Il suffit quelquefois de lâcher prise, de ne plus penser à un problème, pour que la situation se débloque : les énergies circulent mieux et des solutions arrivent.

Je me souviens d'un professeur en Italie, quand je faisais mes études, qui nous disait :

« Faites comme si vous deviez mourir dans une heure. »

Que faire dans telle situation ? Se rendre malade, angoisser et gaspiller son temps ou, au contraire, l'utiliser de manière agréable et faire ce que l'on n'a jamais osé faire ? Lâcher prise revient à vivre ainsi, comme si nous allions mourir dans une heure et, à bien y réfléchir, il est tout à fait envisageable que cela soit le cas ! La vie est ainsi faite : nous ne savons pas quand nous allons mourir, mais cela nous rappelle qu'il faut profiter un maximum de l'ici et maintenant. Il faut arrêter de gâcher son temps, sa vie et son évolution en voulant tout contrôler. Il faut laisser la vie amener les solutions

qui ne sont pas forcément celles auxquelles on avait pensé et que l'on désirait. Elles arrivent souvent du côté où nous ne les attendons pas. Puisque nous sommes ici dans une programmation, il faut aussi laisser le scénario se dérouler. Il faut agir, bien sûr, mais cela n'empêche pas de laisser venir à nous certains décors, certains personnages, des surprises. Certains ont décidé de fermer la porte à tous les rebondissements possibles et leur scénario s'en trouve appauvri. La peur de ce qui peut arriver, la peur d'être ce que nous sommes vraiment peuvent nous enfermer petit à petit dans un scénario de vie étriqué avec toujours le même décor. Commençons par prendre conscience de notre âme, de nos possibilités, de ces forces qui nous entourent et nous soutiennent. Commençons par changer la vision que l'on a de nous-mêmes, le monde et la société suivront.

## Société et matière

J'entends souvent dire : « Il faut de l'ego pour réussir dans la vie. » Il y a confusion : pour bien vivre, il faut de l'amour de soi, et c'est très différent. L'ego est une image de nous-mêmes, fautive et réductrice, avec ses peurs, ses angoisses et ses certitudes. Il est le fruit de notre éducation et de la société, et il constitue un rempart nous empêchant de toucher à notre essence, à ce souffle qui nous anime. Pour cette raison, il est un obstacle à notre avancement, il est une pieuvre tentaculaire et empoisonnante qui nous agrippe et qui utilise notre mental pour prétendument résoudre nos problèmes. Mais le mental, qui est une sorte de pense-bête qui nous permet d'organiser nos journées et de savoir quoi acheter au supermarché, n'est pas fait pour régler nos problèmes sérieux et profonds. Si nous sommes là pour élever notre âme, aller au-delà de nos bas instincts, de nos pensées parasites et de nos scories intérieures, c'est justement en se reconnectant à cette âme, à notre être profond que nous pourrons y parvenir. Il y a toujours deux vitesses en nous : d'un côté notre corps avec notre ego et le mental qui essaie de comprendre mais qui tourne vite en rond et, de l'autre, il y a notre âme, l'unité centrale qui, elle, a déjà les réponses à nos questions. C'est donc bien en faisant voler en éclats cette fautive image, cet ego, que l'on retrouve une certaine forme de liberté, d'épanouissement et de bonheur.

La société dans laquelle nous vivons n'est pas d'une grande aide pour cela. À force de prôner le culte de la matière et des apparences, nous avons érigé une société qui a perdu le lien avec le spirituel. La consommation et le matérialisme sont présentés comme les aspirations ultimes et les rêves les plus grands à atteindre pour être heureux. On en vient à négliger l'esprit. La matière devient une fin en soi et la question « pourquoi sommes-nous là ? » perd tout son sens. S'il est compréhensible, par exemple, de vouloir se faire refaire un nez qui pose problème, certains en revanche vont avoir recours à la chirurgie esthétique de manière excessive et préoccupante afin de rester éternellement jeune et de correspondre aux standards de beauté. Il n'est certes pas bien vu de vieillir, d'avoir des rides, et les personnes âgées n'ont

pas vraiment de place dans nos sociétés, mais pour tout dire, qu'il soit refait, bodybuildé ou botoxé, le corps se décompose de toute façon. L'âme, elle, ne se décompose jamais, et plus on va la mettre au service de l'évolution de l'humain, au service de l'autre, plus elle va se renforcer et nous permettre de vivre de belles choses et de faire des expériences merveilleuses.

C'est à chacun de prendre conscience de l'éphémère de l'instant et de décupler son envie d'évoluer et de développer l'aspect spirituel. Enfermé dans notre ego et obnubilé par les apparences et le culte de la matière qu'on nous propose d'adopter comme finalités à nos vies, on finit par passer à côté de beaucoup de choses car le but est de vivre en conscience. On met beaucoup en avant les satisfactions matérielles et le plaisir, et s'il est vrai qu'il est important de vivre bien, le bonheur n'est pas forcément lié à l'argent, à la fainéantise et à la superficialité. Il est sain de se faire plaisir, mais le sens de la mesure n'est pas toujours au rendez-vous : beaucoup en font une philosophie de vie et tombent dans l'excès, dans l'exagération et se perdent. Pour nous les vivants, il ne faut pas se frustrer ; mais quand on sent que le plaisir n'est plus plaisir, il faut s'en détacher, sinon cela devient un jeu de facilités. Tout ne passe pas par l'énergie. La matière n'est que vibration et elle est belle quand on peut dépasser l'image qu'elle nous renvoie. Il faut apprécier celle-ci, mais il est important également de la dépasser. Elle n'est appréciable que si on la transcende. Il en va de même avec la vie : on ne peut l'apprécier que si on la dépasse. Il ne faut pas rester le nez sur le guidon. Il faut toujours transcender les choses. Qu'il s'agisse de la beauté fugitive d'une fleur qui va se faner, ou du bois de ma bibliothèque qui semble plus résistant et qui pourtant peut brûler, il faut que je les enregistre en mon for intérieur pour aller au-delà. L'éphémère nous pousse constamment à devoir dépasser la matière, les choses et à se dépasser soi. De la même façon, on peut faire mille photos de quelqu'un, mais il faut le photographier avec son âme. Il faut le faire vivre, l'animer, l'aimer et le dépasser en même temps. Le voir comme il était, comme il est, et comme il sera, dans sa totalité. Tel est le défi permanent que la matière nous pousse à relever. Si la matière a une importance, ce n'est pas en soi, ce n'est pas pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle nous permet de réaliser parce qu'elle est le lieu toujours renouvelé de notre possible transcendance.

Elle est le cadre dans lequel nous pouvons réaliser notre grandeur d'âme. C'est la raison pour laquelle fonder une société sur le culte de la matière est une erreur fondamentale.

Mais il ne faut pas non plus tomber dans le piège inverse qui consisterait à renier la matière. Pour prendre l'exemple du corps, si certains en font à tort un objet d'idolâtrie, il ne s'agit pas non plus de le réduire à un simple véhicule secondaire ne servant qu'à transporter notre esprit et notre âme. Le corps a une grande importance, pour des raisons qui sont cependant rarement invoquées et mises en avant. Il est justement le point de jonction entre la matière et l'esprit. En ce sens, le corps est un révélateur de l'âme. Il est donc important non seulement d'en prendre soin et de l'entretenir, mais aussi d'être à son écoute !

Par exemple, nous avons tendance à refouler certaines expériences négatives. Au début, celles-ci nous reviennent en mémoire malgré nous : c'est notre âme qui nous invite à travailler dessus, à mieux les comprendre et à en tirer un enseignement qui nous soit utile. Elle veut qu'on s'en débarrasse d'une autre façon qu'en les mettant de côté. Si chaque fois nous remettons le souvenir de ces expériences dans un tiroir, alors des symptômes et des douleurs physiques apparaissent comme pour nous dire : « Attention ! Il y a quelque chose dans le tiroir, tu n'es pas en adéquation avec toi-même, il faut le sortir, ça va pourrir. » Quand on ne tient pas compte de ces avertissements et au bout d'un certain nombre d'expériences négatives refoulées, le tiroir déborde et le corps tombe malade. Si toutes les maladies ne suivent pas ce schéma, c'est néanmoins souvent le cas. Il est d'ailleurs à noter que l'emplacement d'une douleur ou d'une maladie a une signification symbolique. Le message de l'âme n'est pas le même si l'on a un problème à l'estomac ou aux poumons, ou si on a mal au genou droit ou au pied gauche, etc. On ne se demande jamais pourquoi telle partie du corps est douloureuse et pas une autre. La symbolique du corps est importante et nous aide à mieux comprendre ce que l'âme a voulu exprimer à travers lui. Beaucoup de personnes se sont penchées sur cette question, des livres sont sortis sur le sujet. C'est un travail, délaissé par la médecine classique, qui permet pourtant de mieux comprendre d'où viennent certaines maladies. Car s'il est important de traiter ces dernières, il est tout aussi essentiel d'en

comprendre les origines. De ce fait, la tendance générale que la médecine a adoptée aujourd'hui en Occident est de faire disparaître le symptôme mais pas toujours la cause de la maladie. Cela vient du fait qu'elle nie que la cause des maladies puisse venir d'un déséquilibre des énergies subtiles qui nous constituent et qui ne sont malheureusement pas encore visibles dans nos scanners. Admettre l'existence de ce corps énergétique et savoir comment celui-ci fonctionne serait salvateur. En effet, travailler à maintenir son équilibre est la meilleure façon de comprendre l'origine de beaucoup de nos maladies et de mieux s'en prémunir, car celles-ci se déclarent d'abord dans ce corps énergétique avant de s'incarner dans notre corps physique. Ce que la médiumnité m'a appris, c'est que la matière est un indicateur de l'esprit, et notre corps, un messenger de l'âme. Plus on est à l'écoute de son corps, plus on est à l'écoute de son âme. Notre médecine reflète d'ailleurs notre propre incapacité à se connecter à ce souffle.

En attendant que la médecine progresse dans ce domaine, il est important pour nous de retrouver, dans notre vie de tous les jours, une forme de communication avec cette âme qui a le recul nécessaire pour nous aider à trouver un bon équilibre physique et psychologique. Le moment le plus simple est le soir, quand nous sommes entre veille et sommeil, dans le silence et l'obscurité, juste avant de s'endormir. On se retrouve seul avec soi-même et l'on peut se mettre en connexion avec cette âme qui est alors plus à même d'entendre et d'enregistrer nos pensées que pendant l'agitation de la journée. On peut commencer par se demander : « Qui suis-je ? » C'est une question que l'on se pose rarement et qui mérite qu'on se la pose sans angoisse ni peur : « Quelle est cette puissance en moi, qui a toujours existé, qui existera toujours, et qui incarne ce corps, cette matérialité, ce morceau de chair avec ses cellules qui se reproduisent, qui se régénèrent ? Qui est là ? Je veux comprendre qui je suis. » Le souffle qui nous anime a été créé avec l'univers et se poser ces questions à soi revient à les poser au cosmos. On finit par comprendre que l'on est au-delà de ses parents, de sa famille, de sa propre identité ; on est tout cela à la fois et chacun d'entre nous est un fragment d'un tout tellement plus grand. Nous sommes une éternité, constante, avec toutes les données universelles en nous qui sont prêtes à ressurgir à un moment ou à un autre et qu'on oublie en permanence. Nous n'avons pas pris la mesure du fait que dans cette matérialité nous sommes



un moteur réduit, comme si nous étions en sourdine tout le temps. Ce corps n'est qu'une fraction de ce que nous sommes vraiment. Se reconnecter à cette autre partie de nous, à ce tout incommensurable, procure un sentiment merveilleux et donne une confiance en soi formidable. La vie ici-bas prend un tout autre relief et ressemble plus à une pièce de théâtre qu'il faut jouer correctement, sincèrement, du mieux que l'on peut. Ce qui importe, ce n'est pas d'être en haut de l'affiche ou sur le devant de la scène, c'est d'évoluer et d'avancer au milieu des autres. Une des difficultés de notre passage ici-bas est que nous sommes tous mélangés : avant de nous incarner, nous n'étions pas tous dans les mêmes dimensions et nous n'avons pas les mêmes fréquences ; nous devons cependant tous cohabiter sur la même planète. En ce sens, la Terre, c'est un peu le panier de la ménagère ! Nous devons évoluer avec ceux qui nous font du mal, ceux qui nous font du bien, qui nous font ressentir de la peur, de l'horreur, de la joie, de la tristesse, etc. Le jeu de piste consiste à se frayer un chemin au milieu de toutes ces fréquences qui sont pêle-mêle. Il faut en éviter certaines, savoir se débrancher ou se brancher sur d'autres selon les nécessités et les aléas de la vie, et chacun avance comme il peut avec ses propres armes et son histoire personnelle. Il faut apprendre à s'écouter, savoir où l'on peut mettre les pieds, où il ne faut pas aller. L'intuition est l'indicateur du pacte conclu avant notre naissance : « Je sens qu'il ne faut pas que j'aille là car ce n'est pas dans mon plan, ce n'est pas prévu. » Quelquefois on va à l'encontre de notre intuition et l'on regrette : « Ah ! Si je m'étais écouté, je n'y serais pas allé ! » Mais l'ego, lui, nous fait toujours mordre à l'hameçon des apparences et nous dit : « Vas-y, tu seras en première ligne, ils vont tous te voir, etc. » Il est le leurre de la matière.

Il est donc important de garder un lien de connexion avec cette âme qui peut nous guider dans ce jeu de piste. Ce sont dans les moments de repos, avant de s'endormir, que l'on peut se poser les véritables questions, demander un coup de main : « Je voudrais trouver une solution à tel problème. Comment puis-je faire ? Je serai attentif à tous les signes et indications que la providence m'enverra pour m'aider à réfléchir à la question et trouver une réponse. » Il s'agit de demander à cette partie qui est en nous, et qui connaît les solutions, d'aller en chercher une. L'âme enregistre la demande, la prend en compte et commence à travailler dessus.

S'ensuit alors un processus de maturation inconsciente qui finit par nous mettre sur la voie, et un matin on se réveille et on se dit : « J'ai dépassé et résolu ce problème. »

Lâcher prise et bâtir ce dialogue avec son âme est le chemin qui permet de se relier à soi, d'être en adéquation avec cette petite voix intérieure, celle de nos intuitions et de nos gardes de l'esprit, de déchiffrer et de vivre pleinement les synchronicités qui s'offrent à nous, et d'avancer ainsi dans le sillon de notre programmation. Si ce chemin est semé d'embûches et qu'il n'est pas toujours aisé de le parcourir, l'essentiel est de l'emprunter car plus on progresse, plus on gagne en confiance et plus on s'épanouit... Et le jeu de piste en vaut bien la chandelle !

## Deuil et amour

Perdre quelqu'un dans son entourage est toujours une épreuve difficile à surmonter. Mais savoir que la vie continue ailleurs pour le défunt et que nous avons choisi au préalable de vivre cette expérience pour évoluer permet de mieux accepter la douleur et de la dépasser plus vite.

De ce point de vue, notre famille, par exemple, constitue un moyen et un cadre pour notre évolution. On choisit, avant notre naissance, des gens avec qui l'on a déjà vécu ou bien que l'on ne connaissait pas : des bourreaux, des amis, d'anciens parents, des personnes qu'on aime ou pas... tous les cas de figure sont possibles. Certains vont entretenir de bons rapports avec leur famille toute leur vie, d'autres vont s'en éloigner rapidement : il n'y a pas de jugement à avoir, la famille est juste un moyen. Il en va de même pour nos enfants : ils naissent parce qu'ils ont voulu que leurs vibrations passent par nous, mais ensuite ils s'en vont ou meurent, et s'ils nous manquent, ils ne nous appartiennent pas pour autant. Notre famille ne nous appartient pas. Ce sont des êtres qui ont leur destinée personnelle, leur histoire propre et nous sommes là pour les accompagner. S'ils meurent, c'est qu'ils doivent poursuivre leur évolution autrement et, de la même façon, cela implique que nous continuions différemment. Nous accompagnons et nous sommes accompagnés le long du chemin mais personne n'appartient à personne.

Il ne dépend que de nous d'élargir notre conception de la vie, de la mort, des rapports entre les uns et les autres, notre façon d'envisager notre quotidien, etc. Si tout cela est le fruit de notre éducation, de notre famille, de notre culture, rien ne nous empêche de continuer à faire grandir ce fruit, à l'enrichir, à le rendre encore plus beau et plus généreux. Sur Terre, il y a autant de visions du monde que d'habitants. Le monde que je vois n'est pas celui que voit un Hindou à Djakarta : si je me considère comme privilégiée et heureuse, lui, qui n'a peut-être rien, peut aussi être bien plus heureux et serein que moi car sa vision du monde est différente. De même, si je tombe malade, que je suis affaiblie physiquement et que cela me rend

mélancolique, je vais trouver que l'arbre en face de chez moi est plus terne. En vérité, ce ne sont pas les feuilles de cet arbre qui sont moins vertes, mais moi qui suis malade. Si le lendemain je me porte mieux, je vais aborder ma journée sous un angle bien plus positif. Ce n'est pas le monde qui change mais la vision qu'on en a. Il ne tient qu'à nous de prendre du recul, de relativiser, et d'élargir notre champ pour considérer la vie autrement.

Quand quelqu'un de proche meurt, on se dit : « C'est atroce, je ne pourrai pas m'en remettre. » Mais il faut regarder les choses autrement et dissocier l'âme de cette personne, qui continue d'évoluer, et son corps qui, lui, n'est plus. Mon mari a été emporté par une maladie et, quand je pense à lui, je ne pense pas aux derniers instants où il souffrait et était décharné. Il n'est plus cela. Je me débarrasse de l'image de son corps amaigri et je garde son âme. Et je sais qu'il est souriant et joyeux de l'autre côté. Il ne faut pas identifier l'âme à la matière qui la représente. Cela n'est pas facile quand on souffre du départ de quelqu'un mais c'est réalisable. Cette souffrance dans le deuil est une grande solitude où l'on se retrouve complètement déboussolé et dans l'incapacité de se reconnecter à soi-même. Dès que l'on se reconnecte à son unité centrale, on ne souffre plus car on a les informations : on sait que c'est une expérience que l'on a choisie au préalable et qu'elle doit nous permettre de vivre des choses nouvelles et d'évoluer. La souffrance est normale mais elle ne doit pas durer trop longtemps. Elle doit être une transition, elle est là pour qu'on s'en débarrasse. Nous avons besoin de temps pour réaliser la disparition d'un proche, l'accepter et la dépasser : trois mois, six mois, deux ans, trois ans... mais la douleur doit passer. Quand elle devient un état permanent, c'est qu'il y a un problème et que l'ego s'en mêle. La pire chose qui puisse arriver, c'est de rester malheureux pendant des années ; on s'enferme dans une sorte de mausolée, d'hommage perpétuel à celui qui est parti. Au final, il n'y a plus d'amour et cela devient du fétichisme égotique ! On n'avance plus : notre douleur devient un état existentiel et nous sert d'alibi pour nous enfermer en nous-mêmes et dans une posture sociale vis-à-vis des autres. On me dit : « Vous ne vous rendez pas compte, cela fait quinze ans que je souffre ! » Mais il faut ouvrir les yeux : si la situation dure autant, c'est qu'elle arrange bien la personne en question ! Si elle en avait eu marre de souffrir, elle aurait changé et trouvé le moyen de dépasser sa douleur. Dès qu'un malheur arrive dans notre vie-

un décès, une maladie, etc. -, celui-ci ne doit pas devenir un moyen d'exister et il est important de ne pas s'enliser dans l'attitude « je suis une éternelle victime donc je suis ». Tel est le comportement que notre ego nous pousse à adopter. S'enfermer dans le rôle de victime revient à ne plus prendre de responsabilités, à ne plus être acteur de sa vie.

Il ne faut jamais perdre de vue que nous sommes là pour évoluer et que, s'il est normal de pleurer et d'être bouleversé par un événement malheureux qui nous touche, il est tout aussi normal et sain de transcender sa douleur, de se reconnecter à soi-même. Bien souvent, on se rend compte que cet événement est survenu justement pour changer notre vision du monde et nous aider à mieux avancer.

En ce qui concerne le deuil, nous avons tendance à faire une classification des plus absurdes : il est moins grave de perdre un conjoint qu'un enfant, un chien qu'un parent, etc. Il est insupportable de mettre dans des cases le degré d'amour et de douleur que l'on est censé ressentir en fonction de la perte que l'on subit : « Vous n'avez perdu que votre mari, moi j'ai perdu mon fils, c'est bien pire. » Il faut ouvrir ses yeux et son cœur, on ne hiérarchise pas l'amour. Tout est possible et dépend de chacun. Je connais une femme qui s'est tuée après avoir perdu son chat. Pour les gens qui vivent seuls et qui n'ont que leur petit animal de compagnie à aimer, c'est un drame affreux que de le perdre. Pour certains, il paraît impensable d'aimer un chat ou un chien comme on aime un enfant. C'est pourtant le quotidien de beaucoup de personnes qui n'ont pas eu ou qui ne voient plus leur descendance.

Les animaux interagissent avec nous qu'ils soient dans notre réalité ou dans l'au-delà. On sait qu'il y a des zones où ils vont après la vie- c'est l'équivalent de notre au-delà -, et d'où ils peuvent continuer à nous envoyer des signes. Quand on s'est beaucoup aimé et qu'il y a une vraie fusion entre le souffle humain et le souffle animal, il est possible quand on meurt de les revoir. En communiquant avec les morts, j'ai constaté qu'il n'était pas rare qu'ils retrouvent leur animal de compagnie. Si certains disent avoir été accueilli dans l'au-delà par leur chien, par exemple, je me souviens également d'avoir discuté avec un paysan défunt qui avait retrouvé ses vaches de l'autre côté...

Je connais également des couples qui ont perdu leur enfant et qui ont réussi à dominer leur souffrance et à retrouver la sérénité. Ils se sont lancés dans des activités nouvelles et distribuent leur amour autrement. Ils savent que leur enfant continue d'évoluer, ailleurs, et que c'est un choix. Ils ont compris que c'était une étape nécessaire à l'évolution de chacun.

Quelquefois on ne se rend pas compte à quel point on est attaché aux gens justement parce que nous faisons des hiérarchies qui ne tiennent pas debout. Il m'est ainsi arrivé il y a peu de temps de perdre un vieil ami qui m'appelait régulièrement depuis trente ans. Il m'avait suivie toutes ces années, avec un peu de distance mais beaucoup de fidélité et de ferveur, me faisant partager son goût pour la philosophie, la littérature et la musique avec un enthousiasme communicatif. Quand j'ai appris sa mort, cela m'a fait un choc terrible et j'ai été effondrée toute la soirée. Mais je n'ai pas pleuré pour lui, car il avait plus de 80 ans et avait eu une belle vie, j'ai pleuré car je n'allais plus l'avoir au téléphone, qu'il n'allait plus m'écouter comme avant. En fin de compte, j'étais triste pour moi, c'était d'un égoïsme total. « Il va me manquer » signifiait « je ne l'aurai plus ». Il est parti avec un morceau de moi, de mon passé, de ces souvenirs en commun. Dès le lendemain, j'ai commencé à relativiser. Mais il avait fallu qu'il meure pour que je réalise à quel point on était liés et combien son amitié avait de valeur à mes yeux.

Personne n'a à dire aux autres s'ils souffrent plus ou moins qu'eux. Des gens se permettent de mépriser certains liens d'amour parce qu'ils ont décidé d'une hiérarchie dans le deuil : l'enfant d'abord, la mère ensuite, puis le mari, les amis, etc. C'est du politiquement correct inacceptable que de vouloir mettre l'amour dans des catégories. Il faut respecter la douleur de chacun et éviter d'établir des classements et des échelles de valeur. Il y a l'amour, un point c'est tout. S'attribuer la médaille du « deuil le plus méritant » est une manière d'exister vis-à-vis des autres qui relève bien plus de l'ego que de l'amour porté au disparu.

Il y a un travail à faire sur soi pour distinguer ce qui relève de l'amour d'une part, et de l'ego d'autre part, car bien souvent les deux sont entremêlés. Certains d'entre nous, par exemple, peuvent avoir l'impression de n'être jamais assez aimés par leur entourage, leur famille, leurs amis, et

se retrouvent toujours dans leur couple à accuser l'autre de ne pas avoir assez de sentiments. En vérité, les autres sont rarement le fond du problème, et c'est un comportement qui prouve que l'on a du mal à s'aimer soi et à se valoriser. Les reproches que l'on fait aux autres sont les reproches que l'on n'arrive pas à se faire. « Je trouve qu'il ne m'aime pas assez » revient en fait à dire : « Je trouve que je ne m'aime pas assez. » C'est toujours par rapport à soi. À partir du moment où l'on comprend pourquoi on est incarné, ce que l'on vaut, ce que l'on sait faire, et pourquoi on est venu, alors, on commence à s'aimer. Quand cette conviction est acquise, ce que les autres peuvent penser n'a plus la même importance et passe au second plan. On accepte alors l'amour et la reconnaissance qu'ils sont en mesure de nous donner, en fonction de ce qu'ils sont, de leur envie et de leur possibilité, et non en fonction de ce que l'on voudrait recevoir pour compenser notre manque d'amour de nous-mêmes.

Il me paraît important ici de faire une parenthèse sur ce qu'est l'amour et le sens que lui donne l'au-delà. Très souvent, et beaucoup de médiums peuvent témoigner dans ce sens, quand on est en communication avec des défunts ou des guides, tous nous disent : « L'amour, rien que l'amour ! Il faut aimer ! Aime ! » Leur message sont quelquefois d'une grande candeur et peuvent donner l'impression qu'il faut aimer tout le monde... De quoi s'agit-il exactement ? Faut-il aller caresser la joue de tous nos voisins ? Faire des déclarations hypocrites à tous ceux que l'on rencontre ? Embrasser et prendre dans ses bras le premier venu ? « Aimons-nous les uns les autres » ne signifie pas « aimer tout le monde ». Vivre en bonne intelligence ne signifie pas vivre avec tous ceux qui nous entourent, pour la simple et bonne raison qu'on ne peut pas s'entendre avec toutes les personnes que l'on croise. Chacun d'entre nous a sa personnalité, son vécu, et nous avons besoin d'aimer des gens différents.

Il ne peut y avoir d'obligation d'être ami avec tous, car certaines de nos énergies et de nos fréquences sont incompatibles ! J'en avais marre des messages des guides : « Tu n'aimes pas assez ! - Aimer qui ? Quoi ? Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Je ne vais pas embrasser tout le monde ! » Ils m'ont répondu : « On ne te demande pas d'embrasser, on te demande d'avancer, de faire ! »

J'ai donc fini par comprendre que, lorsqu'ils parlent d'amour, ils parlent de force vibratoire. Il s'agit en fait de cette force qui émane de nous quand nous sommes au plein de notre avancement. Aimer, c'est avancer, car avancer, c'est être en harmonie avec ce qui nous entoure. Et nous, nous avons compris qu'aimer, c'était geindre et se répandre en mièvreries... Aimer, c'est agir ! Quand on nous dit « aime ! », cela signifie « marche, passe à l'action ! ». Et quand ils nous disent qu'« il n'y a que l'amour qui puisse sauver le monde », cela revient à dire qu'il n'y a qu'en avançant que l'on peut sauver le monde. J'aime mon fils autant lorsque je me mets en colère contre lui quand il dépasse la mesure que lorsque je le couvre de baisers quand je suis contente. En lui disant : « Stop ! Maintenant, tu fais ! », c'est tout autant un acte d'amour parce que l'on met un frein, on agit, c'est l'action. C'est l'inverse de la victimisation ; la victime qui ne fait que se lamenter est statique, elle n'est pas en harmonie avec la nature qui, elle, est toujours en mouvement, en transformation.

Aimer les gens, c'est choisir, décider, être en interaction permanente les uns avec les autres, toujours dans le respect car il ne s'agit ni d'agresser ni de subir, mais d'émettre cette force de vie qui est en nous, et d'avancer ensemble.

La notion d'aide est à ce titre intéressante car elle révèle notre capacité à aimer ou à se servir d'autrui. Il y a ainsi beaucoup de manipulateurs en tout genre qui nous font croire qu'ils nous aident et nous font du bien alors qu'ils nous utilisent. Si j'aide avec l'ego, je vais agir par intérêt, rendre dépendants de moi ceux à qui je porte secours pour mieux les manipuler et attendre qu'ils me rendent la monnaie de ma pièce. Mais quand on aide quelqu'un, ce n'est pas pour lui demander quelque chose en retour. Nous devons aider dans le silence, l'abnégation et sans conditions. Aider son prochain, ce n'est pas à tout prix lui imposer du bien-être. Les gens qui aident ne font pas toujours des actes de générosité utiles à l'autre, parfois ils donnent en fonction d'eux-mêmes et du sentiment de satisfaction que leur acte leur inspire. Ils se donnent bonne conscience mais leurs dons ne répondent pas aux besoins de la personne qui est en face. On aide quelqu'un en lui donnant ce dont il a besoin et non ce qui nous fait plaisir de lui donner. Quand l'aide est de la projection de soi, elle est la plupart du temps



inadaptée et ostentatoire, et elle peut être perçue par celui qui la reçoit comme une forme de violence.

Aider avec amour, c'est avoir un discernement total et savoir ce dont l'autre a besoin au bon moment. Rien n'est moins facile. Il faut être capable de se remettre en question et de s'effacer. Nous ne sommes plus dans le simple rôle de la dame patronnesse qui, pour se faire bonne conscience et par ego, va distribuer ses petits pains. Si j'aime et si j'agis, je donne à manger mais j'explique aussi comment trouver de quoi subsister, comment devenir indépendant. Il ne s'agit pas de faire du bien pour faire du bien ou pour le regard des autres. On fait du bien pour être capable d'évoluer soi-même, on donne avec son cœur, avec cette force, cet amour, et c'est cette même force décuplée qui nous revient. J'entends souvent : « Je n'arrête pas de donner et je ne reçois rien ! » Si rien ne se passe, c'est justement le signe que l'on a donné sans amour, qu'on a voulu montrer ou prouver quelque chose, que l'on attendait quelque chose en retour. On ne spéculer pas sur l'amour, on aime de manière inconditionnelle. Aider et aimer, c'est faire en sorte que les autres puissent émettre la force de vie qui les anime, c'est les rendre libres.

Ce qui est vrai pour les vivants est aussi vrai pour les morts. Quand nous perdons un être cher, si nous restons enfermés dans la tristesse et le malheur, nous nous empêchons de vivre mais nous freinons également l'avancée de l'être aimé dans l'au-delà. Il est important de savoir que notre affliction et notre abattement rendent l'évolution de nos défunts plus pénible. Il s'agit donc pour nous d'entretenir ce lien d'amour qui nous unit à eux en prenant conscience que la vie se poursuit après la mort, en les libérant rapidement du poids de notre peine et en convertissant cet amour, au-delà de l'absence physique, en force pour continuer d'avancer, d'embrasser la vie, d'agir et d'évoluer. Quand on est dans le deuil, on est dans le chagrin, on est dans la déperdition d'énergie. On est au ralenti et on emmagasine une force qui est plutôt négative. Au lieu de laisser celle-ci s'accumuler passivement, il faut essayer de la reconvertir immédiatement, il ne faut pas qu'elle s'installe et qu'elle s'accroisse. Il faut être capable de se ressaisir et éviter de vivre en permanence dans le souvenir de l'autre. Le souvenir est une image mentale qui ne confère pas d'énergie vitale. Reconvertir, c'est essayer de faire et d'avancer avec les autres qui sont

vivants pour avoir un échange d'énergie. Le deuil nous coupe de cet échange d'énergie, on se replie et on vit en autarcie. Il faut vivre avec les autres pour en sortir, pour continuer de recevoir et d'être en réceptivité. Quand l'autre meurt, il y a de la colère, puis ensuite le sentiment de ne plus servir à rien car l'autre n'est plus là et on se laisse aller. Son absence laisse un vide terrible et la seule façon de pallier ce manque est de donner encore plus, de continuer à échanger avec les autres. Ceux qui vivent bien leur deuil sont ceux, par exemple, qui vont continuer de travailler, de rencontrer du monde. Reconvertir cette force ne veut pas dire oublier le défunt, cela n'empêche pas de penser à lui, mais cela ne doit pas nous rendre malades. Penser au défunt doit être une force pour avancer et non pas une douleur qui nous paralyse et nous isole. Ce n'est pas naturel et il faut se forcer. Il ne faut pas attendre d'en avoir envie ; la vie est un travail sur soi permanent. Même si c'est dur, il faut se mettre en action : le premier jour sera difficile, le deuxième, un peu moins, et ainsi de suite. Avec les autres, on est assuré d'avancer. On se rend compte que l'on récupère la force de nos défunts. Ils partent mais nous laissent la force de leur amour. Et c'est cette force que l'on va utiliser comme moteur pour avancer. C'est ce qu'il y a de mieux à faire pour les aider et c'est la plus belle preuve d'amour qu'on puisse leur donner.

Les handicaps, les avortements et les fausses couches sont-ils programmés ?

La question suivante se pose spontanément : si nous choisissons notre incarnation avant de naître, alors pourquoi certains choisissent-ils la difficulté ?

Le choix que nous faisons avant notre naissance ne s'établit pas en termes de difficulté ou de facilité. Au moment de cette décision, nous ne sommes pas incarnés et nous ne savons pas — ou nous avons oublié — ce qu'est la matérialité et les difficultés qui en découlent. Nous choisissons la vibration de notre lignée familiale, avec son héritage génétique et son histoire, afin d'incarner une certaine condition. Après notre naissance, nous n'avons plus conscience de ces choix, nous nous réveillons dans notre corps et constatons, en grandissant, que la matière nous apporte la douleur, la souffrance, les émotions, mais aussi toute une chimie et des câblages pour faire fonctionner notre esprit. Ce n'est qu'alors que nous évaluons et que nous jugeons cette condition comme étant difficile ou avantageuse, en fonction de certains critères de la société et de l'époque. Ce n'est que dans ce deuxième temps que nous pouvons ne pas apprécier notre corps et avoir tendance à le rejeter, ne pas le trouver assez beau, souffrir d'un handicap... Ce qui était à l'origine un choix délibéré peut être ressenti comme une injustice. Certains entretiennent ainsi un ressentiment quant à leur état, et si la révolte est saine quand elle nous permet d'avancer, elle est dommageable quand elle nous bloque, nous enferme et n'est que l'expression d'un refus de soi perpétuel. S'aimer soi revient à s'accepter tel que l'on est, car nous sommes venus en conscience : cette vie matérielle est une mission que nous avons choisie et qu'il faut assumer.

Quelles que soient les difficultés ou les épreuves que l'on traverse, nous les avons choisies pour l'enseignement qu'elles nous apporteraient, pour l'enrichissement de nos consciences et, du point de vue de notre âme, elles

ne sont pas si compliquées. On ne choisit pas d'être malheureux, on choisit une condition qui nous semble adéquate au but qu'on s'est fixé. Il s'agit toujours des nécessités de notre évolution. Ce que nous disent les défunts, une fois dans l'au-delà, c'est que personne ne subit ou ne se sacrifie en venant au monde : tous, nous avons choisi d'être là, ici et maintenant.

C'est le cas bien évidemment des handicapés. Je me souviens de la rencontre avec un enfant d'une dizaine d'années qui était aveugle, sourd, avec de nombreuses malformations et qui devait régulièrement subir des opérations. J'ai senti, à son contact, qu'il avait une âme immense, incarnée dans un corps diminué. De manière générale, j'ai constaté que les handicapés physiques, qui vivent dans un corps où les perceptions sont plus restreintes, ont souvent des âmes bien plus développées que la moyenne. C'est un choix pour pouvoir travailler l'esprit. Ils ne sont pas envahis par le culte du corps qui peut aveugler ceux qui n'ont pas de problèmes physiques et qui négligent la dimension spirituelle de la vie. Les handicapés font sans ce leurre. Ils développent leur perception, leur ressenti, ils captent beaucoup plus la vérité de l'autre. Bien souvent, cela fait d'eux des êtres plus lumineux. C'est ce que je ressens en tant que médium. J'ai connu deux garçons atteints de myopathie avec une capacité déconcertante de vivre sereinement, d'accepter les aléas de la vie et de profiter pleinement de l'ici et maintenant. Les parents de personnes handicapées physiques le disent : leurs enfants ont une volonté profonde d'apprécier chaque instant de la vie malgré les douleurs qu'ils peuvent ressentir.

Ce qui est vrai pour les handicapés physiques l'est également pour les handicapés mentaux. Certains autistes, par exemple, sont dans un enfermement mental partiel et cela leur permet de développer d'autres facultés, comme des capacités de calcul et de mémoire extraordinaires. D'autres ont beaucoup de mal à s'exprimer ou sont muets. J'ai été amenée à travailler avec un jeune autiste qui avait signifié par écrit qu'il ne pouvait pas parler parce que son grand-père défunt le bloquait « dans la gorge ». En me mettant en contact, j'ai vu en effet l'entité du grand-père qui n'était pas en paix et qui vivait collée à l'enfant ; en infiltrant son petit-fils, il lui bloquait les cordes vocales. J'ai fait ce qu'il fallait pour le faire partir et, trois jours plus tard, le père m'a contactée par téléphone et m'a dit : «Je

vous passe mon fils. » J'ai alors entendu la voix du petit garçon dans le combiné : « Je vous ai vue emmener grand-père, merci madame. » Quel que soit le handicap, l'esprit a choisi de le vivre avant de s'incarner : tout est donc volontaire, personne n'est piégé.

Il m'est arrivé d'avoir des communications avec des esprits qui étaient handicapés mentaux pendant leur vie terrestre et qui m'ont donné cette raison : être le dernier maillon d'une lignée familiale. De manière générale, nous portons tous le poids des drames et des difficultés que les membres de notre généalogie ont traversés. L'héritage génétique que nous recevons en venant au monde contient également un héritage plus subtil et psychologique, constitué des mémoires de nos ancêtres.

À travers celui-ci, nous sommes amenés à porter, bien souvent sans même le savoir ou les connaître, les silences, les secrets, le poids d'actes passés - qui remontent quelquefois à plusieurs générations - et que nous ne pouvons exprimer ou expliquer. Il arrive ainsi que l'on vive par ricochet des événements qu'on a dissimulés, et qu'ils soient à l'origine de nos tristesses ou de nos dépressions.

Quand une famille porte de très lourds secrets de meurtres, de viols, avec toute une chaîne de drames, l'hérédité devient de plus en plus difficile. La dysharmonie s'installe et grandit à mesure que passent les générations, qui vont être de plus en plus touchées par des dépressions, des suicides, etc.

Par exemple, une personne va naître et devenir rapidement maniaco-dépressive. En cherchant des antécédents familiaux, on se rend compte qu'il y a dans sa famille un oncle maniaco-dépressif, un grand-père qui l'était également, etc. Puis un jour va naître un autiste muet qui va taire le secret à jamais et mettre fin à la branche généalogique en brisant la chaîne des héritiers malheureux. Dans ce cas de figure particulier, qui n'est qu'une possibilité parmi d'autres, le handicap mental est un choix qui permet d'incarner le problème et d'y mettre fin : « Je vais vivre avec cette famille. Ils ont un problème particulier depuis plusieurs générations. Je vais être le dernier chaînon et incarner le non-dit de la généalogie. »

Les raisons pour lesquelles nous nous incarnons se décident dans l'invisible et notre présence sur Terre permet de mettre un terme à des branches

généalogiques ou d'en démarrer d'autres. C'est ce qui permet l'évolution : certains couples ne peuvent pas ou ne veulent pas avoir d'enfants, d'autres ne font que des filles ou que des garçons... Il n'y a rien qui ne soit pas voulu.

Le handicap physique ou mental est là pour des raisons précises qu'il ne nous appartient pas toujours de connaître, mais il est le moyen d'atteindre un objectif, il n'est pas une punition : rien n'est imposé. Il ne faut pas perdre de vue que l'on est une entité complètement indépendante du corps, qui préexiste et survit à ce dernier. Cette matérialité n'est pas une fin pour l'esprit qui nous anime, elle est un moyen qui, le temps de notre bref passage, a son importance. Nous subissons les aléas de ce corps- qui, lui, est éphémère -, et les expériences qu'il nous permet de faire viennent enrichir notre esprit et notre évolution. Nous ne choisissons pas de venir pour souffrir, nous choisissons de venir pour évoluer.

Nos vies passent très vite et nous en avons de multiples : non seulement ici, sur Terre, mais également ailleurs et partout dans l'univers. Ce à quoi il faut ajouter une infinité de dimensions parallèles comme celle de l'au-delà.

À cette échelle, nos difficultés passent comme des éclairs, et quand on rentre en communication avec des défunts qui parlent de leur expérience de vie avec un handicap, tous disent : « Cela valait le coup. »

L'exercice du libre arbitre individuel nous interdit de faire des grandes lois générales ; que l'on soit handicapé ou non, nous sommes tous libres de devenir des saints ou des meurtriers. Ce que nous sommes est exactement ce que nous avons choisi et ce dont nous avons besoin pour assumer notre mission ici-bas. On ne vit pas toujours des choses agréables mais cela nous sert, ce sont des leçons qui nous font avancer. Quelle que soit la condition qu'on a décidé d'incarner, le but est de développer l'esprit et d'atteindre le bonheur. Alors ne nous appesantissons pas sur nos échecs et nos malheurs, ne soyons pas amers. Retenons la joie, cultivons cet enthousiasme et cette force en nous qui nous poussent à avancer et à être en harmonie avec ce qui nous entoure. Il y a là une vraie leçon à tirer sur le but de notre incarnation et sur la nécessité de développer notre âme et notre esprit à travers l'expérience du corps et de la matière. Les gens qui développent une

spiritualité mais qui sont tristes et ennuyeux n'ont rien compris. Plus on développe sa spiritualité, plus on est léger. La joie est l'indice pour savoir si l'on a réussi son incarnation.

Je me souviens à ce titre d'une expérience que m'a racontée mon mari suite à un séjour en Afrique. Appartenant à une ONG, il s'était rendu chez des lépreux, au Togo. Dans une case, il avait découvert un homme par terre, complètement rongé par la lèpre, qui n'avait plus ni mains, ni jambes, ni nez, ni joues. Il était étendu sur une natte, une bible posée devant lui. Mon mari était rentré et lui avait dit : « Bonjour monsieur, comment allez-vous ? » Puis il s'était fait la réflexion que sa question était peut-être déplacée et indécente, étant donné l'état dans lequel se trouvait son interlocuteur. Il s'était donc ravisé et avait ajouté : « Excusez-moi de vous demander cela... » Mais l'homme lui avait répondu : « Non, pas du tout, pourquoi ? Je vais très bien ! C'est vous qui êtes à plaindre ! » Quand il est rentré de son voyage, mon époux m'a dit : « C'est vrai, il avait l'air très heureux ! Il riait tout le temps. Il plaisantait et avait une grande sérénité ! Et moi, qui n'ai pas la lèpre, je me suis senti plus handicapé que lui ! »

Même si nous ne la connaissons pas, nous portons donc l'histoire de nos ancêtres. J'ai pu faire ce constat à de nombreuses reprises dans ma vie. Il m'est ainsi déjà arrivé en médiumnité, en essayant d'aider une personne, d'avoir des indications de mes guides : « Le problème de cette personne remonte à cinq générations avant elle, où tel événement est arrivé » ou : « Sa dépression est due aux mauvais traitements qu'a subis sa grand-mère », etc. L'histoire de nos aïeux peut mettre en lumière des coins d'ombre de nos existences ou, plus simplement, mieux expliquer certaines de nos expériences.

Par exemple, j'ai appris il y a peu de temps que j'aurais eu un ancêtre d'origine albanaise. Cela m'aide à mieux savoir qui je suis et à mieux comprendre mon histoire personnelle : il y a plus de vingt ans, je me suis fiancée à un Américain d'origine albanaise, et je me suis sensibilisée à la cause des *boat people* albanais ! Je peux aujourd'hui mettre des mots sur une vibration qui a indéniablement eu une influence inconsciente sur mon parcours.

Parler, raconter les histoires familiales est très important. En taisant les informations, nous mutilons les générations qui suivent. Les secrets de famille recèlent quelquefois des informations lourdes à porter : l'une s'est fait violer, l'autre a fait de la prison pour avoir tué quelqu'un, etc., mais plus je connais mon histoire familiale, plus je suis en mesure de la comprendre, de l'expliquer et donc de l'accepter. Cela me permet d'avoir tous les outils en main pour mettre des mots sur les violences passées et commencer à cautériser les plaies. Quand je connais l'histoire, je peux travailler dessus et la dépasser. C'est la lourdeur des silences et des non-dits qui ronge petit à petit certaines familles et qui peut expliquer certaines maladies, dépressions ou même certains cancers ! Puisque nous sommes dans une période où les masques tombent, la vérité est devenue un élément essentiel et curatif ; le nettoyage de notre âme passe par là. N'ayons pas peur d'affronter la vérité, quelle qu'elle soit. Si certaines sont à révéler avec mesure et respect pour ne pas déstabiliser la personne qui les reçoit, cela reste le meilleur remède contre toutes les malédictions.

Cependant, dire une vérité, ce n'est pas juste faire le constat d'une menace qui plane sur une filiation, du type : « Tous les garçons de cette branche familiale meurent à tel âge » ou encore : « Toutes les filles de ce côté de la famille sont maniaco-dépressives », etc. Ce qui compte, dans ce genre de situation, c'est justement de ne pas s'en tenir qu'aux faits et aux conséquences, mais d'expliquer les tenants et aboutissants de l'histoire. Ce qui libère et ce qui soigne, ce n'est pas juste de dire qu'il y a une malédiction, c'est d'en donner les causes, les raisons, les origines. On ne peut commencer un travail sur soi pour se défaire d'une chaîne familiale que si l'on nous donne les clés du problème.

Pour toutes ces raisons, il est essentiel de lever les secrets familiaux : parlons à nos enfants, car ne rien dire leur ôte toute possibilité de soigner des blessures que nous leur transmettons malgré nous.

Explorer les racines de notre histoire personnelle et familiale, c'est remonter à l'origine de notre vie et de ce qui nous constitue. Cela touche à notre programmation et soulève de nombreuses questions autour de notre naissance.



Il y a par exemple la question des enfants non désirés. A l'âge de 12 ans, ma mère m'a dit que j'étais le fruit d'un accident et que j'étais née malgré certaines tentatives de sa part de se débarrasser de moi. Ce sont des paroles qui peuvent être traumatisantes et perturber un enfant, qu'on ne dit plus de nos jours. Je me souviens lui avoir répondu : « Eh bien, tu vois, je voulais tellement la vie que tout ce que tu as essayé de faire n'a pas marché ! » Non seulement je suis née, mais je lui ai montré que ma présence était très importante, pour elle comme pour moi. Quand on n'est pas désiré, si l'on adopte le point de vue des parents au moment de la conception, on va avoir la sensation d'être un poids et de ne pas mériter la vie, alors que ce qui est primordial, c'est que nous sommes venus au monde en conscience, pour nous réaliser et accomplir ce que nous avons prévu. Il ne faut pas oublier d'analyser la situation dans la perspective de notre programmation : puisque nous sommes là, c'est bien que nous avons décidé de naître malgré tout, et qu'au final ce n'est pas leur volonté qui a prévalu mais bien la nôtre !

Le même raisonnement peut être appliqué à propos des fausses couches et des bébés morts à la naissance ou peu de temps après. C'est souvent l'esprit qui anime le fœtus ou le bébé qui décide de mourir, de faire marche arrière. Il ne veut plus s'incarner et décide de prendre un autre chemin d'évolution. Il m'est arrivé ainsi d'entrer en communication avec des esprits de personnes mortes quelques heures après la naissance : « Pourquoi es-tu parti ? - Je n'ai pas eu le courage d'affronter mon plan » ou : « C'était prévu ainsi pour changer la vision de mes parents : ils avaient besoin de vivre cela pour évoluer. » Ce sont des exemples parmi d'autres mais, quelle que soit la réponse, il s'agit toujours de choix motivés par des nécessités d'évolution. Ce ne sont ni des injustices, ni des punitions que l'on subit, mais des moteurs pour nous faire avancer. Notre douleur face à la mort des autres a tendance à nous enfermer dans des réactions d'ego : « Pourquoi est-il mort ? Pourquoi me faire ça à moi ? » La vie nous demande toujours de nous ouvrir plus, de lever les yeux et de regarder plus loin que nous pour comprendre. Un enfant qui meurt dans le ventre de sa mère, à la naissance ou très jeune est un événement voulu par celui qui part. Sa disparition doit aider ceux qui restent à changer leur vision des choses, à pouvoir la remettre en question, à regarder la vie d'une autre façon.

Bien souvent, quand un enfant meurt et qu'il arrive dans l'au-delà, il n'est plus un enfant dans le sens où nous l'entendons ici-bas : il retrouve une maturité et des connaissances bien plus grandes, qui sont celles qu'il avait avant de venir s'incarner. Il peut ainsi suivre la famille qu'il vient de quitter et devenir un guide pour l'un ou pour l'autre de ses membres, surveiller ses frères et sœurs, etc. Mais il arrive que le bébé ou l'enfant défunt ne trouve pas le chemin qui mène à l'au-delà : dans ce cas, bien qu'il n'ait plus de corps physique, il reste dans notre matérialité. Que ce soit des enfants ou des adultes, les défunts ne sont pas faits pour rester sur le même plan - matériel et temporel - que nous. Quand ils continuent d'errer à nos côtés, c'est qu'un problème les retient. Pour les adultes, cela est souvent lié à des sentiments tels que la peur, la culpabilité, la douleur des proches, etc. Pour de très jeunes enfants, qui n'ont pas encore eu le temps de développer tout l'attirail de problèmes liés à l'ego, il s'agira surtout du manque de reconnaissance des parents, ou de la grande difficulté de ces derniers à faire leur deuil. Il m'est ainsi arrivé de voir des femmes avec un enfant défunt dans leur entourage. En discutant avec elles, j'ai appris qu'elles avaient fait une fausse couche quelques années auparavant, suivie d'une dépression. Dans ces cas précis, c'était souvent la dépression de la mère qui empêchait l'esprit de l'enfant de partir.

De manière générale, il faut changer notre regard et se rendre compte que la matière est un leurre. Il faut dépasser l'image du cadavre qui n'est qu'un vieux manteau abandonné, les morts continuent d'évoluer sur d'autres plans d'existence. C'est nous qui les transformons en cadavre en n'en parlant plus, nous les pleurons et il arrive même qu'on n'ose plus se rappeler les bons moments partagés avec eux ou évoquer leur souvenir de manière joyeuse et légère. N'oublions pas que l'esprit de nos morts, lui, continue d'évoluer différemment et ailleurs.

Mon rôle, en tant que médium, est d'aider tous ceux qui sont à la traîne - et qui rôdent autour de nous - à passer dans l'au-delà. Une fois de l'autre côté, ils sont bien plus épanouis et sont libérés de leurs angoisses et, s'ils le désirent, ils peuvent nous aider et continuer à nous transmettre la force de leur amour. Ce n'est malheureusement pas le cas quand ils errent dans notre réalité !

La plupart des jeunes enfants qui meurent n'ont pas de problèmes pour trouver leur chemin vers l'au-delà, à partir du moment où ils ont été attendus et aimés par quelqu'un, et, de manière générale, quand leur existence a été prise en compte. S'ils ne sont pas retenus par une souffrance de leur entourage trop lourde à porter, ils trouvent vite la porte de sortie. Il m'est arrivé une seule fois d'aider un de ces enfants à passer de l'autre côté : il était mort dans un accident de voiture ; la violence du choc avait été telle que son esprit s'était retrouvé au beau milieu de la route sans comprendre ce qu'il y faisait.

Ceux qui ont plus de mal à passer et qui peuvent se retrouver bloqués plus facilement, ce sont ceux qui n'ont pas bénéficié de cette reconnaissance : c'est le cas quelquefois lors de fausses couches, mais aussi et surtout suite à des avortements.

En ce qui concerne l'avortement, je suis pour que chacun fasse comme il l'entend. C'est à la personne qui porte l'enfant de dire si elle veut ou non le garder. C'est un problème à résoudre au cas par cas, et empêcher d'avorter n'est pas quelque chose que l'on doit imposer à quelqu'un. C'est un domaine où il faut relativiser et déculpabiliser car c'est un acte qui est psychologiquement difficile à accomplir. Ce que l'invisible nous enseigne sur le sujet va aussi dans le sens de la dédramatisation : l'esprit qui a mis une « option » sur le fœtus commence à le fréquenter pour définitivement l'habiter au bout de quatre semaines de grossesse mais, quand on élimine un embryon, l'esprit, lui, poursuit son existence, on ne tue pas une personne, on ne tue pas la vie, qui, elle, est toujours gagnante car le souffle est éternel. D'ailleurs, quand on meurt, il n'est pas rare de retrouver dans l'au-delà ceux que l'on avait perdus lors de fausses couches ou d'avortements. Du point de vue de la conscience et de l'âme, l'avortement n'a pas ce poids et cette gravité qu'on lui donne dans notre réalité, car il s'inscrit dans le mouvement d'une évolution plus globale.

Par contre, en tant que médium, le problème qui se pose est celui du passage des esprits. Ce qui est important à savoir pour des parents qui décident de recourir à l'avortement, c'est qu'il faut reconnaître l'existence de cet esprit, qui habite le fœtus, comme un être à part entière, reconnaître l'embryon en tant qu'enfant. Ce qui peut être problématique pour l'esprit de

ce dernier, c'est l'aspect « on s'en débarrasse », on ne reconnaît pas qu'il est là, on ne l'identifie pas comme étant un être humain. Il souffre alors de cette non-reconnaissance, cela lui manque et il peut se retrouver bloqué parmi nous et ne pas réussir à passer dans l'au-delà.

Il m'est arrivé en parlant avec une dame d'apercevoir tout à coup une entité à côté d'elle qui m'a dit : « Je suis son fils. » Intriguée, j'ai demandé à la dame si elle avait eu un enfant.

Celle-ci m'a répondu que non. Je lui ai expliqué que je voyais pourtant près d'elle un enfant qui devait bien avoir une douzaine d'années. « Ah oui ! a-t-elle ajouté, je n'ai pas eu d'enfants, par contre j'ai avorté il y a douze ans. » L'enfant m'a regardée et m'a dit : « Je n'ai pas été reconnu, je ne peux pas partir ! »

Souvent, quand ils ne passent pas, les esprits de ces enfants restent dans leur famille, ils continuent de grandir avec les autres enfants de la maison mais ils souffrent car personne ne les voit ni ne parle avec eux.

Cela n'est bien sûr pas systématique, et beaucoup passent dans l'au-delà sans problème. Il faut donc reconnaître la vie dès qu'on en a conscience. Il ne s'agit pas simplement de dire : « Je suis enceinte », mais aussi : « Il y a un être qui veut s'incarner et qui m'a choisie. Il est là. » Reconnaître un enfant, c'est lui dire : « Je ne peux pas me permettre dans mon expérience d'avoir un être humain à élever maintenant. Ce n'est pas contre toi. On se reverra, je te revaudrai ça ! »

Parmi les esprits errants qui nous entourent, certains sont des enfants pour ces raisons. Alors à toutes celles qui ont avorté ou perdu un enfant lors d'une fausse couche, reconnaissez-le, aidez-le à partir de cette manière. Il suffit d'avoir une pensée forte pour lui pour qu'il soit reconnu. Si cela peut vous aider, donnez-lui un nom. Ce qui compte, c'est l'énergie de votre reconnaissance. C'est elle qui permet de reconnaître sa venue, de mettre fin à son errance et de le libérer. C'est absolument indispensable !

## Mémoires et psychométrie

Notre corps est chargé d'informations diverses. Il y a bien sûr tout ce qui concerne notre information génétique, mais il comporte également des informations plus subtiles, comme celles relatives aux secrets de famille, aux non-dits qui se transmettent à notre descendance malgré nous. La matière qui nous entoure - les lieux que nous traversons quotidiennement, notre habitation, les objets dont on se saisit - est constituée d'atomes et de particules dont on peut faire l'inventaire avec les outils scientifiques appropriés. De la même façon, cette matière peut également porter des informations plus subtiles qui échappent à nos sens communs et à nos outils de mesure. La matière est de la vibration, et avoir des perceptions extrasensorielles permet de capter et d'interagir avec un spectre plus large de fréquences. Ainsi, certains thérapeutes, énergéticiens ou magnétiseurs arrivent à soigner en agissant sur notre énergie corporelle. Les médiums, comme une antenne de radio, arrivent à capter des fréquences différentes qui leur permettent de communiquer avec des défunts. Plus on explore ces énergies, ces vibrations, plus on apprend à les utiliser et à les décrypter. Et quand nous arrivons à lever un peu le voile sur le fonctionnement de ces forces invisibles, nous en apprenons également un peu plus sur nous-mêmes et sur l'humain.

Avec les années, un certain type de sensations extrasensorielles - que l'on désigne sous le nom de « psychométrie » - a attiré mon attention : il s'agit du fait de capter les mémoires passées d'un lieu ou d'un objet en le touchant. La première fois que cela m'est arrivé, c'était par inadvertance, j'avais posé ma main sur un des murs du château de Chambord que je visitais quand, tout à coup, me sont venues une image, puis un son et enfin des personnages : je venais de revivre une scène qui avait eu lieu à une époque reculée dans la pièce où je me trouvais, et qui était enregistrée dans la pierre. J'ai entendu des bruits de pas, des allées et venues de gens qui se hâtent, puis des conversations bruyantes. Les personnes avaient des

vêtements de l'époque de la Renaissance, elles avaient toutes des voix puissantes et parlaient une sorte de patois que je ne comprenais pas !

De même, si l'on prend l'exemple d'une table confectionnée par un ébéniste, le bois utilisé renferme l'histoire de l'arbre dont il provient, la forêt dans laquelle celui-ci a poussé, les tempêtes qu'il a essuyées, le passage des oiseaux qui ont fait leurs nids dans ses branches, etc. Mais il y a aussi dans cette table une empreinte qui concerne la personne qui l'a fabriquée : en la touchant, il devient possible de dire si c'était un homme ou une femme, et quels étaient ses pensées et son état d'esprit en accomplissant ce travail.

Après avoir vécu ce type d'expériences de nombreuses fois, j'ai donc fait le constat que la matière grave et conserve des informations qu'elle continue d'émettre en continu. Composés de matière, nous fonctionnons de la même façon : nous émettons des informations relatives à notre vécu et captions toutes celles qui sont émises autour de nous. Ç'a été pour moi l'amorce d'une façon nouvelle de concevoir la matière, en général, et ce que nous sommes, en particulier.

Pensons, par exemple, à tous nos ancêtres, à ces centaines de millions d'humains qui étaient là avant nous. Les plus anciens nous ont laissé des peintures murales dans de vieilles grottes et quelques ossements ; plus près de nous il y a les vestiges des grandes civilisations passées et tous les écrits et personnages qui ont marqué notre histoire récente. Mais qu'en est-il de tous les autres ? Qu'en est-il de tous ces anonymes qui ont vécu aux différentes époques ? Qu'en est-il de nous ? Et à quoi peuvent bien nous servir toutes ces mémoires qui sont gravées dans les vieux objets et les vieilles pierres qui nous entourent ?

Sans le savoir, nous sommes en permanence bombardés par le flot d'informations et de mémoires contenues dans notre environnement. La plus évidente démonstration de ce phénomène est l'influence des lieux que nous traversons. Il nous est à tous arrivé, alors qu'on ne se sentait pas bien, d'aller nous asseoir ou nous promener dans un endroit qui, à travers ses mémoires et ses enregistrements particuliers, nous a apporté des solutions à nos tracas ou a calmé nos angoisses.

Il y a certains lieux qu'on évite, d'autres où l'on aime flâner... On va préférer tel itinéraire à un autre. Cela tient aux mémoires des lieux que nous traversons. Inconsciemment, le jardin que l'on n'apprécie pas contient des mémoires que l'on ne veut pas entendre. Les murs de cette rue où l'on aime passer et repasser nous content une histoire qui nous parle, nous fait du bien, ils nous disent des choses dont on a besoin.

De la même façon, si ma maison est construite sur les vestiges d'un vieux temple romain où de nombreuses personnes sont venues prier, les mémoires du lieu vont être protectrices et apaisantes. Si, par contre, elle est bâtie sur un ancien champ de bataille où deux armées se sont violemment affrontées, les mémoires du lieu vont être agressives, stressantes, et il me sera plus difficile d'y trouver le repos et la sérénité. Tous les lieux de mémoires qui ont connu des événements majeurs ou marquants sont ainsi chargés. Quand on y séjourne, on entre sans le savoir en contact avec des aventures, des épisodes, des tranches de vies humaines, avec les émotions de ceux qui sont passés avant nous, que le lieu a enregistrés et qu'il continue d'émettre.

Je suis convaincue qu'une des sources de l'imagination florissante des écrivains et des romanciers est ce phénomène de captation de mémoires. Ils sont alimentés, entre autres, par toutes les vies et les expériences passées qui résonnent autour d'eux, qu'ils vont capter et transposer dans leur écriture. À la terrasse d'un café ou chez eux, devant leur bureau, ils perçoivent l'essence des personnes qui se sont assises sur cette même chaise, qui ont touché le bois de cette table de travail, et tout cela les aide, sans qu'ils en aient conscience, à créer sous leur plume des myriades d'histoires et de personnages.

Il va sans dire que toutes les mémoires n'ont pas la même intensité. Cela fonctionne un peu comme le volume plus ou moins élevé d'une musique. Il y a des mémoires qui sont douces et lancinantes, qui nous portent et nous nourrissent. Le lieu où l'on vit peut influencer sur notre vie d'une manière qu'on ne soupçonne pas. Par exemple, si je suis quelqu'un de très désordonné et que j'emménage dans un appartement où a vécu pendant plusieurs décennies un homme rigide et discipliné, les mémoires du lieu vont m'influencer et m'aider à développer mon sens du rangement et de la rigueur. Elles vont me permettre de me modifier et de me construire en

gommant mes aspérités. Les lieux où des événements violents et tragiques se sont déroulés auront tendance à laisser des mémoires qui peuvent nous déranger, comme une musique déplaisante et trop forte. Si, par exemple, quelqu'un s'est pendu dans une maison, l'empreinte que cela laisse peut déranger les personnes qui vont venir y vivre par la suite. On ne peut pas effacer cette mémoire des murs du lieu, c'est un peu comme un hologramme qui y demeure. Si cela constitue une vraie gêne, il vaut mieux s'en aller : cela signifie que l'information véhiculée par l'endroit n'est pas compatible avec notre fréquence. Dans certains cas, si l'on reste sur place malgré tout, on se retrouve à résister et à lutter contre cette mémoire qui ne nous correspond pas et on peut y perdre sa santé et sa joie de vivre. Mieux vaut habiter dans un lieu qui porte des mémoires compatibles avec nous et où l'on se sent bien.

S'il y a des maisons avec des histoires désagréables dont on peut s'accommoder, d'autres sont chargées de mémoires destructrices et fatales. C'est comme vivre dans un lieu où la musique est assourdissante et d'une extrême violence. Certains lieux ou certains objets peuvent être chargés d'une mémoire insupportable et nuisible, mais cela relève de la sorcellerie. Il y a alors une vraie volonté de nuire, quelqu'un a chargé le lieu d'une histoire négative. Celle-ci est enregistrée et continue d'être émise sans cesse, polluant la vie de ceux qui y vivent. Je me souviens d'une maison aux États-Unis où de nombreux habitants se suicidaient ou étaient retrouvés morts : elle était construite sur un terrain qui appartenait aux Indiens qui avaient chargé l'endroit de mémoires nocives pour dissuader les Blancs de venir y vivre.

Si la maison est le lieu de mémoire par excellence, beaucoup d'objets dans la vie quotidienne sont porteurs de mémoire. Les bijoux en sont un bon exemple. Qu'on en ait conscience ou non, nos bracelets, nos colliers, nos bagues portent des mémoires. Quelquefois, le bijou est juste chargé de la mémoire de l'artisan qui l'a fabriqué : en fonction de la nature de cette personne, de son histoire, le porter est plus ou moins agréable. Mais il y a aussi le bijou de famille - une bague, par exemple, qui est passée de doigt en doigt, de génération en génération. Il y a alors superposition de toutes les mémoires et cela peut devenir très lourd : on passe de la mort de l'un à la



mort de l'autre. Cela peut devenir gênant. Un bijou de famille est forcément chargé, ce n'est pas obligatoirement négatif mais, quand les gens l'ont toujours porté sur eux, il recèle toutes leurs histoires avec leurs drames, leur pleurs, leurs morts.

Après le décès de mon mari, j'ai voulu porter son alliance. Très rapidement je l'ai retirée car elle contenait toute l'agonie des derniers temps de sa vie : sa maladie, des mois d'hôpitaux, de pleurs et d'angoisses. Tout est dedans... Je la garde mais je ne la mets pas. En transmettant un objet, on transmet le passif de cet objet.

Qu'elles soient négatives ou positives, les mémoires qui sont gravées dans la matière ne sont pas là par hasard. Tout nous est utile, nous recevons des milliers de vibrations tous les jours, de ceux qui sont vivants autour de nous et de ceux qui ne sont plus. Ces morts continuent d'émettre partout où ils sont passés à travers leurs empreintes. S'il y a ainsi plusieurs mémoires enregistrées dans un même lieu, chaque personne qui y passe peut capter une histoire différente, correspondant à sa propre vibration et qui sera susceptible de la faire avancer. On ne capte pas toutes les mémoires. Tout le monde ne réagit pas de la même façon : certains vont se sentir bien, d'autres non, tout dépend de notre histoire et des besoins personnels de notre évolution. Nous captions ce qui nous est nécessaire.

Les mémoires aident à peaufiner notre personnalité car nous sommes en constante évolution. Nous venons de l'infini, nous passons sur Terre et nous continuons ensuite. Nous sommes toujours en devenir, en mobilité permanente. Ces mémoires nous aident à devenir car elles nous laissent des empreintes qui modifient constamment des facettes de nous-mêmes. C'est dans ce mouvement perpétuel que nous nous construisons progressivement, que nous arrivons à nous modeler et à nous définir toujours plus.

Le but de cette existence est de nous améliorer jour après jour, en fonction de toutes les informations que nos capteurs perçoivent. Sans le savoir, nous apprenons et ces mémoires nous nourrissent. Elles sont un peu comme des histoires que l'on nous raconte, des livres que nous ouvrons à la page qui nous correspond, pour lire le chapitre qui va nous faire avancer.

La matière est bien l'outil indispensable de notre évolution, même si nous n'avons pas toujours conscience des fréquences qu'elle émet et que nous recevons de manière constante. Quel que soit le chemin qu'on emprunte, nous avançons dans le sillage vibratoire de tous ceux qui étaient là avant nous, nous passons par les lieux où ils ont vécu et qui émettent des mémoires actives les concernant et qui résonnent en nous, dans notre inconscient, pour nous livrer un enseignement. Nous assimilons souvent les mémoires au sentiment de nostalgie et à un passé tombé en désuétude, mais il s'agit ici d'un passé actif qui continue de vibrer et qui nous pousse à aller de l'avant.

La trace de ces millions d'humains qui nous ont précédés est, par conséquent, toujours vivante car elle vient nourrir ceux qui sont incarnés aujourd'hui.

Cette trace que nous laissons n'est pas celle qui flatte l'ego car elle est anonyme. Tous, nous passons sur cette Terre en laissant un héritage. Celui-ci n'est pas constitué de biens matériels ou consigné par écrit, il n'est ni un témoignage filmé, ni porté par un fait historique notoire : c'est un héritage vibratoire qui est autrement plus puissant puisqu'il laisse une empreinte au plus profond de nous et prend part activement à ce qui nous constitue.

De la même façon, quand nous ne serons plus là, nous nourrirons à notre tour les générations suivantes : en passant là où nous avons vécu, là où nous avons dormi, ri et pleuré, elles comprendront des tas de choses au contact de nos mémoires. Toutes les personnes qui capteront ces empreintes laissées derrière nous seront en contact avec notre ressenti et donc, d'une certaine façon, avec nous. Elles passeront à travers nos vibrations pour gommer leurs aspérités, prendre ce que nous avons de bon, pour se renouveler et mieux avancer. Les mémoires s'inscrivent ainsi dans le mouvement perpétuel des choses et des êtres.

## Expériences archéologiques

Afin de mieux comprendre comment les mémoires gravées dans la matière peuvent être décryptées, j'ai travaillé avec un archéologue qui m'a ramené des ossements humains.

Ces os ont été trouvés dans une nécropole lors de fouilles archéologiques, ils sont tous soigneusement disposés dans des sachets en plastique et numérotés. L'archéologue détient un dossier où les informations les concernant sont répertoriées - la tombe où ils ont été trouvés, l'identité de la personne et quelques éléments biographiques éventuels.

L'idée est simple : l'archéologue me donne un fragment d'os et me demande si je suis en mesure de restituer par le toucher des informations concernant la personne à qui cet os a appartenu. Si j'y parviens, il peut alors vérifier, grâce à ses documents, si les informations sont justes et cohérentes. J'ai accepté de faire cette expérience car il est intéressant de savoir comment cette captation d'informations fonctionne : y a-t-il des choses que je capte mieux que d'autres ? S'agit-il de dates, de noms, de sensations visuelles, auditives ? Par ailleurs, est-ce vraiment l'os qui me livre tous ces renseignements, ou suis-je en train de lire dans les pensées de l'archéologue ? Que penser et quelles conséquences tirer de ce type d'expérience ?

Le premier échantillon qu'il me présente n'est pas un os mais une boîte en plastique, fine et transparente, dans laquelle sont disposés quelques cheveux. Étrangement, la boîte ne semble pas représenter un obstacle et, en la touchant, je commence à sentir des informations contenues dans les cheveux. J'ai la vision d'une religieuse qui meurt à un âge assez avancé, je donne une date approximative de la période pendant laquelle elle a vécu. L'archéologue me signifie que la date n'est pas bonne. Je constate comme souvent que j'ai beaucoup de mal à être précise sur la chronologie et l'époque quand il s'agit de les ressentir de manière extrasensorielle. Je continue et m'entends dire : « Mais c'est une sainte ! » L'archéologue me répond : « Oui, c'est presque une sainte, en effet. » Je ressens que cette

femme a vécu une vie exemplaire : je la vois jeune fille, puis grandir et entrer dans les ordres, évoluer et devenir abbesse. Elle a une autorité innée. « A quel ordre religieux appartient-elle ? » me demande l'archéologue. Je ferme les yeux et visualise l'abbaye où cette femme a vécu. À présent, je rentre dans cette abbaye, je perçois tout ce qui m'entoure en couleurs et en trois dimensions : « Je vois une statue de saint Benoît, lui dis-je.

– C'est exact, c'est l'ordre des bénédictins, me répond l'archéologue, mais il a été réformé. » J'arrive à localiser approximativement l'abbaye à l'ouest de la région Centre. Je continue d'avancer, lui décris les lieux et dans quelle partie du bâtiment se trouve la cellule de cette femme. « Pourquoi quitte-t-elle l'abbaye ? » me demande l'archéologue. J'ai des sensations que je décrypte : « Elle part car elle n'est plus en accord, il y a confrontation. Elle s'en va mais, quand elle arrive dans l'autre abbaye, elle est triste. C'est une période difficile pour elle.

– Est-ce qu'elle arrive seule ? me demande l'archéologue.

– Non, elle est accompagnée par six autres religieuses : trois vont dormir dans la partie du couvent où elle se trouve, trois autres, avec le reste des sœurs. » Tout est exact. Puis je raconte la fin de sa vie : elle est devenue quelqu'un d'important et se montre moins. C'est une réformatrice mais elle est désenchantée. Ce que je ressens à travers ces quelques cheveux, c'est sa difficulté de vivre, d'avoir une vraie autorité et l'envie de réformer les choses mais de ne pas être entendue. Je déambule dans ce nouveau couvent, l'archéologue me demande : « Que voyez-vous ? Qu'y a-t-il à droite ? Et au bout du couloir ? » Je me déplace et lui décris les lieux tels que cette abbesse les a probablement vus. Je vois des couleurs, des vitraux, un jardin. Curieusement, à l'intérieur de ce décor, je peux aussi avancer ou reculer dans le temps : je peux me retrouver par exemple au moment où elle arrive dans cette abbaye, puis décider d'être à la toute fin de sa vie.

« Où va-t-elle être enterrée ? » me demande l'archéologue. Je lui décris l'emplacement. « Pourquoi n'est-elle pas enterrée avec les autres religieuses ?

– Parce qu'on lui voue un culte. Des gens vont venir constamment sur sa tombe pour y déposer offrandes, ex-voto et statues et attendre d'elle des miracles. Après sa mort, on en fait une sainte miraculeuse.

– Combien de temps cela va-t-il durer ?

– Je dirais cent à cent dix ans. » Encore une fois, je me trompe, cela dure entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans.

« Pourquoi cette idolâtrie s'arrête-t-elle ? » me demande-t-il. Je ne sais pas et je dois me concentrer à nouveau sur le toucher de ces quelques cheveux qui ont continué d'enregistrer les événements qui ont suivi la mort de l'abbesse. Je visualise des huguenots qui pénètrent dans l'église, certains sont à cheval, ils mettent le feu au couvent. Ce sont les guerres de Religion qui ont mis fin au culte de cette religieuse et les dernières images que je perçois sont celles de ce couvent rongé par les flammes. L'archéologue me confirme que celui-ci a bien été brûlé, en effet, et il me montre un plan de l'abbaye qui correspond à ce que j'ai vu et décrit.

La question que je me pose est la suivante : les informations que j'ai captées proviennent-elles des cheveux de l'abbesse ou des pensées de l'archéologue ?

Celui-ci me tend ensuite un fragment d'os. En le prenant en main, je sens tout de suite qu'il a appartenu à un homme. C'est quelqu'un qui est entré dans la religion catholique non par foi mais par peur du diable, et qui utilise et reste attaché dans le fond à ses croyances païennes. La première image que j'ai de lui, ce sont ses mains, très calleuses. Il est de petite taille et a environ 35 ans, mais il semble usé. Il travaille la terre, dans une sorte de jardin, un grand pré, un immense champ... c'est un prieuré car il y a des religieux. Mais cela ne correspond pas à l'image que je me fais d'un prieuré et je suis déstabilisée. On doit être au Moyen Age, au XI<sup>e</sup> siècle. « On est en 900 », me dit l'archéologue. Je vois des tas d'hommes autour de lui, ils sont au moins soixante. Je me dis que cela ressemble plus à une ferme qu'à un prieuré. J'aperçois tout à coup un caisson de pierre, comme une sorte de blockhaus. J'y pénètre, il fait très sombre : quelques petites ouvertures en guise de fenêtres et une croix. Rien d'autre, cela est très sommaire et ne ressemble pas beaucoup aux églises que l'on connaît. À côté du caisson, il y a comme des hangars où des hommes dorment. Mais il me semble que ce sont plus que des dortoirs, ce sont des sortes de remises. L'homme est marié, a deux enfants et sa femme est au village « là-bas » - et j'indique du doigt à l'archéologue la direction par rapport à l'église où je me trouve ; lui

vérifie et enregistre les directions. Sa femme appartient elle aussi à cette communauté religieuse, elle s'occupe du linge. Les hommes, eux, travaillent la terre, plantent et sèment. C'est une ferme religieuse. L'archéologue m'explique qu'en effet les premières communautés avant les prieurés étaient comme des fermes religieuses, très sommaires. « Que fait-on dans ces hangars ? » me demande-t-il. Je rentre à l'intérieur du premier hangar, il y a beaucoup de bruits, il fait sombre, des tas de gens sont présents. Me vient le terme de « maladrerie ». L'archéologue me dit que ce sont en effet les premiers hôpitaux au Moyen Age et qu'il y a eu par la suite, pense-t-on, un hôpital à cet endroit. Ce hangar est donc une sorte d'hospice où l'on reçoit les voyageurs et les malades. « Où est le cimetière ? » me demande l'archéologue. Je me concentre et j'indique l'est d'un signe de la main. « Nous n'avons pas trouvé le cimetière, me répond-il, mais la partie est est la seule que nous n'ayons pas encore fouillée. Et qu'y a-t-il de l'autre côté ? » Je vois un mur, j'essaie de le contourner mais il n'y a rien d'autre que ce mur construit en arc de cercle. L'archéologue sort les plans du lieu et me montre le résultat de leurs recherches sur le terrain : il y a en effet un mur en demi-cercle qui est là où je l'ai montré par rapport au blockhaus qu'ils ont retrouvé également et qui devait être une chapelle. Ce qu'il me montre est la confirmation de ce que j'ai vu. C'est troublant : se peut-il qu'avec un bout d'os on puisse se connecter à toute cette vie passée ? Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a pas d'entités, je ne suis pas en communication avec les esprits de ceux à qui ont appartenu ces cheveux et ces os. Reste toujours à savoir si je lis dans la pensée de l'archéologue mais, pour moi, les informations semblent venir directement de la matière elle-même.

L'ossement qui suit est une calotte crânienne. Je sens qu'elle a appartenu à un homme belliqueux. Celui-ci est déterminé à devenir un héros militaire et ne vit que pour cela. On est entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle. L'archéologue regarde dans son dossier et me dit que cela ne correspond pas du tout au personnage : il s'agit en fait d'un aristocrate qui n'a jamais fait la guerre. Surprise, je touche à nouveau ce crâne, mais la même détermination de livrer bataille me revient : « Je suis désolée mais s'il n'a pas fait la guerre, il ne pense qu'à cela en tout cas. » Nous ne sommes pas d'accord, le personnage décrit dans son dossier ne correspond pas à celui que je ressens

au toucher. Quelques jours plus tard, je reçois un e-mail de l'archéologue : « Je suis désolé, je me suis trompé dans mes archives concernant cette calotte crânienne, en fait, cet homme a été l'un des lieutenants des armées du prince de Suède, et pendant plus de quinze ans il a fait la guerre ! »

Cela non seulement valide mes sensations, mais aussi accrédite le fait qu'il ne s'agit pas de télépathie mais d'une vraie lecture de la matière et des informations contenues dans ces restes humains.

Le dernier os qu'il me remet est une vertèbre. En la touchant, je sens qu'elle a appartenu à une femme très pieuse et humble, une religieuse, mais qu'elle est malheureuse. Me vient l'image de sa sœur : elles ont été élevées ensemble et sont très proches, et celle-ci lui manque terriblement. Toute sa tristesse a un rapport avec cette sœur et un mariage qui n'a pas eu lieu. L'archéologue regarde dans ses archives et me dit : « En effet, cette religieuse avait une sœur que l'on a essayé de marier pour avoir une dote, mais elle a refusé ce mariage et elle est morte à 16 ans. » Ce que j'ai senti à travers cet os c'est que toute sa vie avait été déterminée par ce drame, et qu'elle ne pensait qu'à sa sœur qui lui manquait et qu'elle ne reverrait pas.

Que d'histoires humaines inscrites dans ces os ! Par contre, l'enveloppe en plastique dans laquelle ils se trouvaient ne me parlait pas, elle était neutre. De la même façon, un objet en plastique récent, acheté au supermarché, est moins bavard et moins intéressant. Je suis plus proche de l'histoire humaine gravée dans un os. Je ne capte pas les histoires du pétrole et de ses produits dérivés comme le plastique. L'os qui contient de l'ADN, lui, me parle. C'est pour cette raison, je pense, que tout le monde capte ces histoires, même de manière inconsciente. Nous avons tous des os et des cheveux, et les fréquences de ceux d'autrui résonnent avec les nôtres et racontent leurs histoires à notre unité centrale. Ce n'est pas parce qu'on ne peut pas la retranscrire que nos capteurs ne la perçoivent pas, c'est une captation intérieure qui détermine aussi notre attitude et notre bien-être.

Retranscrire ces tranches de vie, c'est un peu comme faire renaître un être humain : on ressent ce qu'était son caractère, son travail, son nom, son entourage, son environnement. Petit à petit, on a accès à de plus en plus d'informations. Tout est enregistré dans la matière, indépendamment de son

esprit ou de son âme. Lorsque je touche cet os, par exemple, tout ce que cette personne a vécu - ses peines, ses joies, ses expériences, sa mort - passe en moi sous forme de vibrations, et toutes ces expériences viennent me nourrir. J'ai noté qu'à chaque fois que je fais ces expérimentations je ne suis plus exactement la même ensuite. Je suis un peu plus riche qu'avant, parce que j'ai entendu une vie, celle d'un illustre anonyme, mort il y a des centaines d'années, dont on pensait qu'il avait totalement disparu de la surface de la Terre avec tous ses souvenirs.

Parmi les expériences des quatre personnages que j'ai ressenties en touchant ces cheveux et ces os, ce qui va m'influencer, c'est ce qui entre en résonance avec ce que je suis. Je ne vais pas me mettre à bêcher dans mon jardin de la même façon que cet homme dans sa ferme religieuse, mais je vais être sensible à son paganisme, à sa sorcellerie, au fait qu'il travaille sa terre avec humilité et qu'il fait ce qu'il peut pour aider les autres. L'exemple de l'abbesse déterminée à appliquer ce qu'elle pense être bon pour les autres m'inspire. Celui du guerrier également, car même si l'aspect belliqueux me rebute, j'ai moi aussi l'envie d'être héroïque. En chacun d'eux, je vais trouver une résonance qui fait que tous ces angles de ma personnalité sont ravivés à chaque fois. Finalement, je découvre que je suis un peu chacun de ces personnages. Ce que je retiens de l'histoire de la religieuse et de sa sœur, c'est son parcours d'abnégation et sa foi. Quand j'ai ce bout d'os entre les mains, je sens la foi infaillible et incroyable de cette religieuse, et cela devient une force qu'elle me donne. Il y a aussi bien sûr la tristesse d'avoir perdu sa sœur, moi-même j'ai perdu des gens que j'aime dans mon entourage. Ce n'est pas son chagrin, son deuil, mais c'est la force d'amour pour sa sœur qui va me rester. C'est toujours la force qui reste. C'est la force de l'homme qui travaille la terre, sa détermination à vouloir bien faire. C'est cette force vitale, ce que j'appelle l'amour, qui nous aide à avancer et que nous lèguent toutes ces mémoires.

Après cette expérience avec l'archéologue, je me suis sentie particulièrement bien et joyeuse. Lire et retrouver toutes ces histoires d'un autre temps, de personnes ayant un autre mode de vie m'avait permis de me rééquilibrer. Elles m'avaient ramenée à mon ici et maintenant. Et c'est bien ce pour quoi ces mémoires sont encore là : elles ont pour but de nous



rééquilibrer. J'avais pris conscience de l'importance de chaque geste en revoyant ceux de ces personnes. Le geste de cet homme travaillant sa parcelle de terrain avec un bout de bois, qui après plus de mille ans avait rejaili, signifiait qu'il ne l'avait pas fait pour rien. Quand on me dit : « Moi je vais mourir et ma vie n'aura servi à rien », je réponds que si, justement, elle sert même si on ne laisse pas une grande trace dans l'histoire. Ce ne sont pas les traces les plus importantes. Les plus importantes sont celles qu'on laisse dans la matière et qui vont servir aux autres. Ces mémoires sont un morceau de nous. Elles résonnent en nous, c'est notre famille humaine. Nous sommes un peu de tous ces êtres qui nous ont précédés. Nous faisons partie de l'humanité. Ces mémoires sont une prise de conscience formidable, nous sommes dans la mémoire de l'humanité. Nous appartenons à cette humanité. Toutes ces expériences humaines nous appartiennent. On peut s'en inspirer pour avancer, en faire un modèle à suivre ou à éviter. De même, nos mémoires appartiennent aux autres. C'est par cette force d'expériences conjuguées que l'Homme avance.

Si une petite vertèbre peut nous permettre de prendre contact avec l'expérience de toute une vie, qu'en est-il de tout ce qui nous entoure à longueur de journée ? Notre lieu de vie, les objets que nous possédons, tout ce que l'on trouve chez les brocanteurs, les antiquaires, dans les musées ? Tous les vieux objets sont chargés des mémoires de leurs anciens propriétaires et tout ce qu'on achète de neuf se charge des nôtres.

Cela signifie également que dans n'importe quel os qui nous constitue sont encloses nos expériences, et que longtemps après notre mort, il sera encore possible de savoir où nous avons vécu et ce que nous avons fait.

Cela soulève également la question de notre dépouille physique : que faut-il prévoir pour notre corps après notre mort ? Nos mémoires seront-elles mieux conservées si l'on se fait incinérer ou si l'on se fait enterrer ? Cela a-t-il une quelconque influence sur notre évolution dans l'au-delà ?

Tout d'abord, le corps est un support, et quand la conscience qui s'y trouve le quitte, le sort du corps physique l'indiffère totalement. Incinéré ou enterré, cela n'a aucune importance pour celui qui part. D'ailleurs, pendant des milliers d'années, les premiers hommes, selon les coutumes de diverses

cultures et sociétés, ont enterré leurs morts comme ils pouvaient et de mille façons. Il y a aussi tous ceux qui meurent sur des champs de bataille et qui ne sont pas retrouvés, ceux qui sont désintégrés dans une explosion, un attentat... Cela n'a pas d'incidence sur l'évolution des esprits : une fois dans l'au-delà, ils sont complètement détachés du corps physique. À tel point que certaines entités assistent à leur enterrement ou à leur crémation sans aucune émotion face à la perte de leur corps physique. Ce qui les touche, c'est l'émotion de leurs proches, ce n'est pas le fait de voir leur corps brûlé ou mis en bière. Par conséquent, une fois mort, le sort du corps est secondaire et il n'y a pas à culpabiliser pour savoir comment gérer celui de nos défunts : enterré, incinéré, momifié, embaumé... qu'importe !

En ce qui concerne nos mémoires, que nous soyons incinérés ou enterrés n'est pas non plus important puisque nous laissons une empreinte partout où nous allons. La vibration de nos mémoires demeure bien après la destruction de notre corps. C'est cette vibration qui reste et qui s'imprime sur cette Terre. Les os ne sont qu'un support de plus. La vibration de nos mémoires porte nos expériences, quel que soit le sort réservé à notre dépouille et à notre squelette. Même en cas d'incinération, la vibration reste là où nous sommes passés. Elle est indestructible.

Nous sommes une vibration qui continue d'émettre et de raconter des histoires. Et les gens qui seront en contact avec nos histoires continueront sans le savoir à s'imprégner d'une expérience qui va leur servir et apporter des éléments à leur expérience.

Chacun d'entre nous contribue tous les jours à l'histoire. Cette histoire, il ne faut pas la voir uniquement comme quelque chose de pédagogique et de didactique ; constituée d'une série de dates et d'événements, elle nous aide également à vivre ici et maintenant de façon pragmatique tous les jours. Nous sommes un morceau, une facette de tous ces hommes qui nous ont précédés et qui ont laissé leur empreinte vibratoire partout où nous allons. C'est un héritage vibratoire qui est très actif sur notre inconscient, que l'on reçoit et que l'on transmet aux générations futures. C'est une nourriture perpétuelle. Rien de ce que l'on dit, de ce que l'on fait n'est perdu ni ne s'efface car la vibration ne meurt jamais.

En ce sens, l'histoire est une mémoire vivante au service de notre évolution.

À bas les faux-semblants !

Les mémoires qui vibrent partout autour de nous, que nous portons, que nous percevons, sont un phénomène qui n'a absolument rien à voir avec l'au-delà et la communication avec les défunts. Si je touche un os humain, un objet chargé ou la pierre d'une vieille maison et que je me mets à percevoir des images, des sons, des couleurs, des expériences et des émotions de personnes qui y sont liées, cela ne signifie pas que je suis en contact avec l'esprit de ces personnes. Je ne fais que lire des informations gravées dans la matière, un peu comme on lit un livre de souvenirs. Communiquer avec un défunt est tout à fait différent puisqu'il s'agit d'une présence, d'une conscience vivante qui peut répondre à des questions ou délivrer un message précis et personnel. Il est important pour un médium d'apprendre à discerner ces deux manifestations.

On me dit souvent : « Je suis allé chez un médium et il m'a parlé de mon grand-père défunt. Il me l'a décrit en tout point comme il était : cela prouve qu'il a bien communiqué avec lui. » Je réponds : « Non ! Attention, ce n'est pas forcément le cas ! » Un médium n'est pas toujours en contact avec des entités : quand un client vient le voir pour communiquer avec un défunt, il n'est pas difficile pour lui de lire les mémoires relatives à ce défunt dans l'énergie corporelle de son client. Notre corps enregistre et émet toutes sortes d'informations nous concernant, un médium aguerri peut donc, sans trop de difficulté et en étant physiquement près de nous, entrer dans le champ des mémoires et des vibrations qui nous entourent, et trouver parmi les informations stockées celles qui concernent un proche défunt. Il peut alors nous parler de lui et nous le décrire tel que nous nous le représentons. Cela va nous permettre de l'identifier car la description va correspondre à l'image que nous en avons. Et pour cause ! Les informations que nous délivre le médium sont une transcription de nos mémoires, de ce que nous avons retenu de la personne disparue. Cela suffit bien souvent à créer l'illusion d'une communication avec l'au-delà.

En fait, la médiumnité commence par la transcription des mémoires avant d'être de la communication avec les défunts. Bien souvent, celle-ci se développe dans un deuxième temps et reste un phénomène beaucoup plus complexe. En effet, pour avoir une vraie communication avec un défunt, il faut que soient réunies plusieurs conditions. Tout d'abord, un médium ne capte pas toutes les fréquences de tous les défunts ; une entité peut donc être en dehors de sa portée vibratoire, et elle devra passer par un autre médium plus compatible avec sa fréquence pour communiquer. De plus, une fois établie, il faut que la liaison soit bonne, sans interférences, ce qui n'est pas toujours le cas. Il se peut également que le défunt en question ne soit pas disponible à ce moment-là, ou qu'il ne soit plus joignable : les défunts sont occupés, travaillent, continuent d'évoluer et ne sont pas à notre disposition. De surcroît, il est difficile pour les entités de se déplacer : il leur faut la force d'une centrale nucléaire pour arriver jusqu'à nous, c'est très éprouvant pour elles et pour le médium. Bien souvent, il faut une demi-journée pour s'en remettre et récupérer ses forces. Un médium qui peut soi-disant être en contact avec des entités à de nombreuses reprises dans la même journée est forcément plus dans une lecture de mémoire - qui a l'avantage de ne pas être fatigante physiquement - que dans de réels échanges avec une entité.

C'est un sujet sur lequel il faut être honnête et transparent. Les médiums qui n'ont jamais communiqué avec un défunt et qui ne font que lire des mémoires sont peut-être de bonne foi... mais ils se trompent s'ils pensent communiquer avec l'au-delà. Ceux qui ont déjà été en contact avec des esprits savent bien la différence, mais ils sont libres de faire croire ce qui les arrange.

Ce n'est pas du tout le même ressenti de capter une mémoire et une entité. Quand je lis une mémoire, une image mentale se constitue à mesure que je capte les informations en question et je peux alors raconter ce que je perçois, quelle apparence, quel caractère avait la personne. C'est un peu comme décrire une photo. Quand il s'agit d'une entité, la grande différence, c'est que je sens une présence extérieure arriver, presque palpable, qui se manifeste, bouge et entre en contact avec mon être. C'est une personne qui investit mon énergie, qui est vivante, qui pense, qui a son caractère. Même

si je ressens dans les grandes lignes quel est son tempérament, je dois lui poser des questions et l'écouter afin d'en savoir plus et de comprendre en détail qui elle est et pourquoi elle se manifeste. Si je suis le messenger entre l'entité et une tierce personne présente, je peux répéter ce que l'entité me dit. Dans ce cas-là, je me sens un peu poussée sur le côté, je reste consciente et il n'est pas toujours facile d'entendre ce qu'elle a à dire. Dans d'autres cas, il est envisageable que je laisse complètement ma place à l'entité qui peut alors parler à travers ma bouche, en utilisant mon corps et mes cordes vocales pour s'adresser directement à son interlocuteur. Dans ce dernier cas, ma conscience, comme tombée dans les limbes du sommeil, disparaît pendant la transe et je ne sais pas ce qui a été dit ni combien de temps cela a duré, je ne reprends possession de mon corps que lorsque l'entité s'en va. La fatigue qui suit un contact avec un défunt dépend de ce dernier : s'il est un esprit angoissé, errant, avec des sentiments d'une certaine lourdeur, la fatigue sera grande. De la même façon, plus l'esprit est léger et positif, plus la récupération physique du médium sera rapide. Dans certains cas, il peut même arriver que l'esprit remplisse d'un surcroît d'énergie ses interlocuteurs. Il n'y a pas de règles, tout dépend de l'entité. Pour ces raisons, une transe d'une heure peut être revigorante alors qu'une communication avec une entité pendant cinq minutes peut être éprouvante. Malgré tout, d'après mon expérience, le simple fait qu'une entité vienne et reparte reste, en général, un facteur de perte d'énergie pour toutes les personnes présentes et le médium en particulier. En plus de la fatigue, le médium peut être sujet à de la tachycardie et les canalisations en transe augmentent les risques d'épilepsie. Autant de symptômes ou de désagréments physiques qui sont totalement absents lors d'une lecture de mémoire.

Il n'est pas rare qu'un médium demande à ses clients de ramener une photographie du défunt avec qui ils veulent entrer en contact. Une photo est un objet vibratoire qui continue d'émettre les informations qu'elle a enregistrées au moment où elle a été prise. Pour un portrait par exemple, la fraction de temps figé qu'il représente a fixé l'apparence physique de la personne qui y figure, mais également les mémoires de son passé. Si, par exemple, j'ai la photo d'une personne âgée de 50 ans dans les mains, je vais être en mesure de capter un certain nombre de renseignements la concernant

entre sa naissance et ses 50 ans. Par contre, le cliché ne dit rien sur ce qui lui est arrivé ensuite et, dans le cas où cette personne est morte, il ne donne aucune information sur ce que son esprit est advenu. Lire les informations qu'émet la photo d'un défunt est indépendant du fait de rentrer en communication avec lui. Il est d'autant plus important de bien distinguer les deux phénomènes qu'il est toujours utile pour un médium d'avoir la photo du mort qu'on lui demande de contacter : cela lui permet d'obtenir des informations sur ce dernier, sur sa personnalité et son expérience de vie. Dans un deuxième temps, s'il est disponible et que toutes les conditions sont réunies, l'esprit du mort photographié peut se présenter et un contact devient alors possible. Mais le simple fait qu'un médium évoque le souvenir d'un défunt grâce à sa photo ne constitue pas en soi une preuve de communication avec l'au-delà. Celle-ci est avérée si le médium donne des renseignements sur l'évolution actuelle de l'entité, sur ses occupations dans l'au-delà, si elle est porteuse d'un message personnel ou d'une information particulière, si elle est heureuse, si elle a retrouvé des personnes connues, etc. Si le médium s'en tient à une simple description morale du défunt et au rappel de certaines expériences passées, c'est qu'il est en train de lire une mémoire et, pour ce faire, aucune présence d'esprit n'est requise.

La photo émet en permanence une vibration qui est en relation avec l'histoire de la personne qu'elle représente : elle est un rayonnement partiel de son unité centrale, c'est pour cela qu'elle reste active et puissante. Une photo agit sur nous car elle continue d'émettre des informations. Si je garde, par exemple, la photo d'Hitler au-dessus de mon lit, je vais m'imprégner d'une information qui va être négative et qui au bout d'un certain temps va avoir des effets préjudiciables sur moi et affaiblir mon corps et mon moral. Mais il est possible également d'intervenir sur une photo. Celle-ci peut donc être utilisée pour faire du bien ou du mal aux personnes vivantes qu'elle représente. Il est à noter qu'il est tout à fait possible de soigner à distance et sans aucun support : on agit alors sur la représentation mentale que l'on se fait de la personne. Mais pour être efficace, cela requiert une grande concentration et il est donc plus facile pour certains thérapeutes qui veulent agir à distance d'utiliser une photo de leur patient. Celle-ci est un reflet vibratoire vivant, émanant de la personne qui va donc en ressentir les effets bénéfiques. De la même façon, ce qu'on

appelle la magie noire est, entre autres, basée sur ce même principe, avec les effets inverses. En agissant sur la photo avec une énergie négative, la personne visée reçoit une information nocive qui va infecter petit à petit son unité centrale. La personne va capter et enregistrer cette nouvelle vibration qui, à force d'être émise, va se développer et pourra avoir des répercussions physiques. C'est la raison pour laquelle, dans certaines cultures connues pour ces pratiques, certains refusent d'être pris en photo. Quand ils disent : « Ne me prends pas en photo, tu prends mon âme », ils ressentent qu'on leur enlève un morceau d'eux, une vibration de leur unité centrale et que quelqu'un de malintentionné peut l'utiliser à mauvais escient.

On peut ainsi charger une photo, tout comme un lieu ou un objet, d'une mémoire particulière. L'envoûtement n'est rien d'autre qu'une mémoire négative qui vient polluer et affaiblir votre énergie. Mais nous ne savons pas quoi faire face aux problèmes relatifs aux forces de l'invisible. Nous sommes perdus, car nous n'avons plus du tout cette culture et cette connaissance, et il nous faut alors trouver des sorciers, des magnétiseurs, etc. Nos sociétés sont imprégnées d'idées religieuses qui ont toujours réduit l'invisible à la sorcellerie, et l'ont ainsi condamné et rejeté en bloc. Certaines traditions et certains savoirs se perpétuent malgré tout, car l'invisible fait partie de nos vies, de notre ressenti et de nos possibilités humaines, que nous le voulions ou non. Mais, cette méconnaissance se généralisant avec le temps, l'invisible s'est vu de plus en plus assimilé à tout ce qui relève de la supercherie, du spectaculaire et du charlatanisme. S'il ne s'agissait que de nier l'existence de forces secondaires ou d'en faire de vulgaires tours de passe-passe, cela ne serait pas très important. Mais la façon que l'on a d'aborder et de concevoir ces forces de l'invisible permet aussi de définir notre relation au spirituel, notre vision du monde, de mieux comprendre ce que nous sommes, ce qui nous constitue, ce qui nous entoure. Notre esprit a de multiples facettes, contient de nombreux tiroirs, qui sont bloqués par nos idées reçues. Celles-ci nous freinent et nous cantonnent dans des rôles qui ne sont pas à la mesure de ce que nous sommes réellement et du potentiel dont nous disposons. Il faut se reconnecter à nous-mêmes et redécouvrir ce dont nous sommes capables ; il faut réapprendre à nous faire confiance.



Par exemple, l'image un peu effrayante que l'on a du sorcier, qui va désenvoûter quelqu'un en se livrant à des simagrées et des rituels singuliers, vient de cet interdit autour de la sorcellerie qui, en étant marginalisée, est devenue une pratique mystérieuse et inquiétante. En vérité, le sorcier n'a pas besoin de plumes de corbeau ou de bave de crapaud pour agir et guérir. Il utilise des rituels durant lesquels il emploie des objets incongrus qui donnent l'impression qu'il se passe quelque chose d'inquiétant et d'insolite. C'est l'étrangeté des méthodes auxquelles recourt le sorcier qui fait croire à l'étrangeté de ce qui arrive à la personne qu'il doit soigner. C'est une mise en scène nécessaire pour faire de la séance un moment spectaculaire qui va laisser une forte impression au patient et le guérir. C'est cet aspect spectaculaire qui agit, car il permet de décupler les forces qui sont en nous. Nous sommes conditionnés, nous avons perdu confiance en nous et nous attendons une cause extérieure pour lâcher prise et nous mettre en contact avec notre puissance intérieure. Si l'on agit naturellement, sans supports, sans l'autre, on a l'impression que cela ne peut marcher. Mais il faut avoir conscience que l'on a cette force en nous et qu'elle peut nous défaire de nos propres malédictions. Il faut retrouver cette confiance et apprendre à développer notre potentiel pour se débarrasser du spectaculaire et de toutes les mascarades qui entretiennent notre prétendue impuissance. Celle-ci ne correspond pas à une réelle inaptitude, elle est le reflet d'un conditionnement et d'une méconnaissance de ce que nous sommes.

En tant qu'émetteurs-récepteurs, nous pouvons développer notre médiumnité, notre intuition et notre capacité à soigner. Les magnétiseurs et les guérisseurs sont par exemple des personnes qui ont ouvert un peu plus leurs capteurs et reçoivent une énergie qu'ils peuvent utiliser pour soigner les autres. Cette énergie vient tout d'abord de la Terre et de son noyau terrestre. Elle provient aussi des planètes qui nous entourent, du Soleil et des autres étoiles. Elle peut aussi venir de l'au-delà : dans ce cas, c'est un guide ou quelqu'un de l'autre côté qui envoie de l'énergie et qui aide le guérisseur à la canaliser. On ouvre ses capteurs pour faire transiter toutes ces énergies qui vont se déverser sur la personne qu'il faut guérir, puis on les referme. Pour que le soin soit efficace, il faut que soient réunies plusieurs conditions. Il faut tout d'abord que la fréquence du guérisseur, par laquelle passe cette énergie, soit compatible avec celle du malade, sinon elle

n'aura aucun effet sur lui. S'il y a compatibilité vibratoire, il faut que soit remplie une dernière condition : le malade doit croire que sa guérison est possible par ce moyen-là. S'il veut se prouver qu'il est impossible d'être soigné par un guérisseur ou un magnétiseur, ses capteurs vont rester fermés et il ne se passera rien.

Beaucoup de facteurs entrent ainsi en ligne de compte pour qu'un tel soin réussisse. Alors quand j'entends : « Tel guérisseur n'est pas bon, il ne m'a pas guéri ! », je dis qu'il faut relativiser car il a sûrement réussi à soigner une autre personne qui était plus compatible et qui a ouvert ses capteurs. Il n'y a rien de systématique. Un guérisseur est amené à avoir des succès et des échecs, selon les personnes qu'il a à soigner. Il n'y a pas de surhomme qui puisse guérir tout le monde. Souvent, il ne va pas avoir de difficulté à faire disparaître une sinusite, une allergie, une entorse ou un torticolis. C'est en quelque sorte la fréquence minimale où tout le monde est facilement compatible. Pour les maladies plus graves, les incompatibilités sont plus nombreuses.

Beaucoup de guérisseurs et magnétiseurs ont développé dans la pratique de leurs soins des tas de petits rituels. Ces derniers, qui permettent de convaincre le malade de l'efficacité de la méthode utilisée, finissent bien souvent par persuader le guérisseur lui-même qu'il ne peut agir et soigner si son cérémonial n'est pas respecté à la lettre. Il faut veiller à ne pas s'enfermer dans ces rituels, à développer sa confiance et son autonomie pour pouvoir intervenir et soigner quelqu'un au milieu de nulle part, sans bougies, sans encens, sans ses repères et ses habitudes. Les rituels rassurent et éloignent les peurs, mais ils emprisonnent !

En Berry par exemple, on guérit par la prière : guérisseurs et sorciers se sont transmis leurs prières de génération en génération. Bien souvent elles figurent sur de simples morceaux de papier : « Hanté, hanté, hanté, hanté ! Douleur veux-tu bien t'en aller ! » Quand on voit le papier, on se rend compte que c'est ridicule mais eux disent : « C'est grâce à cela que je soigne. » Bien entendu ça ne soigne pas, c'est juste un rituel que l'on perpétue et qui rend tout le monde dépendant et prisonnier. D'ailleurs, si la génération suivante ne possède plus le morceau de papier, elle est persuadée qu'elle ne peut plus soigner : « Je n'ai pas le don car on ne m'a pas transmis

la prière. » Le fait de recevoir un secret, même si celui-ci se réduit à deux phrases écrites sur un vieux bout de papier, donne aux guérisseurs la confiance nécessaire pour activer en eux leur capacité à guérir autrui. Mais il ne faut pas confondre la capacité de soigner et de guérir avec le rituel. Nous avons cette capacité enfouie en chacun de nous, et il est possible de l'activer. Il faut réussir à développer ses facultés en passant uniquement par la confiance en soi, s'exonérer de tous ces supports et rituels qui datent de plusieurs siècles et qui nous emprisonnent. Ils sont le reflet d'un monde, avec ses barrières et ses blocages, qui tombe en désuétude, qui n'est plus adapté aux forces nouvelles qui sont déjà en place et qui exigent que l'on se recentre sur soi, que l'on abandonne tous les artifices et les faux-semblants, que nous ayons conscience de ce que nous sommes pour développer notre potentiel.

Nous sommes encore en transition, mais le monde qui se met en place doucement et qui s'annonce est un monde où les masques tombent et les artifices disparaissent. Les guérisseurs, les magnétiseurs et les gens qui font appel à eux n'auront plus besoin du spectaculaire et des rituels : les soins seront plus directs et immédiats ; nous allons tous développer une conscience de notre corps et de nos possibilités qui va permettre de tourner définitivement la page de l'obscurantisme. Dans cette dynamique, il est important également que les médiums se remettent en question. Qu'ils distinguent mieux ce qui relève de la lecture de mémoires de la communication avec les défunts, et que ceux qui se perdent dans l'ego, la démonstration, le business, qui font semblant, qui profitent et manipulent cessent leurs manigances. Ce que mes guides me disent, c'est que l'au-delà veut plus de transparence, de vérité et d'immédiateté. C'est ce vers quoi nous nous dirigeons et c'est déjà notre chemin d'évolution.

## Expérience de mort imminente et vie antérieure

Les expériences de mort imminente, ou EMI, sont un sujet aujourd'hui bien connu du grand public. Celles-ci sont vécues par des personnes qui, suite à un accident ou à des problèmes de santé, se retrouvent cliniquement mortes pendant quelques secondes ou quelques minutes avant d'être réanimées. Si certaines ne se rappellent de rien, d'autres font d'étranges témoignages de ce qu'elles ont vécu pendant ce laps de temps. Ce qui est intéressant et qui a attiré l'attention sur ce phénomène, c'est que ces expériences, rapportées par des personnes qui viennent de cultures et de religions différentes, présentent des points communs. On peut noter ainsi le fait de se retrouver hors de son corps, de se voir allongé et inanimé comme un spectateur extérieur, puis le passage dans un tunnel débouchant sur une lumière. Si pour certaines la vision s'arrête là, pour d'autres le voyage continue dans la lumière. La plupart du temps, elles sont accompagnées ou accueillies par des défunts qu'elles ont connus, parfois par des êtres qui leur sont inconnus. Dans la majorité des cas, les sensations décrites se rapportent à l'amour inconditionnel, une harmonie parfaite, une paix et un bien-être profonds... Après une EMI, les personnes interrogées affirment ne plus avoir peur de mourir et sont transformées.

Je n'ai personnellement pas vécu une telle expérience, mais il est intéressant de comparer ce témoignage avec celui des défunts afin de mieux comprendre ces deux phénomènes. Si les défunts, dans l'au-delà, évoquent une certaine sérénité, un sentiment de bonheur et parlent quelquefois de lumière, ce qu'ils racontent est néanmoins très différent. Là où nous allons pendant les EMI n'est pas là où nous irons après notre mort physique. Le monde dans lequel nous nous trouvons pendant ces expériences est accessible uniquement parce que l'on ne va pas mourir. Quand nous mourons, nous abandonnons et laissons définitivement notre corps physique derrière nous. L'EMI, elle, n'est que l'antichambre de la mort, une dimension préalable à l'au-delà dont nul ne revient. C'est une expérience qui survient dans notre parcours de vie pour nous dire : « Voilà de quoi ton

âme est capable, tu continues d'exister même sans ton corps physique, nous sommes là, de l'autre côté, pour t'accueillir, nous t'aimons, mais pour l'instant, tu dois retourner dans ton corps et poursuivre ton chemin. »

On parle beaucoup moins de ceux qui vivent ce qu'on appelle des EMI négatives ou infernales. Pour certains, cela se traduit en effet par des visions dignes des grands clichés sur l'enfer : ils assistent à un spectacle d'âmes en détresse, qui vivent des turpitudes atroces. Les visions varient et, si elles ne sont pas toujours des représentations infernales, elles restent toutefois des expériences traumatisantes d'angoisse profonde et de terreurs intenses. Ce qui fait qu'une EMI va être positive ou négative dépend de l'âme de la personne au moment où elle vit cette expérience.

Avant notre incarnation ici-bas, nous ne venons pas tous des mêmes dimensions, et celles-ci sont plus ou moins lumineuses en fonction de notre niveau d'évolution spirituelle. C'est notre niveau de spiritualité qui détermine la teinte plus ou moins lumineuse de notre âme. Contrairement à ce que l'on peut penser, cela n'a rien à voir, par exemple, avec le fait d'être intelligent ou gentil. Ce que notre esprit exprime avec plus ou moins de délicatesse ou de complaisance est indépendant de notre évolution spirituelle. Être intelligent et gentil en apparence n'a jamais empêché personne d'avoir une âme sombre. Il m'est arrivé à plusieurs reprises, en prenant un bébé dans mes bras, de ressentir qu'il venait d'une dimension où les âmes sont noires, c'est-à-dire animées par des sentiments lourds et pesants et qui, une fois sur Terre, vivent aux dépens des autres en les vidant de leur énergie. Notre âme continue d'évoluer à travers notre expérience sur cette Terre, mais elle est plus ou moins lumineuse selon les gens.

Je me souviens ainsi de l'histoire d'une personne qui voulait savoir si elle était envoûtée car elle constatait une accumulation anormale de problèmes sur presque tous les plans de son existence. En regardant de plus près, j'ai constaté qu'il n'y avait pas d'envoûtement mais j'ai découvert qu'elle aidait une personne qui était apparue récemment dans son entourage : « Ah oui ! me dit-elle. C'est un ami de ma fille, un garçon merveilleux qui travaille avec moi. » Je lui ai expliqué que l'âme de ce garçon était noire et que le problème venait de là : il avait beau être gentil, il n'en était pas moins en train de l'empoisonner et de déployer des tentacules autour d'elle et de sa

fille. Je lui ai dit que, inconsciemment, il s'accaparait progressivement toute leur énergie et qu'il ne manquerait pas, une fois-celle-ci épuisée, d'aller voir ailleurs. « C'est épouvantable ce que vous me racontez ! me répondit-elle. Il est tellement beau et adorable ! C'est quelqu'un de formidable : il travaille bien et je l'invite souvent à dîner à la maison ! » Elle était choquée par ce que je lui disais mais, après réflexion, elle m'a confié : « Il est vrai que nos ennuis ont commencé depuis qu'il est apparu dans nos vies. » Je l'ai aidée à se dégager énergétiquement de son emprise et, trois jours plus tard, elle avait retrouvé tout son tonus. Le jour même, elle recevait un texto de lui : « Tu es mon amie, ne me laisse pas tomber. » Même s'il ne savait rien de ce qui s'était passé, son âme, elle, avait senti qu'un lien avait été rompu.

Nous avons tous des âmes de teintes différentes et nous sommes tous mélangés et en interaction les uns avec les autres pour essayer d'avancer et d'éclairer nos parties ombragées. Quelquefois, quand la personne n'a pas conscience d'avoir une âme sombre, il suffit de le lui dire pour qu'elle commence à changer et à s'éclaircir : « Derrière tes apparences cordiales, ton âme est noire, réfléchis, remets-toi en question. Arrête de déployer tes tentacules sur tout le monde et d'aspirer l'énergie de ceux qui t'entourent, tu les fais fuir ! » Si certaines s'éclaircissent et évoluent, d'autres, même si elles en ont conscience, ne veulent pas changer.

Quand l'âme est trop diabolique, qu'elle n'est là que pour semer la discorde, il n'y a rien à faire, on ne peut l'aider contre sa volonté. Souvent on se laisse tromper par les apparences, on accorde trop d'importance à la forme et on oublie que le diable lui-même, tout comme le petit escroc du coin, peut avoir un très beau sourire et être d'une grande élégance. Si on ne fait pas attention, on a vite fait de tomber dans des pièges. Ce qui est vrai pour les personnes que l'on rencontre et qui sont autour de nous est vrai également pour les esprits dans l'au-delà. Très souvent, par exemple, des personnes me disent : « J'ai reçu le message d'une entité merveilleuse : elle m'a dit qu'elle m'aimait ! » Quand je vérifie la nature de l'entité en question, je me rends compte que c'est un esprit très négatif qui peut, potentiellement, plomber la vie de la personne ! Il faut apprendre à discerner l'âme, voir ce qu'il y a derrière les mots et les apparences, voir si

la personne est une source de lumière ou au contraire si, frustrée, elle dissimule un tas de choses refoulées. Si le fond de la personne est négatif, on peut essayer de l'aider, si elle le désire et qu'on en a la force, sinon, il vaut mieux l'éviter et passer son chemin pour ne pas y laisser des plumes. Il ne faut pas confondre la forme et le fond. On peut ainsi avoir des gens qui sont gentils et souriants et qui ont un monceau de charbon à l'intérieur : ce n'est qu'une façon d'être et de paraître, de travestir l'ego pour s'imposer et manipuler, consciemment ou non selon les cas.

Nous avons besoin les uns des autres pour évoluer, chacun à des degrés différents, et il faut trouver dans la difficulté et dans la négativité de l'autre la lumière qui nous aidera à avancer. Quand on se fait avoir, on a souvent le réflexe de se blâmer et d'en vouloir à l'autre, alors qu'on devrait se dire : « Grâce à cette expérience, je ne retomberai pas dans le piège la prochaine fois ! » Nos erreurs nous permettent de mieux discerner l'âme et d'évoluer plus vite par la suite.

C'est donc notre évolution spirituelle qui va déterminer la nature de ce qu'on va vivre dans une EMI. Ceux qui vivent une expérience infernale sont ceux qui ont un fond négatif qui ne s'est pas encore assez éclairci : leur âme étant dans un état effroyable, il est normal que leur inconscient les amène dans une antichambre de la mort qui soit des plus inquiétantes. Mais l'EMI est toujours un enseignement ; même quand elle est terrible et effrayante, elle survient pour nous dire : « Voilà comment tu es à l'intérieur, regarde le reflet de ton âme ! Et si tu décidais de changer ? » Elle n'est pas une punition, elle nous incite à évoluer, à grandir, à travailler notre âme, à mieux nous connaître et à avoir des outils pour transcender nos noirceurs et aller plus loin que les apparences de notre ego. Quand elle est positive, l'EMI sert également à nous remettre sur les rails, elle nous rappelle la survivance de l'âme et nous dit : « Tu t'éloignes du chemin que tu avais tracé, alors à partir de maintenant, tâche d'avancer en empruntant une voie plus spirituelle. »

Si nous avançons à des stades d'évolution différents dans notre incarnation sur Terre, c'est que nos âmes viennent de dimensions diverses et variées. Nous n'avons pas tous eu le même parcours ni les mêmes expériences avant cette vie-ci, et il en sera de même après notre mort physique. Beaucoup se posent la question de la possibilité de la réincarnation et cherchent à savoir par tous les moyens quelles étaient leurs vies antérieures. J'ai appris, à travers la communication avec l'au-delà, avec les défunts et certains de mes guides, que si la réincarnation existe, elle n'est pas systématique. Un guide m'a dit ainsi que, même si je ne m'en souvenais pas, on s'était connus avant, ailleurs que sur Terre. Ce que nous enseignent les morts va aussi dans le même sens : une fois dans l'au-delà ils sont occupés, travaillent,



continuent d'avancer. Nous avons une idée préconçue de la réincarnation qui est fautive et qui restreint le champ des possibles : on la voit comme un phénomène qui se répète indéfiniment et qui serait la seule voie pour évoluer. C'est une image très réductrice qui ne tient pas compte de l'infinité des dimensions existantes qui s'offrent à nous. Nous n'arrêtons jamais d'évoluer, et si certains se réincarnent, d'autres poursuivent leur chemin ailleurs, autrement. Il m'est arrivé, par exemple, de communiquer avec des esprits qui m'ont dit n'être jamais venus sur Terre. De la même façon, certains d'entre nous n'ont pas de vie antérieure car il s'agit de leur premier passage ici-bas. La réincarnation est intéressante car elle est une preuve de la survivance de l'âme, mais elle ne nous renseigne pas sur les autres possibilités d'évolution existantes. La considérer comme une loi inéluctable qui s'impose à tous est, d'après mon expérience, inexact. Nous avons d'innombrables expériences et vies antérieures dans différentes dimensions. Par conséquent, nos vies antérieures terrestres ne représentent, en soi, qu'une fraction de ce que nous expérimentons.

Si notre passage ici-bas n'est pas le premier, comme cela est quelquefois le cas, il arrive que l'on conserve des traces de nos anciennes vies. Par exemple, on développe des talents grâce à des « dispositions naturelles », qui peuvent s'expliquer par le souvenir d'une aptitude que l'on avait dans une vie antérieure. Cela peut également être le cas d'un problème de santé : quelqu'un qui par exemple est mort étouffé dans une ancienne vie, et qui va avoir une gêne respiratoire dans cette vie-ci. Dans ce dernier cas, il n'est pas certain que le simple fait de le savoir suffise à nous guérir.

La méthode la plus répandue pour retrouver ses vies antérieures est l'hypnose régressive : le thérapeute nous hypnotise et nous fait régresser jusqu'à la naissance puis au-delà. Cela fonctionne comme si notre conscience à ce moment précis faisait un saut entre notre vie présente et une vie antérieure qu'il devient alors possible de raconter à l'hypnotiseur.

J'ai tenté l'expérience une fois et je me suis retrouvée dans la peau d'un soldat russe au XIXe siècle ! Je me suis vu me promenant dans un village en Pologne, il pleuvait et il faisait froid, des porcs déambulaient dans la rue, bordée de petites maisons basses et sillonnée de rigoles pleines de boue. J'étais avec un autre soldat et nous étions tous les deux en uniforme,

passant devant ces villageois qui nous regardaient avec effroi. Je me souviens m'être penché vers une fenêtre de maison pour regarder mon reflet : j'étais grand, un peu pâle, blond avec une raie sur le côté, des yeux clairs. Pendant la séance d'hypnose, qui a été enregistrée et que j'ai pu réécouter par la suite, je raconte qui je suis, quel est mon nom, dans quelle ville du nord de la Russie j'ai grandi. Je suis un jeune militaire assez fanatique de mon pays et de son tsar. Mon père, militaire également, est mort plus tôt en servant la patrie. Puis je me vois avec un autre camarade à la croisée d'un chemin où nous sommes pris en embuscade par des paysans polonais qui nous attaquent avec des fourches. Je suis tué et je vois qu'on m'enterre dans une grange. La dernière pensée de ce soldat russe est pour sa mère qui ne saura pas où se trouve sa dépouille.

Personnellement, cette expérience ne m'a pas convaincue et je n'ai pas eu le sentiment qu'il s'agissait de moi. Cela s'apparentait plus à la canalisation d'un défunt qui aurait raconté sa vie en m'utilisant. De plus, je ne sais pas à quel point ce que l'on vit et ce que l'on voit pendant ce type de séance n'est pas induit par l'hypnotiseur lui-même. Or, pour que cela puisse être utile à quelque chose, il faudrait être sûr qu'il s'agit bien de notre vie antérieure et non le résultat d'une quelconque fantasmagorie ou de la retranscription des souvenirs de quelqu'un d'autre.

Si cette expérience m'a laissée quelque peu indifférente et ne m'a pas été profitable, d'autres y trouvent des avantages et même des vertus curatives. Il est à noter que ce type d'expérience peut néanmoins s'avérer dérangeante pour ceux qui sont amenés à revivre des événements très traumatisants. Fouiller son passé de la sorte n'est pas toujours un gage de bonne santé et d'équilibre. S'il arrive que l'hypnose régressive nous permette de guérir, il arrive également qu'elle ravive chez nous des psychoses et des névroses enfouies. Si l'on ne se souvient pas des expériences antérieures à cette vie-ci, c'est pour une bonne raison, et il ne faut avoir recours à cette méthode qu'avec discernement et modération.

La preuve des vies antérieures dans mon expérience m'a été apportée par mes guides qui m'ont expliqué que j'avais déjà vécu par le passé une vie de médium. J'ai finalement eu un aperçu de celle-ci lors d'une transe, où je me suis vue dans la peau d'un vieil homme juif à Jérusalem à la fin

du XVIIIe siècle. En ayant cette vision, j'ai tout de suite su qu'il s'agissait bien de moi dans cette vieille échoppe, entouré de flacons de plantes à guérir et de potions composées de Dieu sait quoi. J'ai senti que cela avait été une vie solitaire et que j'étais considéré comme l'original du quartier.

Depuis ma tendre enfance, je suis comme fascinée et attirée par la culture et -le culte hébraïque et j'ai toujours eu un sentiment particulier d'appartenance à la communauté juive.

La première fois que je suis allée à Jérusalem j'étais très émue, comme lorsqu'on retrouve un lieu qui nous tient à cœur. À Saint-Jean-d'Acre, une ville un peu plus au nord, j'ai eu une forte impression de connaître les lieux et j'ai pu décrire ce qu'il y avait au bout d'une rue sans jamais y avoir mis les pieds avant. C'est également à Jérusalem que se sont manifestées pour la première fois mes capacités de guérisseuse. Aujourd'hui, à la lumière de cette vie antérieure, je comprends mieux tous ces événements. Mais, dans le fond, est-ce si important pour moi de faire le lien entre ces deux vies ? Je sais maintenant avec certitude que l'on a vécu d'autres vies ici ou ailleurs. Mais connaître les détails ne m'intéresse pas vraiment : qu'importe ce qu'on a été, ce qui est intéressant, c'est de savoir comment on utilise cet héritage aujourd'hui, c'est de l'enrichir et de le développer à chaque instant. Mes guides m'ont d'ailleurs demandé de ne pas chercher à en savoir plus et de ne plus leur poser de questions sur le sujet : une vie antérieure reste anecdotique comparativement à l'instant présent. Plutôt que de gâcher sa vie à savoir ce que l'on a été avant, vivons notre vie d'aujourd'hui. Si pour certains la recherche de vies antérieures peut être ponctuelle et bénéfique, d'autres ne vivent qu'à travers ce qu'ils ont soi-disant été et cela en devient dangereux. De manière générale, ceux qui recherchent leurs vies antérieures ressentent le besoin de quérir dans un passé lointain une histoire qui renverrait une meilleure image d'eux-mêmes. Ils voudraient qu'on leur dise qu'ils ont été d'une certaine condition sociale, qu'ils ont connu un certain prestige, etc. Dans le fond, il s'agit la plupart du temps de se convaincre de sa propre valeur, de se rassurer parce que l'on a du mal à s'accepter et à s'aimer dans notre vie ici et maintenant.

Beaucoup de gens m'écrivent, me parlent et voudraient en savoir plus sur leur vie antérieure. Mais la vraie question qui se pose est : pourquoi veut-on

savoir ? Qu'est-ce qui, dans notre vie aujourd'hui, nous pousse vers cette recherche ? Qu'on ait été un grand personnage ou le dernier des derniers, à quoi cela va-t-il nous servir ? Recherche-t-on ce qui nous plairait ou ce qui nous est nécessaire ? Bien souvent, dans l'ésotérisme - comme dans bien d'autres domaines -, ce qui nous est le plus utile n'est pas ce qui nous plaît le plus. Certains vont ainsi récolter beaucoup d'informations sur leurs vies antérieures et ne retenir que les plus reluisantes, comme s'ils faisaient leur marché, laissant de côté tout ce qui n'est pas valorisant. Il ne s'agit alors pas de réflexion ni de travail sur soi, mais d'une simple recherche visant à flatter notre ego.

À partir du moment où cela ne nous donne pas des clés pour mieux avancer ici et maintenant, la vie antérieure reste de l'ordre de l'anecdotique. Elle peut néanmoins permettre la prise de conscience que chacun d'entre nous a peut-être été, par le passé, d'une culture, d'une couleur ou de croyances totalement différentes de celles d'aujourd'hui. En ce sens, elle est une invitation à plus de tolérance et de compassion envers autrui.

## Un syndrome de Stockholm particulier

En tant que médium, deux catégories de défunts sont à distinguer : il y a ceux qui sont passés dans l'au-delà et ceux qui, n'étant pas passés, sont encore dans notre réalité. Quand ils sont dans l'au-delà, nos morts sont « en paix », ils retrouvent une forme de sérénité et exercent toutes sortes d'activités en fonction des nécessités de leur évolution. L'au-delà est en quelque sorte une dimension parallèle à notre réalité, qui n'a pas les mêmes référents spatio-temporels et qui échappe donc en partie à notre compréhension. Une fois dans l'au-delà, nos morts sont en mesure de nous envoyer leur force, leur amour, et peuvent par exemple être à l'origine de certaines synchronicités que nous vivons. L'interaction qui peut exister entre eux et nous reste fondamentalement positive, et motivée par les meilleures intentions. Ce n'est pas le cas quand il s'agit des esprits bloqués dans notre réalité quotidienne. Le fait même qu'ils n'aient pas réussi à passer dans l'au-delà est un indice de leur attachement à leur vie terrestre. Cela montre que leur conscience, détachée de leur corps physique, ressent encore avec trop d'acuité des douleurs et des nœuds affectifs liés à leur vie matérielle. Cela concerne ce que j'appelle les « esprits errants », qui rôdent parmi nous, se déplacent d'un lieu à un autre. La plupart sont perdus et déboussolés, ils sont lestés par leur bon sens terrien et ont une mémoire altérée. Cela concerne également ce qu'on appelle les fantômes, qui eux se cantonnent à rester dans un endroit bien précis : un lieu où ils ont vécu, celui où ils sont morts ou tout autre endroit auquel, pour une raison ou une autre, ils étaient attachés de leur vivant. Les esprits qui ne sont pas passés sont angoissés, inquiets, centrés sur des problèmes qui les empêchent de s'élever. L'interaction qui peut exister entre eux et nous est fondamentalement négative. Même si certains sont tout simplement perdus et n'ont pas une volonté consciente de nuire, leur influence ne saurait être positive. Ils ne sont pas en mesure de nous apporter une quelconque force d'amour ou de compassion puisqu'ils en sont, en vérité, les premiers nécessiteux.

Un esprit errant peut être à l'origine d'un phénomène qui constitue une influence négative sur nous et que j'appelle 1'« infiltration » : pour survivre, il va se coller à un vivant dont la vibration est voisine de la sienne, et absorber son énergie. L'entité ne vient pas dans un but aimant, elle est là à des fins égoïstes, pour exploiter la personne qu'elle infiltre. Elle est toujours de très mauvaise compagnie, lourde et fatigante, qui ne peut ni aider ni protéger. La plupart d'entre nous n'ont pas conscience de ce phénomène et, à mesure qu'ils cohabitent avec l'entité, ils deviennent perméables à ses envies, ses pensées et ses états d'âme. Tout cela influence et oriente certaines de leurs propres pensées et de leurs actions. C'est pour cette raison que l'infiltration a une retombée épouvantable sur l'existence des gens : on est constamment sous influence, si l'entité n'a pas envie de voir les gens que l'on côtoie, on ne les verra plus, si elle ne veut pas travailler, on ne travaillera plus. Insensiblement et progressivement, si l'entité est assez forte, on finit par se plier à sa volonté. Il devient plus difficile de vivre avec les autres, de s'intégrer, on s'isole, on s'enferme dans une déprime chronique, sans réelle envie que notre situation change. On finit par être dépendant de l'entité qui, elle, souhaite que l'on soit seul et nous influence pour éloigner tous les gens qui peuvent nous approcher. On est physiquement affaibli, on a du mal à récupérer. Paradoxalement, quand certains prennent conscience de cette présence, ils vont la considérer comme un compagnon de vie qui les aime : « Plutôt que d'être seul, j'ai quelqu'un avec moi. » Certaines personnes l'identifient à un garde de l'esprit, ce qu'elle n'est absolument pas ! C'est un parasite ! « Elle me parle, me dit ce que je dois faire. »

Mais tout ce que l'esprit errant peut nous dire ou nous pousser à faire ne sert que ses propres intérêts. C'est une cohabitation qui est dangereuse, au même titre que de vivre en couple avec quelqu'un qui nous manipule ou qui nous bat. Quand la personne prend conscience de la présence de l'entité, elle a malheureusement trop tendance à la considérer comme une compagnie rassurante, qui d'une part atténue sa solitude, et d'autre part lui donne le sentiment de se distinguer, d'être différent des autres, de vivre une expérience insolite et valorisante. En vérité, tout cela n'est qu'illusion puisque l'infiltration est souvent à l'origine de cette solitude, et son influence ne peut être que nocive et destructrice.

En tant qu'exorciste, si l'on vient me voir pour un tel problème, je vérifie tout d'abord que la présence d'une entité est bien à l'origine du phénomène. En effet, il suffit d'avoir une déprime passagère pour être vidé de son énergie de la même façon. S'il y a infiltration, plus l'entité est installée depuis longtemps, plus il est difficile d'agir. Car, avec le temps, la personne infiltrée s'habitue, s'attache et devient dépendante de cette relation. Il n'est donc pas rare que les personnes infiltrées souffrent du syndrome de Stockholm : bien qu'elles soient en quelque sorte les otages des entités en question, elles finissent par ne plus vouloir les quitter. Elles s'accrochent à leur bourreau, à leur ravisseur. Une personne sur deux ayant conscience de la présence de l'entité et que j'aide à s'en libérer souffre de ce syndrome. Avant que j'amorce mon travail de nettoyage, elle me dit : « Une entité est collée à moi, je veux qu'elle parte ! » mais plus le moment de s'en débarrasser approche, plus la personne appréhende le fait de se retrouver seule : « L'entité, elle, est toujours avec moi et elle m'aime ! » Beaucoup se laissent ainsi prendre au piège, car l'esprit errant n'est capable ni d'amour ni de compassion : il a déjà assez d'angoisses et de problèmes à résoudre pour, en plus, s'occuper des nôtres ! Il ne peut constituer qu'un frein à notre épanouissement. Dans ce cas, une fois le travail de dégagement accompli, plutôt que de me dire : « Merci, je me sens libérée ! », la personne me dit : « Mon Dieu ! Quelle solitude ! »

En partant, l'entité a pris une partie de son énergie vitale et a laissé un vide. Alors, quand la personne est seule, elle va avoir tendance à la rappeler à elle. Il arrive ainsi qu'on me recontacte : « Vous voyez, cela a recommencé ! » Mais si certains ne m'avouent pas que l'entité est revenue parce qu'ils l'ont voulu, d'autres par contre me disent : « Je sais qu'elle me détruit mais je l'ai rappelée car je ne peux pas m'en passer ! » Une fois débarrassée de l'entité, la personne passe toujours par une période de regrets et de manque. Une personne sur deux en moyenne rappelle à elle l'entité que je viens de faire partir et il faut alors recommencer !

Maintenant, je m'assure en premier lieu que les gens veulent vraiment être libérés. Dans le cas contraire, c'est extrêmement fatigant pour moi car, au moment où j'agis, je me retrouve face à l'entité et à la personne qui forment un bloc et me vident toutes deux de mon énergie. Une condition importante

pour pouvoir agir réside dans la détermination et la volonté de la personne à se débarrasser de l'entité qui pollue son énergie. Pour cela, je lui laisse une période de réflexion et il arrive que l'on revienne vers moi pour me dire : « Non merci, je veux rester infiltré. » Il est important que la personne en question ne soit pas passive : elle doit lutter psychologiquement pour consolider sa détermination à se défaire de l'entité. C'est une condition essentielle pour la réussite de l'entreprise. Cette volonté doit être maintenue et réaffirmée pendant la période qui suit le départ de l'entité, période charnière pendant laquelle cette dernière est prête à revenir et où la personne ressent avec le plus d'acuité le vide qu'elle a laissé derrière elle.

Le phénomène d'infiltration est favorisé dans les lieux où beaucoup de gens sont amenés à mourir. Les hôpitaux en sont un bon exemple, car ils sont particulièrement chargés d'esprits errants. En effet, si beaucoup de patients meurent, certains d'entre eux ne passent pas dans l'au-delà et ne comprennent pas ce qui leur arrive. Ils ne réalisent pas toujours qu'ils sont morts et certains parcourent les différents services de l'hôpital à la recherche de leur médecin traitant... et personne ne les voit ni ne les remarque.

De manière générale, l'hôpital est un lieu privilégié pour les infiltrations, car non seulement il y a beaucoup de décès et donc d'esprits errants, mais aussi du fait des anesthésies générales pratiquées sur les patients. Si notre sommeil habituel fait partie du cycle naturel de récupération du corps physique, l'anesthésie générale, elle, est un sommeil artificiel provoqué par des substances chimiques. Celles-ci fragilisent nos défenses et il se peut que notre corps énergétique se fissure à certains endroits, facilitant ainsi l'infiltration d'un esprit errant. Au réveil, nous avons une entité qui est collée à nous et qui pollue notre énergie corporelle, à notre insu et à l'insu des médecins qui ne sont pas formés pour régler ce genre de situations. En tant qu'exorciste, j'ai souvent croisé ce cas de figure : « Depuis son opération, Untel est différent, il a beaucoup changé, il déprime... » Si cela est la plupart du temps dû au contrecoup de l'opération, il arrive également que ce soient les conséquences d'une infiltration. Le phénomène est assez courant pour que l'exorciste pose toujours la question à la personne qu'il doit traiter : « Avez-vous subi une opération sous anesthésie générale ? »



Mais l'anesthésie ne suffit pas en elle-même, et tout dépend de la vigueur et de la résistance du corps énergétique de chacun. Celui-ci peut être fissuré sans qu'on ait subi d'opération, il est plus ou moins robuste selon notre équilibre physique et moral, notre hygiène de vie, les chocs émotionnels que l'on a eus, les médicaments que l'on prend, etc. Il va sans dire que l'alcool et les drogues, comme tout ce qui affaiblit notre corps énergétique, nous exposent plus directement à ce phénomène.

Même si les infiltrations nous concernent tous, car il y a des esprits errants partout autour de nous, elles sont néanmoins plus fréquentes dans les métiers qui côtoient les morts de près : il y a bien sûr tous ceux qui travaillent dans les hôpitaux, comme les infirmiers et les médecins, mais on peut citer également les employés des pompes funèbres, les thanatopracteurs et les médiums. Beaucoup de médiums, en voulant se connecter à l'au-delà pour leurs clients, s'exposent à des entités errantes et négatives. Il m'arrive ainsi régulièrement d'aider d'autres médiums à se dégager d'entités qui les infiltrent : ils ont des angoisses, ils entendent leurs pensées, leurs suggestions et sont perturbés dans leur travail.

Certains esprits errants qui infiltrent désirent passer dans l'au-delà mais sont tout simplement perdus et ne savent pas comment faire. Je ne peux les aider à trouver la sortie que si j'ai l'autorisation de ma Hiérarchie. Ce n'est jamais moi qui décide, car je ne suis pas là pour avoir du pouvoir sur les esprits et décider de leur sort. Les médiums ne sont que des intermédiaires qui doivent suivre les instructions de leur Hiérarchie, c'est elle qui sait ce qui est prévu dans notre programmation et dans celle des esprits. Il arrive donc que ma Hiérarchie me dise : « Ce n'est pas à toi de faire passer cet esprit. Autre chose est prévu pour lui. »

Si certains esprits errants ont envie qu'on les aide et que j'en ai l'autorisation, je peux les faire passer dans l'au-delà, mais d'autres sont trop obnubilés par leurs problèmes et refusent toute main tendue. Dans ces cas-là, s'ils ont infiltré quelqu'un, je ne peux que les décoller de l'énergie corporelle de cette personne ; il n'est pas possible de faire passer un esprit dans l'au-delà contre son gré. Et c'est bien cette impossibilité qui se pose en ce qui concerne ceux qu'on appelle les « esprits négatifs ». Ces derniers ne sont motivés que par le pouvoir de nuisance qu'ils peuvent exercer sur

nous. Il y a tout d'abord les esprits de personnes particulièrement négatives et nocives ayant vécu sur Terre. Mais il y a aussi ceux que certaines religions appellent des « démons » et qui ne peuvent pas changer : ils ne se sont jamais incarnés et ne s'incarneront jamais, ils sont l'essence même de la négativité. Ils constituent une puissance maléfique immuable qui n'est là que pour nous jauger et nous mettre à l'épreuve. L'humain est toujours en évolution, et même un esprit qui a eu une vie de meurtrier peut se rattraper et se bonifier via d'autres expériences. Même s'il devient un esprit négatif qui ne passe pas dans l'au-delà, il peut grandir et s'éclairer.

Ce sont ces différents types d'esprits négatifs que l'on fait venir quand on fait des séances de spiritismes. C'est la raison pour laquelle je déconseille de prendre ces jeux magiques à la légère, cela peut avoir des conséquences néfastes : une fois qu'on les a appelés, on ne sait pas comment les faire partir alors ils restent à nos côtés, polluent notre environnement et peuvent éventuellement nous infiltrer. Si on les provoque et qu'on les y invite, n'ayant aucun remords, ils n'hésitent pas à « posséder » les gens. Il n'est plus alors question pour eux d'investir seulement le corps énergétique de la personne, mais bien de prendre sa place à l'intérieur de son corps physique - de la même façon qu'un médium peut canaliser un esprit en transe. Les effets sont beaucoup plus dévastateurs et traumatisants et, heureusement, les possessions sont plus rares que les infiltrations.

La dernière fois que j'ai traité un cas de possession, c'était par téléphone. Une femme m'a dit être persuadée d'avoir quelque chose en elle. En discutant, j'ai senti qu'elle était en effet habitée par un esprit négatif et lourd. Elle m'a expliqué comment cela lui était arrivé : « J'ai été hospitalisée, il y a quelques années, pour une maladie grave. J'ai eu tellement peur de mourir que j'ai fait appel à un groupe de prière qui a prié à mes côtés pendant une semaine.

Après ce séjour à l'hôpital, je suis sortie guérie, mais avec quelque chose d'autre en moi qui a commencé à dévaster ma vie. »

Il faut faire attention aux groupes de prière, car il suffit qu'une seule personne envoie des ondes ou canalise quelque chose de négatif pour que tout le groupe émette cette négativité et la projette, via la prière, sur la

personne à soigner. C'est ce qui est arrivé à cette femme. Pendant qu'elle continuait à me parler, je me suis concentrée sur l'esprit négatif qui l'habitait. À un moment donné, en le visualisant, je l'ai touché pour le chasser, s'est ensuivi un hurlement au bout du fil, puis d'autres voix, plus ou moins graves, se sont succédé. Entre deux grognements, j'ai entendu la femme me dire : « Qu'est-ce qui m'arrive ? Ce n'est pas moi ! J'ai peur ! » Et ç'a recommencé de plus belle : des cris, des rires sardoniques. « N'ayez pas peur, je le chasse », lui ai-je répondu. Ce n'étaient pas des hurlements de femme... mais des rugissements de bête ! Elle m'a raconté ensuite que son chien était allé se cacher et qu'elle-même avait été terrorisée. En dix minutes, par téléphone, l'esprit négatif était parti ! Même si aujourd'hui elle est complètement libérée et qu'elle va pour le mieux, elle a ressenti, dans les jours qui ont suivi mon intervention, comme un vide en elle. Cela montre que, même dans les cas extrêmes comme la possession, quand le corps s'est habitué à cohabiter avec un autre esprit, qu'il soit errant ou négatif, une fois que celui-ci a été chassé la personne passe par une période de « nostalgie dangereuse ».

Dans les phénomènes de hantise, quand une personne voit des fantômes dans sa maison par exemple, j'ai noté qu'elle finissait la plupart du temps par s'y attacher, et ce malgré les peurs et la gêne que cela peut occasionner.

Il m'arrive régulièrement de m'occuper d'enfants qui sont gênés la nuit dans leur chambre par des apparitions d'entités. De manière générale, un enfant est médium jusqu'à l'âge de 7 ans. À partir de cet âge-là, ses capacités médiumniques s'estompent pour lui permettre de mieux s'incarner et de s'ancrer dans la réalité sans être perturbé par des manifestations paranormales. Entre 7 et 18 ans, il n'est pas très sain d'être relié à des entités et des phénomènes qu'on ne comprend pas. Il est donc normal de grandir et de se développer sans ces facultés. Celles-ci peuvent revenir à l'âge adulte, quand on a plus de maturité et qu'on est plus à même d'agir en conscience. Quand des parents me disent que leur enfant de 10 ou 12 ans voit des entités, cela est préoccupant car, bien souvent, les manifestations paranormales dont il est le témoin peuvent être traumatisantes : il n'arrive pas à dormir car il voit des apparitions toutes les nuits, il sent des souffles froids, entend des chuchotements, etc. Les entités

qui font cela sont bien évidemment des esprits qui ne sont pas passés dans l'au-delà, qui ne sont pas très évolués, voire négatifs. Les esprits sains ont autre chose à faire que d'aller terroriser des enfants dans leur chambre... ils vous laissent dormir. Entre 7 ans et sa majorité, l'enfant n'a pas à être médium, s'il l'est, c'est souvent la preuve d'un déséquilibre : il a gardé ses capacités médiumniques pour compenser la violence d'un problème familial qu'il ne peut pas gérer. Il se peut également que l'enfant ait tout simplement des peurs nocturnes qui n'ont rien à voir avec des manifestations d'entités. Nous avons tous eu dans notre enfance des périodes de terreurs nocturnes, des hantises intérieures et imaginaires, et cela participe à notre développement naturel. Il est donc important de distinguer ce qui est vrai, ce qui est inventé, et de faire le lien entre ce ressenti chez l'enfant et d'éventuels chocs émotionnels ou difficultés qui pourraient l'expliquer.

Par exemple, j'ai été mise en contact avec une adolescente qui disait voir des fantômes. Très rapidement, j'ai senti quelque chose de violent et terrible à l'intérieur d'elle, mais qui n'avait rien à voir avec des entités. Elle avait été abusée par un homme de sa famille, et les fantômes étaient une façon pour elle de trouver un responsable à son mal-être qu'elle pouvait montrer du doigt. L'urgence n'était pas qu'elle voie une médium, mais qu'elle soit suivie psychologiquement par un professionnel.

S'il est vrai que les fantômes sont souvent révélateurs d'un autre problème qu'ils dissimulent, il n'en est pas moins vrai que certains enfants sont en mesure de voir, de ressentir des entités, et cela peut perturber leur équilibre. Pour ceux-là, il ne suffit pas que leurs parents leur disent : « Ce que tu vois n'existe pas ! » ou qu'ils les emmènent chez un psychologue ou un médecin qui va leur prescrire des médicaments. L'enfant, lui, va continuer à devoir affronter toutes les nuits ce qu'il voit. Alors, qu'elles soient imaginaires ou non, la première chose à faire est d'accepter l'existence de ces hantises. Quand je dois m'occuper d'un pareil cas, je pose quelques questions à l'enfant et, en fonction de ce qu'il me répond et des éventuelles entités que je ressens, je déduis ce qu'il en est. S'il s'agit de vraies manifestations, je fais ce qu'il faut pour que les entités ne viennent plus, et si l'enfant n'a pas atteint l'âge de raison, je fais en sorte de fermer ses capteurs pour que sa

médiumnité ne le trouble plus pendant sa croissance. Quand ils sont adolescents je fais la même chose, car être confrontés à des esprits qui polluent leur énergie et leur environnement, alors que leur corps se transforme, peut dans certains cas favoriser des problèmes liés à la toxicomanie et à la schizophrénie.

Quand l'enfant est un médium, je peux le rassurer et lui dire : « Je sais de quoi tu parles, je vis la même chose que toi. » Il s'agit ensuite d'entrer en communication avec ces entités et de les faire partir. C'est une fois que ce travail est accompli que je mets en garde l'enfant : « N'y pense plus. Ils vont te manquer mais tu ne dois pas les rappeler. » Beaucoup d'enfants sont curieux de voir et de communiquer avec les entités quand bien même celles-ci les terrorisent. Ils s'attachent à elles et veulent entretenir leur médiumnité pour ne pas perdre le contact. Le plus difficile pour moi, c'est de réussir à faire en sorte que l'enfant s'en détache et qu'il ne soit plus tenté de les rappeler.

Les fantômes sont souvent présents dans des maisons se trouvant à proximité d'un cours d'eau ou d'un puits. L'eau enregistre les mémoires d'un lieu et favorise également les présences d'entités.

Mais il arrive aussi que des fantômes apparaissent soudainement dans une maison suite à des travaux. Il suffit quelquefois d'abattre un mur dans une vieille maison pour que des esprits commencent à se manifester. Étrangement, si le mur divise deux espaces distincts, il sépare aussi deux mondes. Il est alors une paroi derrière laquelle l'invisible est contenu. Telle une porte qui reste close, le mur nous protège et nous isole des éventuelles entités du lieu. L'abattre engendre l'ouverture de cette porte et le déferlement de forces invisibles parmi nous.

J'ai ainsi connu un couple qui, ayant acheté une vieille maison, lors des travaux d'aménagement, a abattu une cloison. Peu de temps après, leur fils de 10 ans a commencé à se plaindre qu'il entendait des chuchotements la nuit, avait la sensation qu'on lui touchait le visage et voyait des entités. L'enfant, terrorisé, ne pouvait plus rester seul dans la maison et chacune de ses nuits était devenue un cauchemar et une épreuve. Ses parents l'ont emmené voir un psychologue, mais les manifestations n'ont pas cessé pour

autant. Je suis allée leur rendre visite et l'enfant m'a expliqué qu'il était complètement paralysé quand il voyait les fantômes. Le fait d'être incapable de parler et de bouger est un symptôme fréquent quand il y a de réelles présences. En me connectant, j'ai senti deux entités : il s'agissait d'un couple de défunts qui avait vécu dans cette maison dans les années 1930, et qui n'avait pas eu d'enfant. D'une certaine façon, il venait d'en trouver un ! Je suis entrée en communication avec eux et leur ai fait passer ce message : « Vous devez partir, il faut laisser cet enfant, votre avenir n'est pas là, vous n'êtes pas à votre place, je peux vous aider. » Mais ce couple de défunts n'était pas décidé à quitter les lieux... Or, la seule façon d'être sûr qu'un fantôme parte et ne soit plus une gêne pour les habitants d'une maison est de les aider à passer dans l'au-delà. Il arrive cependant que le fantôme ne veuille pas en entendre parler et qu'il préfère rester là où il est. Parfois également ma Hiérarchie m'informe que ce n'est pas encore le bon moment pour lui et qu'il ne faut rien faire. Dans ces deux cas, puisqu'il n'est pas possible de régler le problème à sa source, il ne reste plus que la possibilité de travailler énergétiquement sur l'habitant : il s'agit en quelque sorte de mettre un antivirus dans sa programmation pour qu'il ne soit plus dérangé par l'entité. Le fantôme est toujours là, mais la personne n'est plus gênée par lui. C'est ce que j'ai dû faire pour cet enfant et son couple de fantômes. Cette solution a l'inconvénient de ne pas être définitive et, après un certain temps, l'antivirus arrive à expiration. Soit les fantômes ont eu une prise de conscience de l'inutilité de leur présence et sont partis d'eux-mêmes, soit ils sont toujours là et il faut alors recommencer l'opération.

C'est pourquoi il faut réfléchir à deux fois avant d'abattre un mur et, si l'on peut, mieux vaut prendre l'avis d'un radiesthésiste ou d'un magnétiseur au préalable.

De la même façon, je connais une femme qui, lors de travaux dans son jardin, a déplacé quelques vieilles pierres qui gênaient. Quelques semaines plus tard, un phénomène curieux a commencé : dès la tombée de la nuit, des respirations pouvaient se faire entendre un peu partout dans son jardin. Un promeneur qui s'y aventurerait pensait tout d'abord à des animaux cachés dans les arbres mais, muni d'une lampe de poche, il pouvait constater qu'il n'y avait rien autour de lui. La balade nocturne prenait vite un tournant plus

inquiétant, le promeneur étant suivi et rapidement encerclé par les respirations saccadées d'une douzaine d'esprits. À long terme, cette manifestation quotidienne pouvait devenir gênante pour la propriétaire des lieux, et nous nous sommes retrouvés entre amis un soir pour en savoir plus et essayer de trouver une solution. L'idée était que je canalise en transe un des esprits du jardin, et que mes amis le fassent parler pour comprendre si l'on pouvait leur venir en aide. Ce soir-là, j'ai canalisé deux hommes, Jean Valette et Simon Jacquet, ayant vécu sous Louis XVI. Le premier, un vigneron de la région qui avait été pendu pour avoir volé et tué une femme, nous a expliqué le problème : « On était enfermés dans la cave et puis la porte est tombée. Alors on a cru que c'était peut-être bien le curé qui venait nous donner les sacrements. » Cette porte qui était « tombée » et qui avait permis à ces esprits de sortir de leur prison correspondait dans notre réalité à ces vieilles pierres qui avaient été déplacées dans le jardin. Cela avait ouvert comme une brèche dans laquelle ils avaient tous pu s'engouffrer pour hanter les lieux. En répondant aux questions posées, cet esprit a rapidement expliqué ce qui les empêchait de partir : « Sans les derniers sacrements, on ne peut pas partir ! S'il y a un prêtre, je peux mourir. Moi, j'ai été élevé dans la religion. J'ai été bedeau quand j'étais petit. On ne peut pas s'en aller parce qu'on ne nous a pas donné les derniers sacrements. Alors on est là et on attend. » Le deuxième homme que j'ai canalisé était un capitaine de l'armée, envoyé par le roi avec quelques soldats pour remettre de l'ordre dans une ville suite à des insurrections. Lui et ses hommes avaient été capturés par une milice locale. Le capitaine s'était retrouvé enfermé dans un cachot et les rebelles avaient fini par le pendre sur la place publique. »

Cette histoire a eu une fin heureuse puisqu'un ami, présent pendant ces deux transes et endossant temporairement le rôle du prêtre tant attendu, a pu réciter à chacun de ces deux esprits une prière en latin. Cela a non seulement permis à Jean Valette et à Simon Jacquet d'être libérés et de trouver la paix mais, dans les semaines qui ont suivi, les respirations dans le jardin se sont faites de plus en plus rares, jusqu'à disparaître complètement. Ce travail collectif d'un soir avait initié un chemin de libération et de paix que tous les autres esprits présents dans le jardin avaient pu progressivement emprunter. Après la disparition définitive des esprits et de

leurs respirations, la propriétaire des lieux, bien que soulagée, a traversé une courte période de nostalgie et de manque. Totalement sceptique en ce qui concernait le paranormal avant cela, elle estime aujourd'hui que cette aventure étrange a été enrichissante et l'a aidée à être plus heureuse, à avoir une vision plus large et spirituelle de la vie.

Beaucoup d'entre nous grandissent dans la méconnaissance de l'ésotérisme et le déni des manifestations paranormales. Quand nous sommes témoins ou que nous vivons quelque chose de particulier dans ce domaine, cela sort tellement des sentiers battus que nous avons tendance à nous y attacher, que cela soit positif ou négatif. En admettant l'existence du paranormal, en mettant des mots dessus, en expliquant les phénomènes et en élargissant notre connaissance en la matière, on devient plus à même de discerner ce qui est bon pour nous de ce qui est dangereux et qu'il ne faut pas toucher. L'irrationnel n'est qu'une facette de notre vie, il ne doit pas nous empêcher de vivre normalement, d'avoir la tête sur les épaules et les deux pieds sur Terre, d'avoir d'autres centres d'intérêt, etc. Il est un des outils qui peuvent nous aider à construire notre identité, notre personne, mais il ne doit pas être un pis-aller ou une roue de secours. Quand il est utilisé à bon escient, l'irrationnel n'est jamais un moyen de se fuir soi-même, mais plutôt une aide pour mieux avancer. Ce que je remarque en aidant les personnes qui ont des problèmes d'infiltration ou de hantise, c'est qu'il y a quelquefois une volonté de fuir ce que l'on est vraiment, d'utiliser l'autre qui est dans l'invisible pour compenser, combler des manques, pour tenter de se valoriser à travers lui, car on a peu confiance en soi et on ne veut pas se voir tel qu'on est. Le paranormal ne doit pas devenir un moyen de vivre par procuration et de ne pas s'assumer complètement, bien au contraire. Il peut être un moyen formidable pour mieux se connaître, se développer, s'épanouir davantage. Il nous permet de libérer des parties de soi qui étaient recluses dans un cartésianisme excessif.

Bien utilisé, l'ésotérisme est un enseignement toujours renouvelé qui nous permet d'être plus en phase avec soi-même, ce qui nous procure plus de joie et nous amène à être plus tournés vers les autres.



## Le pardon

Il n'est pas rare qu'il subsiste des ressentiments entre nous et nos défunts. Nos rancœurs et nos colères influencent et pèsent sur le parcours de chacun. Le pardon reste un sentiment essentiel et incontournable qui, lorsqu'il n'est pas accordé du vivant des personnes concernées, continue d'avoir des conséquences néfastes après leur mort.

L'exemple du suicide est à ce sujet particulièrement révélateur, puisqu'il véhicule encore beaucoup de tabous. La société occidentale et la culture judéo-chrétienne ont toujours considéré le suicide comme condamnant son auteur à une malédiction certaine, le poids du déshonneur rejaillissant en partie sur la famille du défunt. De plus, l'acte volontaire peut être ressenti par l'entourage comme un abandon délibéré. Il est donc assez courant que la famille d'un suicidé ne lui pardonne pas son geste. Si le suicide est toujours un drame quand il survient, il est préjudiciable de constater que l'idée que le défunt est maudit perdure. En tant que médium, je suis entrée de nombreuses fois en communication avec l'esprit de personnes qui s'étaient suicidées, et il n'y a alors pas de malédiction ou de destin particulièrement effroyable que l'esprit se doit d'affronter. Ce qui peut lui arriver, c'est de ne pas passer tout de suite dans l'au-delà et d'errer un certain temps parmi nous. Il est à noter d'ailleurs que certains suicides font partie de la programmation de la personne, ils sont alors prévus et s'inscrivent dans son évolution normale. Preuve de l'exercice de notre libre arbitre, il arrive également que le suicide ne fasse pas partie de la programmation. Ce n'est pas pour autant que l'esprit ne trouve pas le chemin de l'au-delà. En vérité, ce qui détermine l'errance d'un esprit de suicidé tient surtout au sentiment de culpabilité que son acte lui inspire. Cette culpabilité est d'autant plus grande et lourde à porter quand ses proches ne lui pardonnent pas d'avoir mis fin à ses jours.

Je me souviens d'une fille qui m'avait demandé : « Ma mère est morte, elle s'est suicidée. Pouvez-vous me dire si elle est dans la lumière ? »

Rapidement j'ai ressenti que ce n'était pas le cas et je lui ai expliqué que cela ne voulait pas dire que sa mère était maudite, mais qu'elle était sur un chemin un peu plus pénible, retenue par quelque sentiment pesant. Puis l'esprit de la mère s'est manifesté et m'a expliqué les raisons de son errance : « Je ne regrette pas mon geste mais je ne peux pas avancer parce que ma fille ne me le pardonne pas. » J'ai pu répéter le message à la fille, qui m'a assuré qu'elle lui avait pardonné.

J'ai souvent constaté qu'il y avait méprise sur le sens que l'on donne au pardon : il ne s'agit pas d'une simple parole. Le pardon est un chemin. Le jour où l'on pardonne à quelqu'un, on n'a plus aucun ressentiment à son encontre. Il est facile de dire : « J'ai pardonné » alors que l'on ressent toujours de la rancœur et quelquefois de la haine. Mais, avec les défunts, on ne peut pas tricher : s'il y a du ressentiment, ils peuvent être bloqués.

Le pardon ne se distribue pas à tour de bras. C'est un acte responsable, lourd, mûrement réfléchi, qui n'a de valeur que par le chemin qu'il emprunte, qui peut être long, qui est pensé, évalué, soupesé. Pour savoir si l'on pardonne véritablement à quelqu'un, il faut se poser la question : « Est-ce que mon âme, elle, a pardonné ? Y a-t-il de la souffrance à l'intérieur de moi ? » Tant que l'on souffre, c'est que l'on n'est pas encore prêt à le faire. C'est un acte d'absolution totale qui vient du plus profond de l'être.

Le pardon est un échange. Quand il est donné unilatéralement, il n'a pas de vraie portée. On ne peut accorder le pardon qu'aux gens qui le demandent, car il est nécessaire que l'autre reconnaisse qu'il a fait quelque chose de blessant. Les deux parties sont alors engagées et le pardon devient possible. Pour cette raison, le vrai pardon libère les deux personnes concernées. Celui qui le reçoit est allégé du poids de sa culpabilité, et celui qui le donne se débarrasse complètement de son ressentiment. Les deux se sentent par conséquent plus légers et apaisés. Car si la culpabilité est un fardeau, la rancœur, la haine sont autant de chaînes qui nous contraignent et nous accablent. C'est pourquoi le pardon est un acte énergétique puissant qui libère les vivants comme les morts. Nous sommes des vibrations, et les énergies que nous dégageons vont fermer ou ouvrir des portes. Un défunt qui a besoin d'être pardonné pour passer dans l'au-delà sentira tout de suite

la différence entre un pardon véritable ou de surface : seul le véritable peut mettre fin à son errance.

Si, dans l'au-delà, notre pardon peut soulager nos morts, il va sans dire qu'il peut également être salvateur pour nos vivants : le donner ou le recevoir de ceux avec qui nous sommes en conflit dans notre entourage peut nous libérer de tensions qui sont quelquefois à l'origine de nos maladies et de nos cancers.

Le pardon permet d'aborder la question délicate du meurtrier et de ses victimes. Pardoner à celui qui a tué quelqu'un qu'on aimait n'est possible que si le meurtrier en fait la demande. Cela peut paraître dérisoire par rapport à la gravité du geste, mais accorder son pardon à un meurtrier qui en fait la demande est une façon de regarder ce dernier autrement, et de permettre à chacun d'évoluer et d'avancer. Quand il n'y a pas de demande de pardon, on peut se protéger de la douleur en se barricadant derrière l'indifférence que le tueur va nous inspirer, mais il s'agit plus alors de protection que de cautérisation.

Les personnes qui sont assassinées n'ont pas de problèmes particuliers pour trouver la paix. Il arrive, comme dans tout scénario de mort brutale - accident de voiture, crise cardiaque, etc. - que l'esprit se retrouve surpris et désemparé pendant un temps avant de trouver la sortie vers l'au-delà. Mais, en soi, l'assassinat ne remet pas en question son évolution, il peut même faire partie de sa programmation. De manière générale, c'est plus le niveau de spiritualité de la personne qui conditionne ce qu'elle va vivre ensuite, que la façon dont elle meurt.

L'esprit d'un meurtrier a souvent plus de mal à se dégager de la matière. Cela tient du fait de sa dépendance vis-à-vis d'elle, du besoin qu'il a eu pendant sa vie terrestre d'éliminer cette matière, de tuer pour compenser sa frustration. Il a trouvé ainsi le moyen d'exercer sa volonté de pouvoir, et il n'est pas rare qu'il ait des difficultés à s'en détacher une fois mort. Même si ses meurtres font partie de sa programmation, la nécessité d'évoluer et de ne pas en rester là est aussi inscrite dans son âme. En fonction de son niveau de conscience, il peut être amené à rôder avec d'autres esprits négatifs ou à recommencer une expérience du même genre. Il peut, au

contraire, vouloir évoluer, ici ou ailleurs, sans tuer personne. Il peut aussi se sentir coupable des meurtres qu'il a commis et s'infliger une errance solitaire à se tourmenter. Chacun évolue en fonction de sa fréquence, et de multiples possibilités sont envisageables.

L'errance des esprits est un chemin plus ou moins long selon les cas, et si elle est toujours une période d'agitation et de contrariété d'ordre psychologique, elle est également l'occasion d'une maturation et d'une réflexion.

Par exemple, ma Hiérarchie m'a ainsi informée que j'allais devoir aider dans les mois à venir à faire passer l'esprit de Gilles de Rais <sup>[2]</sup>. Né au début du XVe siècle, pendant la guerre de Cent Ans, Gilles de Rais est tout d'abord connu pour avoir été un compagnon d'armes de Jeanne d'Arc. L'année 1429 marque l'apogée de sa carrière, puisqu'il remporte à ses côtés la bataille d'Orléans et qu'il est présent au sacre du roi Charles VII qui le fait maréchal de France. Cette image éclatante est ternie par les dernières années de sa vie, durant laquelle, ruiné, il aurait fait appel à de nombreux alchimistes pour retrouver sa fortune et sa gloire perdues, n'hésitant pas à violer des enfants et à les offrir en sacrifice au diable pendant des messes noires. Il comparaît devant une cour civile et une cour ecclésiastique et, s'il refuse de répondre à ses juges dans un premier temps, il finit par confesser tout ce dont on l'accuse. Il est donc condamné à mort en 1440. Sa figure de tueur en série a traversé les époques et a souvent été assimilée à celle du personnage du conte populaire Barbe-Bleue <sup>[3]</sup>.

Ce n'est pas moi qui choisis les esprits que je dois faire passer. Cela ne se fait pas selon mes humeurs et mes goûts mais bien selon ce que ma Hiérarchie estime être nécessaire. La perspective d'être en contact avec l'esprit de cet homme me rebutait et, dans un premier temps, j'ai refusé de communiquer avec lui. Youssef El Mabsout, qui m'a aidée à rédiger ce livre, a accepté ma proposition de poser directement des questions à l'esprit de Gilles de Rais pendant que je le canaliserais en transe. L'occasion s'est présentée le 29 septembre 2012. L'entretien a été enregistré. En voici la retranscription :

\*

\* \*

[Pendant tout l'entretien, Gilles de Rais utilise le corps de Patricia pour s'exprimer. Il regarde le sol fixement. Il ne bouge pour ainsi dire pas, si ce ne sont ses deux mains jointes qui s'entortillent et qu'il frictionne de temps en temps sous l'effet de la colère.

À aucun moment il ne parle à haute voix, ses paroles sont claires et distinctes mais il faut tendre l'oreille.]

(Youssef) : Quel est votre date de naissance ?

(G. de R.) : - Je ne sais pas.

– Comment était votre père ? Quel était son caractère ?

[Silence]

– Je ne sais pas. Je ne me souviens pas. Je ne me souviens pas des gens qui ne m'ont pas marqué <sup>[4]</sup>. Je me souviens simplement de ce que j'ai enduré. Ne me demande pas de les quérir dans le passé. Je ne le sais plus. Je ne suis pas un livre. Je ne suis que moi.

– Qu'avez-vous enduré ?

– L'injustice. On m'a trompé.

– Qui vous a trompé ?

– Les prêtres. Les prêtres m'ont trompé. Ils m'avaient dit que, si j'avouais, je serais absous et libéré.

– Libéré physiquement ou spirituellement ?

– Il n'y a qu'une forme de liberté : la liberté de l'âme. La liberté du corps n'existe pas tant que l'âme est dans sa geôle.

– Et vous n'avez donc pas été libéré ?

– Non. J'ai connu l'enfer. L'enfer de la trahison. L'enfer de la folie.

Aujourd'hui, je veux en sortir. J'ai besoin d'aide. Il faut que vous m'aidiez.

Je dois sortir de cet état. Je n'ai pas fait tout ce qu'on me reproche. Je n'ai pas fait tout cela. Oui, j'ai du sang sur les mains. Oui, je fus corrompu. Mon âme fut pervertie par la folie mais je reste pur. Mon cœur reste pur. Je n'ai pas fait tout ce que l'on me dit. Et pour ce que j'ai fait, je demande humblement pardon au Seigneur, à l'humanité tout entière et à ceux que j'ai fait souffrir. Je demande à sortir de cet état. Je demande à sortir de cet état ! Je ne peux plus rester ! Il est temps pour moi de passer à autre chose ! Savez-vous qui je suis ?

– Dites-moi.

– Je suis un seigneur ! Gilles de Retz ! *[Il prononce « Retz » en insistant fortement sur le « t » et le son « s » final]* Vous savez où est mon château, où est mon domaine ? Vous connaissez mes forteresses ?

– Dites-moi.

– Je suis de la terre de Bretagne. J'étais vaillant, je ne me souviens plus de rien mais je me souviens que j'étais vaillant et que j'étais honnête. On m'a accusé de larcins, on m'a accusé de crimes odieux ! Je ne sais plus si je les ai commis mais je sais que je suis innocent alors je ne comprends pas pourquoi je suis innocent et pourquoi j'ai commis des crimes. Je ne comprends pas. Je veux comprendre pourquoi on m'a convaincu de tous ces crimes.

– Vous vous souvenez de les avoir commis ?

– Je me souviens avoir commis des actes impurs, des actes sodomites et je me souviens d'avoir fait souffrir de jeunes garçons, sans doute. Je ne me souviens plus de ce que j'ai fait ensuite, je ne me souviens plus de les avoir tués. Je ne me souviens plus de rien mais on dit que je l'ai fait, peut-être... Suis-je fou ? Mais... j'ai besoin d'aide. Personne ne m'a jamais aidé. Je ne sais pas pourquoi, pourquoi on ne m'a pas aidé ? Pourquoi suis-je fou ? Pourquoi ?

– Qu'appellez-vous folie ? Votre amnésie ?

– Tout est embrouillé dans ma tête. Je suis mort dans le repentir. J'ai peur de l'enfer. Je ne partirai pas tant que je sentirai que je peux aller en enfer. Je

ne veux pas aller en enfer. Je ne peux plus rester ici. Je ne comprends pas ce que je suis venu faire ici. Je ne comprends pas ce que je suis venu faire ici. Je ne comprends pas... Je sais que j'étais un vaillant, et aujourd'hui je ne suis rien mais mon cœur est pur ! Je ne comprends pas. Comment puis-je faire pour sortir d'ici ? Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi suis-je entré ici ? Tout cela est insensé : vous ne correspondez pas au temps, vous ne correspondez pas au temps... Je ne sais même pas où je suis mais je sais que je dois passer par ici pour comprendre. Il faut m'aider à sortir. Je ne comprends pas ce que je fais ici. Aidez-moi ! Aidez-moi.

- Nous sommes toujours en France.
- Nous sommes au royaume de France ?
- Oui.
- Nous ne sommes pas passé à l'Angleterre ?
- Non. Les Anglais ont été repoussés dans leur pays. Le royaume de France a prospéré et prospère toujours.
- Qui est le roi ? *[Silence.]* Il n'y a plus de roi ?
- Non, mais il y a un chef de la nation que le peuple choisit.
- Que le peuple choisit ? Ce n'est plus Dieu qui désigne le chef de la nation ?
- Non, c'est le peuple qui choisit.
- Je suis chez les païens !?
- Il y a toujours des religions. Il y a toujours la religion catholique.
- Je ne comprends pas. Je ne vois plus rien. Je suis dans l'obscurité. Je sais que vous êtes là mais je ne vous vois pas. Je sais que je parle à travers une porte mais je ne vous vois pas. Vous êtes là ?
- Oui.
- Vous êtes alchimiste ?

- Non.
- Êtes-vous un ami de Francesco ?
- Vous savez, six siècles ont passé depuis. Nous ne sommes plus en 1440 mais en 2012.
- Je ne comprends pas. Je suis perdu.
- Vous êtes dans une autre dimension que la nôtre.
- Je ne comprends pas tout cela. Où est Dieu ? Où est le royaume de Dieu ? Est-ce que je suis dans le royaume de Satan ? Est-ce cela l'enfer ? Je ne comprends pas. Où est Jeanne ? Je suis mort, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Je suis mort. Où est Jeanne ? Où sont mes compagnons ? Où sont mes gens ? *[Silence.]* La Hire ? Dunois <sup>[5]</sup> ? Les autres ? Où sont-ils ? Où sont-ils tous ? Je ne comprends pas. Je ne me souviens plus de rien sauf quelques bribes de mémoire. Mais cela est bien loin. Même mon langage n'est plus mon langage. Je ne comprends pas. Je parle d'une étrange manière qui est bien différente de mon langage. Comme c'est étrange ! Je veux dire des choses et d'autres mots viennent à la place. Et pourquoi ? Je ne comprends pas.
- C'est pour que je vous comprenne car la langue française a changé et a évolué depuis. Racontez-moi quelles sont ces bribes de mémoire qu'il vous reste ?
- C'est la souffrance et le tourment.
- C'est la fin de votre vie ?
- Oui. L'injustice. Ils m'avaient dit que si j'avouais, je serais sauf. Ils m'avaient dit que je recouvrerais la liberté.
- Que vous ne seriez pas damné ?
- Que je ne serais pas damné.



- C’est pour cette raison que vous avez avoué ?
- Oui. J’ai dit ce qu’on m’a dit de dire. Ai-je été convaincant ? Sans doute.
- On parle de votre aveu avant de mourir.
- Ils m’ont convaincu. Ils sont venus me convaincre, tous les prêtres et les prélats, fieffés cochons ! Porcs ! Ils m’ont trompé ! Et je suis perdu. Ils m’ont damné ! Je ne sais plus qui je suis. Je suis une âme en peine et je demande à être conduit vers la lumière. Voilà tant de temps que j’erre dans le noir. Tant de temps que je suis dans cette obscurité dense [*il insiste sur le son « s » final*], épaisse[*idem*], incroyable ! Je n’y vois rien ! Je suis là parce que je me suis senti poussé vers ce rai de lumière. Je sais que votre présence est sans doute envoyée par le Seigneur. Je l’espère ! C’est ainsi que je l’ai interprétée. Pourrez-vous m’aider ?
- Nous allons vous aider.
- Êtes-vous plusieurs ? Êtes-vous une armée ? Une armée angélique ? Faites-vous partie des légions ?
- Non, nous sommes des hommes mais nous allons vous aider. Quelles sont vos émotions et à quoi pensez-vous quand vous êtes dans cette obscurité ?
- J’ai peur. Moi qui étais si vaillant ! Je n’avais jamais peur et voici que j’ai peur. Je tremble et je pleure sans cesse. J’ai tant peur ! J’ai peur de l’enfer. Je n’étais pas mauvais homme, j’étais emporté ! J’étais emporté par mes fièvres et mes passions. Je ne sais pourquoi je suis devenu ainsi. Je ne sais. Je sens que peut-être je n’étais pas capable d’amour. Mais m’a-t-on aimé un jour ? Je ne le sais pas, je ne le crois pas.
- Vous rappelez-vous votre grand-père, Jean de Craon <sup>[6]</sup>, qui vous a éduqué ?
- Oui, je n’ai pas bonne souvenance de cette époque mais elle me fait mal quand j’y pense. C’est une époque de douleur. Cet homme était le diable.

Le diable, le diable était là, en lui. Je fus élevé pour être damné, et pourtant j'ai combattu pour Dieu avec Jeanne et les autres.

C'est au nom de Dieu miséricordieux que j'ai combattu ! S'en souvient-on ?

– Oui.

– S'en souviendra-t-Il lui aussi ? Me laissera-t-il sortir d'ici ?

– Oui, il est temps, je crois. On se souvient de vous comme compagnon d'armes de Jeanne la Pucelle. Parlez-moi d'elle.

– Jeanne... Jeanne, elle me manque, où est-elle ? Elle me comprenait. Mon amie... Jeanne... Jeanne a été mon amie, mon chef, mon chef spirituel, elle a su calmer mes ardeurs et mes colères. Elle savait trouver les mots. Elle savait parler. Jeanne était un chef merveilleux. Elle était mon amie. Elle seule me comprenait. Elle seule savait calmer mes ardeurs et mes colères.

– Vous aviez des colères ?

– Oui, des colères. Des colères... Mais étais-je le seul ? Nous étions nombreux. Nous étions tant et tant à avoir ces colères. Il n'était pas extraordinaire d'avoir des colères dans cette guerre. Il fallait avoir des colères pour être vaillant. Aujourd'hui, je n'ai plus que la colère et la peur comme compagnes, je voudrais retrouver Jeanne, Jeanne... elle peut me sauver, elle peut m'aider, je vous en conjure... Dites-lui.

– C'est ce qu'elle fait déjà d'une certaine façon puisque nous sommes en train de vous parler.

– Vais-je trouver la paix ?

– Oui, vous allez trouver la paix.

– Qu'allez-vous faire ? Pourquoi êtes-vous là ?

– Sûrement pour vous aider, mais vous seul pouvez vraiment faire le grand pas, nous vous accompagnons juste. C'est à vous de faire le chemin, nous sommes là pour vous y aider. Le chemin des émotions : vous parlez beaucoup de colère, de peur. Ce sont ces émotions qui vous empêchent

d'avancer. Ce sont des émotions négatives, noires, comme ce noir qui vous entoure.

– Oui, la haine, la haine de tous les autres, la haine de ceux qui pensent à moi. Vous savez que je sens, que je ressens au plus profond de moi cette haine. La haine développée, chérie, nourrie par ceux qui prononcent mon nom, moi, seigneur de Retz ! *[Il prononce « Retz » en insistant sur le « t » et le son « s » final]* Je suis aujourd'hui un abominable ! Je suis craint ! Je suis haï ! Je suis détesté... Personne n'a pensé à moi avec un peu de compassion. Personne ! Je ressens les pensées, je ressens la haine, je ressens le dédain, je n'ai que cela qui noircit mon obscurité qui devient sans cesse plus épaisse et plus dense. Et je ne veux plus de cette haine, je veux être aimé ! Je veux être aimé. *[Silence.]* Ils m'ont tous trahi ! Même Francesco. Ils m'ont tous trahi.

– Parlez-moi de Francesco.

– J'ai cru qu'il m'aimait. J'ai cru qu'il était mon ami. Il n'était qu'un bâtard ! Il a profité de moi. Il m'a poussé à faire des choses. Il m'a indiqué des chemins parsemés d'orties et d'épines ! En me disant que c'était le seul moyen d'acquiescer ce que je voulais. Il m'a convaincu qu'il fallait tuer, qu'il fallait offrir des sacrifices à Satan. Moi, je les ai offerts.

– Que cherchiez-vous par ces rituels ?

– La richesse, l'or, la puissance. J'étais damné, j'étais ruiné ! Je n'avais plus aucune influence sur quiconque ! Alors que j'avais été si vaillant ! J'étais malade... J'étais malade...

– Que s'est-il passé ?

– Ils m'ont convaincu qu'il fallait offrir des sacrifices et que je serais récompensé. J'ai toujours servi Dieu. Je L'ai trompé pour pouvoir sortir de l'obscurité. J'y ai cru ! Ils m'ont tous poussé à le faire. Bien mal m'en a pris... Je regrette. Je veux retrouver la voie de Dieu. Oui, j'ai tué... mais j'ai tué sous influence... sous influence... J'ai aimé les hommes, j'ai aimé les enfants, mais je n'ai pas commis tous les actes qu'on me reproche.

– On dit que vous avez tué des enfants pendant ces sacrifices rituels...

– Oui. Je suis un assassin d'enfants. Je l'ai fait pour les offrir en sacrifice, pour faire un don aux forces du pouvoir et de la richesse. Je ne veux pas penser que j'ai pu faire cela. Chaque jour et chaque nuit - que je ne vois plus -, j'ai entendu les cris des enfants, dans mes rêves, dans mes pensées, dans ma tête. Mes jours sont devenus un terrible enfer. Aujourd'hui, dans l'obscurité, j'entends encore les cris et je ne veux plus les entendre. Je veux en sortir. Je veux en sortir !

– Ce Francesco Prelati vous a ainsi mal guidé et a eu une mauvaise influence sur vous ?

– Oui, lui et les autres.

– Il y en a eu beaucoup d'autres ?

– Oui.

– Alchimistes et astrologues ?

– Oui ! Fichtre ribauds ! Ces bâtards !

– Et ils avaient tous des rituels sataniques ?

– Oui ! Et ils ont profité de moi et de mon argent. Ils ont profité de mes biens. Ils se sont moqués de moi. Ils se sont moqués de moi...

– Vous les avez crus.

– Oui. Ils m'ont trompé. J'ai été trompé par les prêtres, par les prélats, et par ces sodomites ! Fichtre ribauds ! J'ai été trompé, et aujourd'hui je suis un misérable, errant dans l'obscurité, depuis si longtemps. Je demande pardon. Je veux maintenant me repentir, je veux partir de l'autre côté du monde. Je veux partir dans le royaume du Seigneur. Je veux aller dans le royaume de Dieu. Mais Dieu voudra-t-il de moi ? Dieu aime-t-Il tous ses enfants comme cela est écrit dans les Saintes Écritures ? Ou Dieu renie-t-Il certains d'entre eux ? *[Le souffle devient plus saccadé, l'émotion le gagne.]* Retrouve-t-on jamais ceux qu'on a aimés ? Cela même peut-il vous aider ? *[Silence.]* Je vais partir. Je veux juste demander pardon au monde. Je veux partir, je ne veux plus être dans l'obscurité.

- Accordez-vous le pardon à vous-même. Ce sera le début pour partir.
- Cela va être dur [*la voix tremble d'émotions*] mais je vais le faire, je ne mérite pas ce destin. Je mérite la paix.
- C'est pour cela que vous allez y arriver.
- Je veux servir Dieu. Je veux aider ceux qui en ont besoin, j'en suis capable. Avez-vous vu mon château ? Qu'en est-il devenu ?
- Il est toujours là. Le château de Machecoul ?
- Machecoul.
- Oui.
- J'ai essayé d'y retourner, je croyais en avoir trouvé le chemin mais je m'y perds. Je voudrais retrouver mon domaine, mes chevaux. Je ne trouve rien, je suis dans l'obscurité, je ne vois rien, je ne sais même plus si je peux voir encore la lumière, je ne sais pas à quoi elle ressemble, mais je sais qu'une force me pousse vers elle et je sais qu'un jour je vais la voir. Je sais aussi qu'on va m'aider à la voir. Je ne suis pas un méchant homme. Je suis malade. Je suis malade... Vous savez, je crois... que personne ne m'a aimé. Tout le monde a eu peur de moi. Peut-être... Jeanne est la seule personne qui m'a aimé. Et c'est la seule personne que j'ai vraiment aimée. Si le mot « amour » veut dire ce que je ressens pour elle quand j'y pense, elle est la seule, le reste n'est que stupre et perversion.
- Alors pensez à elle souvent.
- Oui.
- Pour ressentir l'amour au milieu de toute cette haine, de toute cette obscurité. Elle vous guidera.
- Je demande pardon. Merci, vous êtes le premier homme à qui je parle depuis tout ce temps. Je ne savais même pas que j'étais encore capable de dire des mots, même si ces mots ne sont pas les miens. Je pensais que j'en étais incapable. Merci à vous. Je rends grâce au ciel, où qu'il soit, de me donner cette possibilité. Et vous êtes peut-être pour la première fois depuis

très longtemps la preuve que je ne suis point damné et qu'il y a sans doute une chance que je sorte de cette obscurité, de ce néant. Merci à vous. Je vais m'en aller, je vais repartir de l'autre côté mais peut-être aurais-je encore le privilège de vous parler ou peut-être... peut-être trouverai-je une porte... ? Je veux que mon pardon soit transmis au monde. Je veux que ma demande de pardon soit transmise au monde. Je ne veux plus être... ce personnage...  
Merci. Adieu.

– Adieu.

\*

\* \*

De manière générale, j'ai remarqué que les défunts ont une perception du temps très différente de la nôtre. Les années et les siècles passent mais la plupart ont du mal à comprendre que nous ne vivons plus à leur époque. Bien souvent, ils réagissent comme s'ils étaient morts peu de temps auparavant, comme si des siècles entiers n'avaient été que quelques heures. Le fait de ne plus avoir de corps physique semble les extraire de la temporalité, au sens où nous l'entendons. Dans le cas de Gilles de Rais, même s'il n'a pas conscience qu'un peu moins de six siècles ont passé depuis sa mort, il semble trouver le temps long du fait qu'il erre dans cette solitude et cette noirceur. Il n'a pas conscience d'utiliser mon corps physique pour s'exprimer et s'il utilise une langue qu'il ne reconnaît pas lui-même, car bien différente de celle qu'on utilisait au XVe siècle, c'est sûrement parce qu'il puise dans mon cerveau le vocabulaire actuel.

L'errance des esprits rappelle ce que le christianisme a appelé le purgatoire. L'esprit crée le cadre psychologique dont il a besoin : il ressasse certaines émotions et certains des actes commis pendant sa vie et cela l'aide à mûrir. Ce n'est qu'une fois ce travail de purification accompli qu'il est en mesure de passer dans l'au-delà. Gilles de Rais a fini sa vie dans le repentir, il s'est condamné lui-même et, après sa mort, il s'est infligé cette obscurité, cet isolement pour purger ce qu'il a reconnu comme étant sa faute. Comme il n'a plus de corps physique, son évolution passe donc par un changement de ce qu'il ressent et éprouve. Si ma Hiérarchie me demande de l'aider maintenant, c'est qu'une prise de conscience est possible pour lui, c'est

qu'il est prêt à avancer. Mais si l'obscurité qui l'entoure dépend des sentiments négatifs qu'il ressasse, elle est aussi le reflet de notre condamnation. Il s'agit aussi pour nous de ne plus simplement le voir comme une image terrifiante de livre d'histoire, de le considérer comme un homme qui a sombré dans la folie meurtrière et qui demande à présent d'être aidé. Il nous faut prendre de la distance vis-à-vis de ses actes, pour lui accorder un regard et accepter la main qu'il nous tend.

On le voit à travers cet exemple, le pardon est avant tout énergétique et peut transcender le politiquement correct et certaines morales que nous avons bâties ici-bas. D'ailleurs, notre conception du bien et du mal, si elle nous permet d'avoir un cadre éthique dans nos sociétés, est souvent un peu simpliste et réductrice. Dans l'au-delà, si l'on retrouve dans les grandes lignes ces deux notions, on se rend compte qu'elles ouvrent des perspectives beaucoup plus larges qui font voler en éclats la vision manichéenne que nous en avons. De l'autre côté, le plus important c'est l'évolution, la compréhension, l'ouverture de la conscience, c'est d'élargir notre cœur, de progresser sur le chemin des sentiments pour avoir une vision qui puisse les appréhender tous. À mesure que l'on avance, on transcende les notions de condamnation et de culpabilité. On se rend compte que plus on évolue, moins on souffre et, par conséquent, moins on est nocif pour les autres.

C'est aussi sur ce chemin que se trouve Gilles de Rais. On le voit, à mesure que l'entretien avance, le masque des apparences tombe et il se révèle dans toute sa vérité : s'il finit par admettre ses crimes, c'est pour faire part de son profond désir de rédemption. Montrer ce qu'il est devenu, dans toute sa sincérité, et ce qu'a été son parcours depuis sa mort, participe sans nul doute à réaliser son souhait de transmettre sa demande de « pardon au monde ». Cela propage une image plus humaine de son personnage et ne peut que l'aider à se pardonner lui-même et à trouver son passage vers la lumière.

Ce que je retiens de cette histoire, c'est que pour l'humain, il n'y a pas de cas désespéré. L'évolution est toujours possible, même pour le pire des assassins. Elle peut être lente ou rapide car nous ne sommes pas tous au même niveau et nous n'avons pas tous le même passé. D'ailleurs, que

savons-nous de ce que nous avons fait avant cette vie-ci, en d'autres espaces et en d'autres temps ? Peut-être vaut-il mieux que nous l'ayons oublié... En tout cas, ce que nous apprend l'exemple de Gilles de Rais, c'est que même s'il faut stagner dans la plus grande obscurité on ne sait combien de temps, on avance, on mûrit et la lumière finit par apparaître et nous permettre de passer à autre chose, de poursuivre notre chemin ici ou ailleurs.



## Conclusion

Nous devons apprendre à respecter notre planète et tous ses habitants. Humains, plantes, animaux, nous avons tous choisi de vivre en interaction les uns avec les autres pour notre évolution commune.

Un des travers de l'ego humain est de penser en termes d'infériorité et de supériorité, et de se considérer au-dessus de tout le reste de la Création, qu'il s'agisse des animaux, des arbres, des plantes, etc. En voulant tout contrôler et en nous sentant supérieurs, nous sommes sortis de l'équilibre naturel que nous avons avec les éléments. Le plus important, ce n'est pas de contrôler, mais d'être en symbiose. Chacun des souffles humain, animal, végétal, minéral est différent, mais tous, nous formons une chaîne et sommes indispensables les uns aux autres. Dans le grand cycle naturel de la Terre, nous sommes tout simplement différents et complémentaires.

Il est à noter également que l'au-delà, en soi, n'est pas religieux, c'est l'homme qui a essayé de le décrypter à travers les religions qu'il a fondées. L'au-delà s'est adapté à nos croyances, à nos symboles, c'est ce qui explique que Bouddha n'apparaît pas dans nos églises, ou la Vierge Marie, dans les temples hindous. Je me souviens d'un lieu hanté par quelques esprits tourmentés qui, en sentant ma présence, m'avaient demandé : « Êtes-vous un émissaire du pape ? » Ne pas répondre par l'affirmative, c'était prendre le risque de ne pas pouvoir les aider ! De la même façon, pendant des siècles, l'au-delà s'est ajusté à nos pensées et traditions pour que nous puissions entendre certains de ses messages. Mais que nous soyons religieux ou non, l'au-delà, lui, est une réalité qui nous attend. La religion peut être utile, à condition de ne pas s'y enfermer : elle reste un moyen, pas une fin. Et il ne faut pas tomber dans l'idolâtrie : les personnages importants de nos religions ne nous invitent pas à les adorer, mais à faire ce qu'ils disent. Parce que nous adorons le doigt qui indique le chemin, nous oublions souvent de l'emprunter.

Il est important aujourd'hui que l'humain se rende compte qu'il peut aborder l'au-delà, -renouer avec son âme et développer sa spiritualité indépendamment de toute religion. Il faut sortir des projections qui nous bloquent et commencer à regarder et réaliser notre potentiel. Il est temps que nous nous considérions comme des êtres capables d'une évolution formidable et d'une métamorphose rapide. L'humain doit se rendre compte qu'il est bien plus qu'il ne croit, que s'offrent à lui des possibilités multiples qu'il doit développer. Le changement s'opère partout sur la planète, il ouvre des portes, à nous de nous y engouffrer. Le monde perd sa vieille peau et la transition ne se fait pas sans difficulté. Une nouvelle société se construit petit à petit.

Notre challenge est de vivre du mieux que l'on peut notre passage terrestre, de retrouver, dans cet immense jeu de piste, les grands marqueurs que nous ne devons pas rater. Nous y arrivons en nous faisant confiance, en lâchant prise, en laissant la vie nous porter, en n'essayant pas de prendre le contrôle des choses, mais en étant toujours responsables.

Après notre mort terrestre, nous continuerons à être : notre identité, ici et maintenant, n'est qu'un moyen d'évolution. Il est important de nous débarrasser de notre ego et de nos peurs, de nous reconnecter à notre souffle, pour nous permettre d'ouvrir les yeux sur soi et les autres. On apprend ainsi à aimer, c'est-à-dire à décupler nos forces et notre spontanéité envers le monde. Nous sommes là pour être heureux, pour savourer chaque seconde avec joie. C'est le but de nos existences car, évoluer, c'est avant tout construire son bonheur.

## Table des matières

<i>A Patricia Darré</i> .....	9
<i>Avant- propos</i> .....	17
1. La vie est un jeu de piste .....	25
2. Société et matière .....	45
3. Deuil et amour .....	59
4. Les handicaps, les avortements et les fausses couches sont-ils programmés ? ... 75	
5. Mémoires et psychométrie .....	97
6. Expériences archéologiques .....	111
7. À bas les faux-semblants ! .....	129
8. Expérience de mort imminente et vie antérieure .....	147
9. Un syndrome de Stockholm particulier 165 10. Le pardon.....	191
<i>Conclusion</i> .....	.....219

---

[1] J'utilise ce terme karmique car il est communément employé mais il ne fait pas partie de mon vocabulaire.

[2] « De Rais » peut également s'écrire « de Retz ».

[3] La version la plus célèbre de cette histoire est celle de Charles Perrault, parue en 1697 dans Les Contes de ma mère l'Oye : Barbe-Bleue, son personnage principal, se marie à de nombreuses femmes qu'il égorge chaque fois.

[4] Né en 1404, Gilles de Rais a perdu ses deux parents vers 1415.

[5] Il s'agit ici sûrement de Francesco Prelati, un clerc toscan qui est aussi alchimiste et auquel Gilles de Rais fait appel à partir de 1438.

[6] Jean de Craon a une réputation d'homme brutal et peu scrupuleux. Dans sa confession lors de ses procès, Gilles de Rais dénonce la mauvaise influence et l'éducation de son grand-père.

# zlibrary

*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*



[z-library.se](http://z-library.se)

[singlelogin.re](http://singlelogin.re)

[go-to-zlibrary.se](http://go-to-zlibrary.se)

[single-login.ru](http://single-login.ru)



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>